Ⓐ

LES INSTITUTIONS DE LA CHINE

par
Henri MASPERO (1882-1945)
et
Jean ESCARRA (1885-1955)

1952

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

LES INSTITUTIONS DE LA CHINE,

par Henri MASPERO (1882-1945)
et JEAN ESCARRA (1885-1955)

Presses Universitaires de France, Paris, 1952, 176 pages.

Police de caractères utilisée : Times, 10 et 12 points.
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5'x11''

Édition complétée le 1er mars 2006 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

[Avertissement](#) — [Tableau chronologique de l'histoire de Chine](#) — [Bibliographie](#)

I. — [L'ANTIQUITÉ](#)

1. [La société](#) au temps des Chang et des Tcheou occidentaux.
2. [L'organisation et les institutions](#) : domaines privés et royaux.
3. [La religion](#).
4. [Du régime seigneurial au régime féodal](#) : les institutions des principautés.
5. [La crise religieuse](#) des Royaumes Combattants.
6. [La littérature](#).
7. [L'art des Chang et des Tcheou](#).

[Notes](#).

II. — [L'ANCIEN EMPIRE : LES TSIN ET LES HAN](#)

1. [La société](#) : l'Empereur, la Cour, les grands propriétaires ; paysans et commerçants.
2. [Les institutions impériales](#) et l'administration de l'Empire.
3. [La reconstitution des Classiques](#) et la littérature : le Confucianisme.
4. [Taoïsme et Bouddhisme](#).
5. [L'art des Han](#).

[Notes](#).

III. — [LES TROIS ROYAUMES ET LES SIX DYNASTIES](#)

1. [Transformation de la société](#).
2. [Transformation des institutions](#).
3. [Triomphe du Taoïsme. — Expansion du Bouddhisme](#).
4. [La littérature](#).
5. [L'art](#).

[Notes](#).

IV. — [LE MOYEN EMPIRE : LES T'ANG ET LES SONG](#)

1. [La société et les institutions impériales](#).
2. [La décadence du Taoïsme et le triomphe du Bouddhisme](#).
3. [Le renouveau du Confucianisme](#).
4. [La littérature](#).
5. [Sculpture et peinture](#).

[Notes](#).

V. — [L'ÉPOQUE MODERNE](#)

1. [Les Barbares en Chine](#) : K'i-tan, Jou-tchen, Mongols, Mandchous : société et institutions.
2. [La société chinoise](#) des Ming et des Ts'ing.
3. [Le triomphe du Confucianisme](#).
4. [La littérature](#).
5. [La décadence de l'art](#).

[Notes](#).

CARTES

- I. — [La Chine pendant la période Tch'ouen-tsieou](#) (722-484 av. J.-C.).
- IIa. — [La Chine des Han, partie occidentale](#) (206 av. J.-C.-220 ap. J.-C.) ¹.
- IIb. — [La Chine des Han, partie orientale](#) (206 av. J.-C.-220 ap. J.-C.).
- III. — [La Chine des Trois Royaumes](#) (220-265/280)
- IV. — [La Chine des T'ang](#) (618-906).
- Va. — [La Chine des Ts'ing, partie occidentale](#) (1644-1911) ².
- Vb. — [La Chine des Ts'ing, partie orientale](#) (1644-1911).

@

¹ [css : La dimension de la carte a rendu nécessaire sa coupure]

² [css : idem].

AVERTISSEMENT

Parmi les manuscrits posthumes d'Henri Maspero figurait une étude sur les institutions de la Chine, destinée à une collection de vulgarisation scientifique. Des ébauches de plan y étaient jointes. D'une rédaction qu'on peut croire définitive dans certaines de ses parties, cette étude n'avait pour d'autres que la valeur d'une esquisse. De nombreuses lacunes subsistaient entre les sections achevées. A partir de l'époque des Six Dynasties, le travail est presque entièrement resté en blanc.

J'ai conservé l'essentiel du texte élaboré par Henri Maspero, d'après une rédaction partiellement révisée par M. Étienne Balázs. J'ai de même cru devoir maintenir sans modifications notables le plan vers lequel paraissait s'orienter l'illustre sinologue. D'autres ouvrages de Maspero, notamment les trois volumes de ses *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*, publiés par le Musée Guimet (t. LVII, LVIII, LIX, Paris, 1950) m'ont servi à combler certaines lacunes du manuscrit. A plusieurs reprises, je n'ai pas hésité à transcrire littéralement quelques phrases extraites de ces *Mélanges*, convaincu qu'en reproduisant la pensée de l'auteur, j'avais le devoir de respecter la forme parfaite qu'il lui avait donnée. Mais j'ai aussi tenu compte de travaux plus récents, dont les conclusions ne sont pas nécessairement conformes à celles de Maspero. Pour le reste, j'ai fait de mon mieux pour compléter cette étude dans l'esprit de celui qui l'avait conçue, ne me dissimulant ni l'ambition du dessein, ni l'imperfection du résultat. M. Demiéville, qui a bien voulu relire mon manuscrit, m'a fait de judicieuses remarques dont je lui suis reconnaissant.

J'ai joint à ce livre un tableau chronologique de l'histoire de Chine, établi d'après un plan dû à Henri Maspero, de brefs aperçus historiques, sous forme de notes à la fin de chaque section, des cartes, une bibliographie et un index des caractères ¹.

J. E.

¹ [css : l'index des caractères n'est pas repris dans cette édition].

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE CHINE ¹

@

I. — L'ÉPOQUE LÉGENDAIRE

Les empereurs mythiques donnés comme types du bon gouvernement dans les légendes taoïstes et confucianistes. Dynastie des HIA	Fou-hi : Le Yi king. Chen-nong : invention de l'agriculture. Houang-ti : invention des rites, des noms de famille, de la médecine, etc. Yao et Chouen : souverains exemplaires du Confucianisme. Yu le Grand : évacuation des grandes eaux du Déluge
--	--

II. — L'ANTIQUITÉ

Dynastie des CHANG ou YIN (? — XIe siècle A. C.)	Inscriptions divinatoires
Dynastie des TCHEOU OCCIDENTAUX (XIe siècle — 771 A. C.)	Les rois Wen et Wou, le duc de Tcheou, demi-légendaires. Les rois guerriers : Mou (Xe siècle), Siuan (827-782). Yeou (781-771).
Dynastie des TCHEOU ORIENTAUX (770-249)	Période des Printemps et Automnes (Tch'ouen-ts'ieou) (722-481). Période des Royaumes Combattants (Ve-IIIe siècles).

III. — L'ANCIEN EMPIRE

Dynastie des TS'IN (249-221-207)	Ts'in-che-houang-ti (221-210), le Premier Empereur.
Dynastie des HAN (206 A. C. - 220 P. C.).	
1) HAN ANTÉRIEURS (206 A. C. - 9 P. C.)	Kao-tsou (206-195), Wen-ti (180-157), Wou-ti (141-87).
2) Usurpation de Wang Mang (9-24 P. C.).	
3) HAN POSTÉRIEURS (25-220 P. C.).	Kouang-wou-ti (25-57). Ming-ti (58-75).

Morcellement

Les TROIS ROYAUMES (220-280).	Empire de WEI (220-264), Bassin du Fleuve Jaune. Empire de Wou (222-280), Bassin du Fleuve Bleu. Empire de CHOU (221-263), Sseu-tch'ouan.
-------------------------------	---

¹ Ce tableau, établi d'après un plan trouvé dans les papiers de Maspero, figure déjà en tête des trois volumes de *Mélanges posthumes*, publiés par le Musée Guimet en 1950.

Restauration éphémère de l'Empire unitaire

Dynastie des TSIN OCCIDENTAUX (265-316).
--

IV. — LES INVASIONS BARBARES

NORD (Bassin du Fleuve Jaune) Dynasties barbares	SUD (Bassin du Fleuve Bleu) Dynasties nationales
<p>Dynastie des TS'IN (350-431) et autres. Dynasties des WEI (386-556) : unification du Nord sous les WEI SEPTENTRIONAUX (T'o-pa) (386-534). Dynastie des Ts'i SEPTENTRIONAUX (550-577). Dynastie des Tcheou SEPTENTRIONAUX (557-581).</p>	<p>Les SIX DYNASTIES : WOU (222-280). TSIN ORIENTAUX (317-420). SONG (420-476). TS'I (477-501). LEANG (502-556). TCH'EN (557-589).</p>

V. — LE MOYEN EMPIRE

Restauration de l'unité

Dynastie des SOUEI (581-617)	Wen-ti (590-604). Yang-ti (605-617).
Dynastie des T'ANG (618-907)	Kao-t'sou (618-626). T'ai-tsong (626-649). Kao-tsong (649-683). Impératrice Wou (690-705). Hiuan-tsong (Ming-houang) (712-756).

Nouveau morcellement

Les CINQ DYNASTIES LEANG POSTÉRIEURS (907-923) T'ANG POSTÉRIEURS (923-936) TSIN POSTÉRIEURS (936-946) HAN POSTÉRIEURS (947-950) TCHEOU POSTÉRIEURS (951-959)	Autres petits États dans le Sud
Dynastie des SONG SEPTENTRIONAUX (557-581).	Invasion K'i-tan dans le Nord-Est

VI. — NOUVELLES INVASIONS BARBARES

NORD	SUD
Dynastie des LEAO (K'i-tan) (907-1125) Dynastie des KIN (Jou-tchen) (1115-1234)	Dynastie des SONG MÉRIDIONAUX (1127-1279)

Restauration de l'unité par les Mongols

Dynastie des YUAN (Mongols) (1260-1280-1367)	Khubilai-khan (1260-1294).
--	----------------------------

VII. — LA CHINE MODERNE

Dynastie des MING (1368-1644). Dynastie des TS'ING (Mandchous) (1644-1911) RÉPUBLIQUE depuis 1912.	K'ang-hi (1662-1722). K'ien-long (1736-1796). Kouang-siu (1875-1908).
---	---

@

I

L'ANTIQUITÉ

1. La société au temps des Chang et des Tcheou Occidentaux

@

^{p.1} La contrée où se forma, à l'époque préhistorique, la civilisation chinoise, les vallées du moyen Fleuve Jaune et de la rivière Lo, ainsi que la vaste plaine qui s'étend des monts T'ai-hang au T'ai-chan, présentait, aux confins du second et du premier millénaire avant notre ère, un aspect bien différent de son aspect actuel. La grande forêt qui revêtait les pentes des montagnes ne descendait pas en plaine. C'étaient partout des taillis et boqueteaux entrecoupés de savanes et de dépressions marécageuses pullulant de gibier de poil et de plume, de fauves même : au début des temps historiques, on y chassait encore le tigre, le rhinocéros et l'éléphant. Le Fleuve Jaune aux bras nombreux et non endigués inondait la contrée lors des crues d'automne. La population, essentiellement agricole, recherchait les lieux un peu élevés pour y mettre ses villages à l'abri des hautes eaux, les terrasses de *læss* ou bien des collines ou mamelons émergeant çà et là dans la plaine, sans trop se soucier qu'ils fussent loin des cultures, car celles-ci se déplaçaient sans cesse, n'étaient que des défrichements temporaires abandonnés dès que le sol s'épuisait.

Des groupes de plusieurs familles les faisaient en commun, se partageant la récolte après prélèvement de la part du seigneur ; c'est cette coutume que les Ritualistes des IV^e et III^e siècles, ne la connaissant pas très bien, ont idéalisée sous le nom de *tsing t'ien*, déclarant que huit ^{p.2} familles cultivaient en commun un carré de neuf lots de cent *meou* (cinq hectares environ) chaque, la récolte du lot central, le « champ commun », étant réservée au seigneur et se partageaient celle des autres. Les paysans inondaient

CARTE I. — La Chine pendant la période Tch'ouen-ts'ieou (722-484 av. J.-C.)

un coin de brousse au troisième mois, lors de la grande chasse de printemps ; toute la première année, celle du défrichement, ils dessouchaient le terrain, le labour se faisait au printemps suivant : travail pénible exécuté à la main — la charrue était inconnue — avec une houe légère ou plutôt une sorte de racloir qu'on poussait dans la terre mêlée de cendres, au tranchant si étroit

qu'il fallait ^{p.3} se mettre à deux pour tracer un sillon d'un pied de large et que les paysans travaillaient toujours par « couples », *ngeou*, constitués par le chef du village. C'était l'année dite du champ neuf, *sin t'ien*, la seule bonne. Dès la troisième année, le rendement diminuait et après l'on quittait le site. C'est surtout du millet et des haricots qu'on semait, un peu de blé et d'orge aussi, du riz seulement dans les régions méridionales.

Les paysans ne passaient que la morte-saison dans leur maison du village. Au printemps, ils « faisaient sortir le feu », journée de fatigue et de plaisir, où ils devaient surveiller à la fois le feu pour qu'il ne « s'échappât pas » et le gibier affolé pour le rabattre vers les chasseurs. A ce moment, ils quittaient le village pour s'installer dans des huttes auprès du défrichement. Ils y restaient jusqu'à la moisson, quand ils « faisaient rentrer le feu » et retournaient au village pour l'hiver : alors on ramenait les bestiaux, on fermait les portes des maisons et pendant tous les mois des jours courts, ni homme ni bête ne devait sortir. Telle était la vie des paysans, vie au jour le jour, avec une pitance à peine suffisante, même les bonnes années.

2. L'organisation et les institutions : domaines privés et royaux

@

Ces terres où ils faisaient leurs défrichements n'appartenaient pas aux paysans ; elles appartenaient aux seigneurs, *tchou heou*, et à ceux de leurs officiers à qui ils en conféraient des parcelles comme domaines, et qui accordaient aux paysans une part des produits, mais non le terrain lui-même. Chaque seigneurie, chaque domaine formait un territoire bien délimité, parce qu'il fallait fixer les limites à l'intérieur desquelles les officiers de la seigneurie ou du domaine avaient le droit de commander des défrichements : l'inscription du Plat du chef de la famille San, *San che p'an*, montre avec quel soin on faisait l'abornement d'un domaine vers le VIII^e siècle avant notre ère.

^{p.4} Le domaine était une unité économique se suffisant à lui-même et fournissant au maître tout ce dont il avait besoin en produits naturels et manufacturés. C'était avant tout une exploitation agricole : la demeure du maître s'y élevait, hall à colonnes sur un terre-plein au fond d'une cour entourée de communs ; à côté un potager, un fruitier, une plantation de mûriers. Près de là, un puits et un marché, et le village des paysans et des « cent sortes d'artisans », *po kong*, architectes, charpentiers, menuisiers, forgerons, fondeurs, potiers, briquetiers, charrons, armuriers, vanniers, peaussiers, cuiseurs de soie, etc.

Plus loin, dispersés dans la brousse, les défrichements ceux des paysans sur lesquels le maître prélevait une dîme, ceux du maître faits par des corvées ou par des esclaves, et les pâturages.

Paysans et artisans, c'était tout un monde de serfs et de serves, *tch'en ts'ie*, auxquels s'ajoutaient les esclaves mâles et femelles, *nou pei*. Il y fallait une direction et une surveillance incessantes : aussi le maître du domaine avait-il de nombreux officiers, *sseu yeou*, cadets de sa famille ou nobles attachés à sa fortune : un Intendant, *tsai*, chargé de la gérance du domaine ; un Directeur des Piétons, *sseu t'ou*, qui levait les corvées pour les grands travaux ; un Directeur des Artisans, *sseu k'ong*, chargé des travaux techniques, bâtiments, ponts, routes auxquels il employait les corvées que lui fournissait le *sseu t'ou*, ainsi que de la direction des grandes chasses et des frontières ; un Directeur des Chevaux, *sseu ma*, qui exerçait le contingent militaire et le commandait quand le suzerain commandait l'armée pour la guerre ou la chasse ; des dignitaires religieux : Prieurs, Augures, Devins, ou domestiques : Officiers de Bouche, Cuisiniers, Vestiaires, etc. ; enfin, commandant à tous, l'Intendant Familial, *kia tsou*, ou Doyen de la Maison, *che lao*, *alter ego* du maître, le dégageant de tous les soucis de la vie domestique pour le laisser libre de vaquer aux occupations de la vie publique.

^{p.5} Les domaines étaient les cellules fondamentales de l'organisation économique. Les seigneuries, le territoire royal étaient organisés en domaines sous la direction d'intendants. La capitale même était un domaine, important à cause des temples et des palais, mais organisé comme les autres : les fouilles ont livré les soubassements des grands bâtiments à colonnes, salles d'audience ou lieux de culte, et, à proximité, le quartier des « cent sortes d'artisans », petites maisons étroites, magasins, ateliers, habitacles, groupés par milliers. Les inscriptions des Tcheou Occidentaux montrent que, quelques siècles plus tard, ces quartiers d'artisans existaient aussi dans les palais de la nouvelle dynastie. Cette capitale, les rois n'y habitaient pas constamment : dans le vaste royaume des Chang, aux communications malaisées, il était plus facile au roi et à la cour de se déplacer que de transporter grains et bestiaux à la capitale ; et les inscriptions font voir, en effet, les rois se rendant d'un domaine à un autre, y demeurant plusieurs mois pour en consommer sur place les produits, puis, à leur départ, offrant à l'Intendant un présent rituel de cinq ligatures de cauries. Leur vie était celle de grands propriétaires fonciers : l'exploitation de leurs domaines, la chasse, les fêtes, les voyages d'un domaine à l'autre, la police contre les pillards de récoltes en formaient la trame. Des cérémonies religieuses assuraient le succès de toutes leurs activités ; ils ne faisaient rien sans consulter l'écaille de tortue divinatoire qui, chauffée, donnait par ses craquelures la réponse des Ancêtres aux questions posées.

L'administration du royaume des Chang et des Tcheou Occidentaux ressemblait à une grosse exploitation familiale ; elle ne différait pas de celle des domaines privés ; les officiers en étaient les mêmes et portaient les mêmes titres. Pour diriger tout ce personnel, de même que les maîtres du domaine avaient leur Intendant Familial, le roi avait son Chargé des Affaires, *k'ing che*, sorte de vizir chargé de toute la besogne administrative de façon à laisser ^{p.6} au roi toute liberté de régler les affaires graves ou de se livrer à ses plaisirs.

Parmi ces dignitaires, le roi en choisissait quelques-uns qui formaient son conseil. Les premiers chapitres du *Chou king* les idéalisent sous couleur de dépeindre la cour des saints rois Yao et Chouen ; quelques odes du *Che king*, au contraire, parlent sans bienveillance des favoris impopulaires qui la composaient.

Pour soutenir leur autorité, les rois avaient une armée : les paysans combattaient à pied, les nobles sur un char où trois hommes prenaient place, un cocher, un archer et un hallebardier. L'arc, l'arbalète, la hallebarde, le sabre en bronze étaient leurs armes. Les Tcheou Occidentaux avaient une garnison de fantassins, sous le commandement d'un *sseu t'ou* à leur capitale orientale, Lo-yi, pour tenir en respect les pays conquis sur les Chang ; au IX^e siècle, le roi Siuan menait contre les Barbares six corps de chars.

3. La religion

@

Société et religion ne différaient guère : la société était fondée sur la famille et la possession de la terre ; la religion sur le culte des Ancêtres et celui du dieu du Sol. Deux aspects d'une même réalité : les Ancêtres sont la famille divinisée et le dieu du Sol le domaine divinisé. Ces deux cultes, on les retrouve à tous les degrés ; pour le chef de famille, les Ancêtres familiaux et le dieu du Sol de la Maison ; pour les seigneurs, les Ancêtres seigneuriaux et le dieu du Sol de la Seigneurie, *chō* ; pour le roi, les Ancêtres royaux et le grand dieu du Sol, *tchong chō*. Et autour de chaque dieu du Sol se groupaient les dieux locaux : les « cinq dieux auxquels on sacrifie », *wou sseu*, *wou tsi*, dieux des portes, des puits, etc., autour du dieu du Sol familial (l'Impluvium, *tchong lieou*) ; les dieux des fleuves et des montagnes célèbres de la Seigneurie, les dieux des Quatre Pics, des Quatre Fleuves, des lieux célèbres du monde entier, autour du dieu du Sol seigneurial et royal. Divinités ^{p.7} rustiques, ces dieux du Sol avaient leur autel en plein air sous un grand arbre, d'ordinaire près d'un bois sacré ; on leur offrait de la viande crue.

Les Ancêtres, au contraire, étaient logés comme de leur vivant, ceux des particuliers dans la maison même du chef de famille où l'angle sud-est leur était réservé, ceux des rois et des seigneurs dans des temples pareils à des maisons, où le Premier Ancêtre trônait au milieu à la place d'honneur, ayant les quatre dernières générations à sa gauche et à sa droite, *tchao mou* ; et les offrandes qu'on leur présentait à leurs fêtes étaient des repas complets.

Les autres divinités tenaient moins de place dans le culte : déesses du Soleil et de la Terre, Comte du Vent, Maître de la Pluie, Comte du Fleuve, etc., et, au-dessus de ce panthéon, le Seigneur d'En-haut, *Chang ti*, sorte de contre-partie céleste du roi terrestre, qui surveillait les rois et les seigneurs de leur vivant et les accueillait parmi ses familiers, « à sa gauche et à sa droite », après leur mort.

Chez ce peuple de paysans, le culte suivait naturellement le rythme des travaux des champs. Au printemps, on faisait dans chaque canton, *hiang*, l'ouverture cérémonielle de la terre et on l'annonçait au dieu du Sol par un sacrifice. La cérémonie de « faire sortir le feu » amenait le départ du village et l'installation sur le défrichement. On chassait par une lustration les influences nocives de l'hiver ; et comme la fécondité de la terre et celle des familles apparaissaient comme liées, des fêtes de jeunes gens, danses et chansons suivies d'unions en plein air dans la campagne marquaient le début de la saison des mariages et des travaux agricoles. De ce moment jusqu'à la moisson, le travail devenait trop absorbant pour qu'on pût s'en distraire pour des fêtes ; à moins que le retard des pluies d'été n'imposât des prières pour les demander. Mais en automne avait lieu la fête de la moisson faite, la grande fête à laquelle le seigneur prenait part au milieu de ses paysans et vêtu comme eux. On y sacrifiait au Premier ^{p.8} Moissonneur, au Premier Laboureur, au Premier Constructeur de Dignes, au Premier Bâtitteur de Huttes ; on faisait des cérémonies aux âmes des tigres mangeurs de sangliers et à celles des chats mangeurs de rats, représentées par des hommes et des enfants déguisés, afin de leur donner plus de force pour détruire les bêtes qui dévorent les récoltes. On présentait toutes les espèces d'offrandes, produits de la culture, de la chasse et de la pêche ; elles étaient consommées sur place en un banquet qui finissait en une vaste orgie. Puis on annonçait la fête au dieu du Sol et on « faisait rentrer le feu » ; préliminaire obligé de la rentrée au village ; après quoi, on ne devait plus toucher à la terre, sacralisée jusqu'au printemps.

Le culte seigneurial et le culte royal suivaient le même rythme, mais naturellement avec plus de pompe. Le roi ouvrait la terre en donnant solennellement trois coups de houe dans le champ sacré, après quoi les ministres et les dignitaires achevaient le houage. Au printemps et à l'automne, ils ouvraient et fermaient le cycle des fêtes par des sacrifices au Seigneur d'En-Haut en lui associant ses Ancêtres : au printemps, sur l'autel du Ciel, tertre en plein air dans la banlieue Sud de la Capitale ; en automne, dans la ville du Temple Ancestral. Le changement de vie des hommes au printemps et en automne s'accompagnait d'un déploiement tout pareil du culte du Seigneur d'En-Haut.

Le culte des Ancêtres se mêlait à ce culte agraire par l'offrande annuelle des prémices, mais surtout chaque ancêtre avait son anniversaire et de plus ils avaient des fêtes communes, jours où on offrait à tous un repas complet accompagné de musique et de danses. Alors, un petit-fils servait de Corps, *che*, à chacun d'eux et, possédé par son esprit, mangeait et buvait, puis se retirait en faisant en son nom des promesses de bonheur. Après quoi les assistants mangeaient les restes et on envoyait des parts d'offrandes aux descendants absents, afin de resserrer la ^{p.9} continuité du lien de famille par la communion du repas consacré.

Ce qu'on demandait aux dieux et aux Ancêtres, c'étaient des biens simples et tout matériels : santé, bonne récolte, protection du territoire et des

bâtiments ; on était en droit de compter sur leurs bienfaits pourvu que les offrandes fussent abondantes et rituellement pures. De ces bienfaits, tout le monde profitait, non seulement le roi (ou le seigneur), mais tout le peuple : offrandes et prières étaient toujours faites pour un groupe constitué, famille, seigneurie, etc., par le chef de ce groupe. La religion était affaire sociale et non privée et il n'y avait aucun culte personnel.

Ceux qui avaient quelque demande à adresser aux dieux à titre privé (guérison de maladie, par exemple) devaient s'adresser à des personnages sacrés que les dieux eux-mêmes avaient choisis comme intermédiaires, les sorciers, *hi*, ou les sorcières, *wou* : ceux-ci appelaient les dieux par leurs danses et leurs offrandes ; les dieux s'emparaient d'eux et parlaient par leur bouche. C'était le seul moyen d'entrer en relation avec les dieux en dehors des fêtes saisonnières.

4. Du régime seigneurial au régime féodal : les institutions des principautés

@

L'affaiblissement du pouvoir royal sous les Tcheou Orientaux et la formation des grandes principautés aux dépens des seigneuries voisines porta un premier coup à la société seigneuriale. Les seigneuries avaient été de petites communautés dont les princes vivaient au milieu de leurs paysans et menaient une vie peu différente de la leur, sur un territoire assez petit pour que leurs vassaux pussent venir de tous les villages prendre part aux fêtes de l'année.

A mesure que quelques principautés grandirent, leurs souverains s'éloignèrent du peuple, la solidarité qui avait uni, jusque-là, seigneur et paysans disparut. La révolution que ^{p.10} fit dans l'économie l'invention de la charrue attelée vers le milieu du Ve siècle lui fut fatale. Peu à peu les champs permanents prirent la place des défrichements, l'endiguement des fleuves et le drainage des bas-fonds permirent l'extension des cultures dans les plaines basses jusque-là délaissées. La valeur relative des pays en fut profondément modifiée : les pays de collines comme le Lou et le Tsin, autrefois privilégiés, se virent dépassés par les pays de plaine jadis pauvres, comme le Ts'i et le Ts'in. Institutions et religion subirent le contre-coup de la transformation de la société.

L'organisation des grandes principautés posait des problèmes difficiles par leur nouveauté : les cadres administratifs ne suffisaient plus aux vastes États récemment formés, malgré l'effort des scribes qui, dans des postes secondaires, cherchaient laborieusement à suppléer l'inefficience des grands seigneurs pourvus héréditairement de toutes charges, et travaillaient consciencieusement à améliorer l'administration et à créer une doctrine de gouvernement. Chaque principauté chercha à se réorganiser sans rompre le

schéma traditionnel. Dans beaucoup d'entre elles, aucune réforme ne fut possible parce que quelques grands vassaux, accroissant leurs domaines aux dépens de leurs voisins comme les princes eux-mêmes avaient fait précédemment, finirent par réduire les princes à l'impuissance, comme les princes avaient fait au roi. Tel fut le cas au Lou, où trois branches de la famille princière accaparèrent toutes les charges et toutes les terres.

Le Tsin, pays montagneux, où les grands vassaux maintinrent sans trop de peine leur autorité, se développa en un État féodal et militaire : les commandements d'armée devinrent les grandes charges de la Cour et le Conseil du prince fut formé avant tout des trois, puis des six généraux en chef ; ces charges furent les apanages exclusifs de quelques grandes familles, sans être héréditaires, le prince choisissant et déplaçant les titulaires à son gré jusqu'à ce ^{p.11} que, devenus tout puissants, les trois derniers généraux dépassassent le prince et se partageassent la principauté. Mais, à côté de ces États qui furent incapables de se développer et périrent faute d'avoir su se transformer, d'autres surent faire à temps les réformes nécessaires. Au Ts'in et au Tch'ou on trouve, sous les différences de noms, une organisation générale analogue avec deux grands ministres, un pour la paix et un pour la guerre, qui, sous l'autorité du prince, dominaient le Conseil formé des autres dignitaires : le Conseiller Aide, *tch'eng siang* et le Connétable d'État, *kouo wei*, au Ts'in ; le Chef des Commandements, *ling yin* et le *mo ngao* (titre en langue locale de sens inconnu), au Tch'ou.

Ce qui manquait le plus à tous ces princes, c'étaient des ressources financières assurées, c'est pourquoi aux VI^e et V^e siècles on chercha un peu partout à remplacer les dîmes incertaines par des impôts fonciers établis d'après le nombre de *meou* du domaine. La réforme fut rendue possible par un progrès technique, l'invention de la charrue, qui transforma l'économie du temps. Non seulement elle permit l'accroissement des terres mises en culture, mais encore, pour lui donner les terrains plats qui étaient les plus favorables à son emploi, on endigua les fleuves, on draina les plaines et, sur les terrains ainsi conquis à grands frais, des champs régulièrement assolés remplacèrent bientôt les anciens défrichements. Il est difficile de dire si les paysans continuèrent à être astreints au travail en commun des champs permanents ou s'ils furent établis sur certaines parcelles de terrain avec des tenures fixes de durée plus ou moins longue. Mais en tout cas, la permanence des assolements permettait d'asseoir l'impôt foncier régulier qui, avec la variabilité des défrichements, était impossible auparavant. La tradition veut que le pays de Ts'in, un des plus progressifs, ait été le premier à voir se développer un système de culture et un régime de propriété plus stables, vers le IV^e siècle.

5. La crise religieuse des Royaumes Combattants

p.12 La religion était trop calquée sur la société seigneuriale pour ne pas subir le contre-coup de la ruine de celle-ci. Les cultes seigneuriaux disparurent avec les seigneuries. Ceux qui survécurent dans les principautés devinrent cultes de cour auxquels la population trop lointaine ne s'associait plus ; le sentiment de solidarité qui liait les paysans du domaine à leur seigneur s'affaiblit quand le seigneur fut un prince lointain, enfermé dans sa cour, presque invisible. Les cultes paysans restèrent vivants, mais grossiers, dépourvus de solennité ; ils furent peu considérés par les lettrés. Ceux-ci, à la fois conservateurs des rites et très hardis de pensée, transformèrent complètement l'esprit de la religion ancienne sans rien changer à sa forme extérieure. Deux courants de pensée se manifestèrent parmi eux du point de vue religieux : l'un, rationaliste, l'autre mystique, qui devaient par la suite donner naissance, le premier au Confucianisme, le second au Taoïsme.

Tous désapprouvaient également l'espèce de marché qui faisait dépendre la bonne volonté des dieux de l'abondance des victimes ; mais leur désapprobation prenait des formes différentes. Tandis que certains cherchaient à remplacer ces grossiers rapports établis au moyen d'un marché rituel par des relations personnelles, conduites directement avec les dieux, en envoyant l'âme à leur recherche à l'invitation des sorciers, et trouvaient, dans la contemplation et l'extase, la satisfaction en cette vie d'un sentiment religieux ardent, et la recherche de l'immortalité en l'autre vie, d'autres, au contraire, niaient l'existence des dieux ou tout au moins leur refusaient tout intérêt aux affaires humaines. D'autres niaient seulement leur qualité de personnes conscientes et faisaient d'eux des puissances impersonnelles et inconscientes : le Seigneur d'En-Haut devenait le Ciel impersonnel, par exemple.

p.13 Le culte comportait deux classes de cérémonies représentant deux étages différents de l'évolution religieuse, les unes efficaces par elles-mêmes et ne faisant pas intervenir l'action d'une divinité personnelle, comme la cérémonie « d'aller au devant du soleil » dans la banlieue Est au printemps ou de « reconduire le froid » à la fin de l'hiver ; les autres, prières ou actions de grâces s'adressant à des êtres divins qu'on supplie ou remercie. C'est aux premières que s'attachèrent beaucoup de lettrés et à travers elles qu'ils interprétèrent la religion tout entière, en changeant ainsi complètement le sens.

6. La littérature

@

Doctrines de gouvernement, interprétation de la religion, ce sont les deux grands thèmes de la littérature chinoise à ses débuts. Celle-ci se présente d'abord comme une littérature philosophique et les premières bibliographies donnent une liste des « Cent écoles », *po kia*, en fait réduites à dix. Mais les plus anciens livres chinois sont antérieurs à la constitution de ces écoles ; ce sont les Classiques, *king*, dont la liste a varié avec les époques.

Le *Yi king* (*Livre des Changements*), était un recueil de formules divinatoires, *koua*, chaque formule représentée par un hexagramme composé de six lignes superposées, les unes pleines, les autres brisées. Des explications accompagnent chaque hexagramme et l'ouvrage comprend encore dix petits traités séparés ou Appendices.

Le *Che king* (*Livre des Vers*) contient trois cent cinq pièces. Les unes, les plus anciennes, sont des hymnes ou prières chantées pour accompagner les grandes cérémonies religieuses des rois de Tcheou, d'autres sont des odes dans le style des prières religieuses pour célébrer leurs hauts faits. La première partie du recueil, intitulée *Kouo fong* (*Chansons des Royaumes*), est formée de poèmes de cour et de chansons populaires exprimant les principaux thèmes^{p.14} de la vie des paysans de l'antiquité chinoise : travaux des champs en été, travaux de la maison en hiver, réunions de la jeunesse au printemps et à l'automne, chansons d'épousailles, plaintes de femmes délaissées, odes amoureuses, satires, etc.

Vers la même époque, les scribes se plaisaient à composer de petits morceaux en prose à l'imitation des documents officiels, chartes conférant des dignités, rituels, etc. : quelques-uns ont survécu dans le *Chou king* (*Livre des Documents*) ; ce sont ceux où les auteurs avaient essayé d'introduire dans le texte des discours prêtés aux souverains ou aux ministres leurs idées sur le bon gouvernement. Peu à peu s'élabora une doctrine de gouvernement qui exaltait la royauté à mesure que son pouvoir s'affaiblissait. Les scribes cherchèrent dans l'antiquité des souverains à qui attribuer une doctrine et une puissance que les contemporains ne possédaient pas. Aux légendes mythiques des « sages souverains » vinrent se superposer des légendes lettrées et les figures de Yao, de Chouen, des fondateurs de dynasties commencèrent à se dessiner sous leurs aspects définitifs.

Les scribes poussèrent bientôt au delà de l'établissement d'une doctrine de gouvernement et cherchèrent à se faire une représentation rationnelle du monde. Ils cherchèrent leur explication dans des notions du folklore, en particulier dans les classifications numériques dont ils firent un système d'interprétation et d'explication du monde au lieu d'un simple système de classement : les « Cinq éléments », Bois, Feu, Terre, Métal, Eau, qui se succèdent indéfiniment en un double processus de destruction et de production mutuelles furent le principe de la représentation du monde du « Grand Plan », *Hong fan*, opuscule incorporé au *Chou king* dont l'importance vient sans doute de ce qu'il rattachait à cette explication du monde la doctrine du gouvernement qui faisait du souverain l'Auguste Faîte, *Houang ki*, l'intermédiaire obligé^{p.15} entre le Ciel qui gouverne le monde et le peuple, celui par qui les bienfaits et les calamités célestes descendent sur les hommes, et qu'il énumérait en les classant sous des rubriques numériques les procédés du bon gouvernement.

D'autres scribes, spécialistes de la divination, trouvèrent dans leur science, avec sa répartition de toutes choses en deux catégories, faste et néfaste, la base d'une interprétation, et par delà le faste et le néfaste trop concrets découvrirent dans l'alternance des deux principes abstraits de repos et de mouvement, *yin yang*, le fondement à la fois d'une autre explication du monde et de la doctrine du bon gouvernement : c'est dans le *Hi ts'eu*, un des Appendices du *Yi king*, que quelques lettrés devins exposèrent ces théories.

Tch'ouen ts'ieou (*Les Printemps et les Automnes*) est le titre des annales d'une petite principauté, celle de Lou, patrie de Confucius. C'est une chronique très sèche, se rapportant aux années 722 à 481, et rédigée de telle sorte que le seul choix des termes : emploi d'un nom personnel, suppression d'un titre, etc., implique un jugement de valeur. Trois commentaires : le *Kong yang tchouan*, le *Kou leang tchouan* et le *Tso tchouan*, éclairent ou complètent, le dernier surtout, la chronique initiale.

Le *Li ki* (*Mémoires sur les Rites*) est un recueil de traités de dates très diverses, allant du IV^e siècle au I^{er} siècle avant J.-C. Il avait été précédé de deux autres ouvrages, qui font eux aussi partie des Classiques : le *Yi li*, rituel des nobles (prise du bonnet viril, mariage, funérailles, banquets, tir à l'arc, ambassades), etc., et le *Tcheou li*, description semi-utopique de l'organisation de l'Empire au temps des Tcheou.

Tous ces livres sont des ouvrages de dates et d'origines très différentes. Les conditions dans lesquelles ils ont été établis nous sont inconnues. L'authenticité de certaines de leurs parties est controversée. On considère que les plus anciens : *Chou king*, *Che king*, partie divinatoire du *Yi king*, remontent aux IX^e-VIII^e siècles av. J.-C. Le *Tch'ouen ts'ieou* et ses commentaires, ainsi que les appendices du *Yi king* et le *Tcheou li*, datent environ du IV^e siècle ; le *Li ki*, bien que contenant des textes fort anciens, a été constitué au I^{er} siècle de notre ère.

C'est seulement sous les Song (960-1280) que fut établi et mis au rang des Classiques le recueil intitulé : *Sseu chou* (*Les Quatre Livres*) et qui comprend le *Louen yu*, ou *Entretiens de Confucius*, compilé vers le début du IV^e siècle av. J.-C. ; le *Mong tseu*, rédigé dans la seconde moitié du IV^e siècle, et enfin deux petits traités détachés du *Li ki* et respectivement intitulés : *Tchong yong* (*L'Invariable Milieu*), et *Ta hio* (*La Grande Étude*). *Les Quatre Livres* ne contiennent que des textes postérieurs à Confucius et sortis de son école.

Finalement, on peut admettre que c'est vers le second quart du I^{er} millénaire qu'apparurent en Chine les notions sur lesquelles bâtirent les grands philosophes des siècles suivants : Confucius, Mo Ti et leurs successeurs et qui ont dominé la philosophie chinoise jusqu'à nos jours.

A) K'ong Kieou, que nous appelons Confucius (forme latinisée de K'ong fou tseu), vécut dans le pays de Lou aux confins du VI^e et du Ve siècle (dates traditionnelles : 551-479). Il n'a pas laissé d'écrits qu'on puisse lui attribuer

avec certitude. Son enseignement oral ne nous est connu que par le *Louen yu*, rédigé au moins un siècle après sa mort. En fait, il appartenait à ce que l'on appelait *jou kia*, c'est-à-dire à une catégorie de scribes spécialisés dans l'étude des rituels, mais qu'il organisa en une véritable école philosophique destinée à jouer un rôle immense dans les siècles à venir. Lui-même a dit qu'il se bornait à transmettre les exemples laissés par les « saints rois » de l'antiquité.

En tant qu'éducateur, Confucius, tout en transmettant à ses disciples l'héritage spirituel de l'antiquité, donnait de celui-ci des interprétations fondées sur ses propres ^{p.17} conceptions morales. De l'homme le plus modeste au Fils du Ciel, c'est-à-dire au souverain, chacun a le devoir de « cultiver sa personne » et de développer en soi ces vertus essentielles que sont l'humanité, *jen*, et la droiture, *yi*. Le rôle du souverain est de découvrir la loi naturelle que le Ciel mise en son cœur. Sa réussite atteste qu'il possède ainsi le mandat du Ciel », *t'ien ming*. Pour mettre en pratique le bon gouvernement, il doit, par son exemple, faire observer une exacte concordance entre l'univers et l'homme, le macrocosme et le microcosme, car si des troubles apparaissent dans l'un, ils trouvent leur résonance dans l'autre. D'autre part, pour maintenir chaque être et chaque chose à la place qui lui revient, le souverain doit se préoccuper de rendre les désignations correctes, de « rectifier les noms », *tcheng ming*. C'est en se cultivant soi-même et en donnant aux êtres et aux choses les appellations qui leur conviennent que le souverain fait observer les « Cinq relations », *wou louen*, règles des relations des hommes entre eux, familiales et individuelles, les « Cinq rites », *wou li*, règles des relations des groupes sociaux entre eux et avec les dieux, les « Cinq châtiments », *wou hing*, pour ceux qui ne savent pas observer la loi.

Mencius (latinisation de Mong tseu, dates traditionnelles : 371-289) représente l'aspect idéaliste du Confucianisme primitif. La nature humaine, enseigne-t-il, est originellement bonne, puisqu'elle nous est octroyée par le Ciel. Chaque homme possède au fond de son cœur les quatre vertus fondamentales, c'est-à-dire, outre le *jen* et le *yi*, le *li*, sens de l'ordre social et le *tche*, connaissance du bien et du mal. Pour permettre au peuple de mettre ces vertus en pratique, le souverain ne peut se borner à diffuser la vertu dynastique : il doit veiller à l'amélioration de l'existence matérielle de ses sujets, répartir équitablement les terres, réduire les impôts, faciliter la circulation des marchandises, enfin répandre l'éducation et l'instruction. Car c'est au peuple qu'appartient la première place dans l'État et le ^{p.18} mécontentement du peuple est le signe de la perte du mandat céleste par le souverain, fait qui justifie sa mise à mort.

Siun tseu est la dernière des trois grandes figures de l'école des Lettrés, *jou kia*, au temps de la dynastie Tcheou. Il vécut approximativement entre 300 et 230. Il représente l'aspect réaliste du Confucianisme, mais sa doctrine est nuancée d'emprunts faits à d'autres écoles. Il s'oppose à Mencius en proclamant que la nature humaine est originellement mauvaise ; ce qu'elle a de bon est artificiel et pour que les hommes se corrigent, il faut les y

contraindre par les récompenses et les châtements. Mais avant d'en arriver à cette extrémité, il faut instituer un système de rites qui soit conforme à l'équité et, d'autre part, rendre les désignations correctes. Siun-tseu a donné tout son développement à la théorie de la « rectification des noms », qui n'était qu'en germe dans le Confucianisme antérieur.

B) Mo Ti a vu la fin des temps féodaux. Sa vie s'étend environ entre 480 et 400 av. J.-C. Sa doctrine apparaît comme une réaction violente contre le Confucianisme. Il reproche à celui-ci de ne pas croire aux dieux, de gaspiller les ressources et l'activité du peuple en exigeant des funérailles dispendieuses et une prolongation excessive des délais de deuil, d'amollir le peuple par la pratique de la musique, d'enseigner un déterminisme et une soumission à l'inévitable destinée qui enlèvent au peuple toute initiative et tout désir d'activité. D'autre part, pour Mo Ti, le *jen* et le *yi* des confucianistes sont des vertus qui doivent être pratiquées à l'égard de tous les êtres et cette conception de l'amour universel est une notion centrale du système. Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, parce que faire le bien autour de soi est conforme à la loi morale et se traduit par des avantages, puisque l'on bénéficie soi-même de l'amour d'autrui par voie de rétribution. Si les hommes ne pratiquent pas l'amour universel, ils encourent ^{p.19} le châtement du Ciel et des esprits. Ils s'exposent également des sanctions de la part du souverain, qui détient un pouvoir absolu dont le fondement est à la fois la volonté du peuple et celle des dieux.

Mo Ti eut de nombreux disciples et les écrits de l'école forment un recueil de traités, d'entretiens et de sermons en 53 chapitres appelé le *Mo tseu*. Mais cette doctrine avait pratiquement disparu à l'époque de la fondation de l'Empire unifié.

C) En face de la religion agraire, qui ne s'occupe que de collectivités, de groupes sociaux, le Taoïsme représente, dès ses origines, la tentative de créer une religion personnelle. Les plus anciens taoïstes apparaissent surtout comme des philosophes et des mystiques mais, de très bonne heure, le Taoïsme est une doctrine de salut individuel prétendant conduire ses adeptes à l'immortalité, préoccupation qui l'emportera beaucoup plus tard, lorsque le Taoïsme se constituera en église. Cette doctrine prit naissance dans les milieux d'hommes qui vivaient en dehors du siècle, sortes d'ermites désireux de « maintenir leur pureté personnelle ». Yang Tchou, qui vécut probablement entre l'époque de Mo Ti et celle de Mencius, représente une phase primitive du Taoïsme. Il soutenait — contrairement à Mo Ti — que chacun ne doit penser qu'à soi et que le sage est celui qui méprise les choses matérielles, mais s'attache à la vie, qu'il doit préserver à tout prix. Dans la période pré-Han, les principaux noms connus sont ceux de Lao tseu, au début du I^{er} siècle, de Tchouang tseu à la fin du même siècle et au début du III^e, de Lie tseu dans le deuxième quart du III^e siècle. Encore la plupart de ces noms désignent-ils plutôt des livres que des personnes. Le *Tchouang tseu* seul révèle la personnalité d'un puissant écrivain. Pour les taoïstes, la finalité de la vie est

la découverte de l'absolu, du principe premier, inconnaissable, innommable, de la Voie, *tao*. Cette découverte ne se fait pas dans les livres, mais dans la vie mystique et la méditation, ^{p.20} dans l'extase et la vision. L'adepte parvient ainsi à l'Union Parfaite, au Grand Mystère, *ta miao* ; il est uni au *tao* d'une manière définitive. Ces expériences mystiques comportaient également des exercices et des pratiques destinés à acquérir, en dépit d'une mort apparente, l'immortalité. Le principe était qu'il fallait remplacer les éléments du corps, grossiers et par suite mortels, par des éléments subtils et immortels. D'où, à une époque plus tardive de l'évolution du Taoïsme, l'apparition des procédés de « Nourrir le principe vital », des pratiques physiologiques : alchimiques, diététiques, respiratoires, sexuelles, gymnastiques. Enfin, l'expérience mystique, qui avait donné aux maîtres taoïstes les éléments de leur métaphysique, était également à la base de leur doctrine du gouvernement. Le gouvernement du Saint taoïste, de l'Homme réalisé, *tchen jen*, doit se modeler sur le *tao* lui-même, puisque le saint est en union avec lui. Or, le *tao* reste immobile et pourtant il n'est rien qui ne soit fait par lui. Ainsi, l'Homme réalisé doit-il de même « ne pas agir », *wou wei* et éviter d'employer ses pouvoirs surnaturels sous prétexte d'aider ou d'être utile au monde.

D) La théorie cosmogonique dite du *yin* et du *yang* s'était formée dans le milieu des *fang che*, ou occultistes. On a vu que, sous sa forme primitive, elle avait trouvé son expression dans l'appendice du *Yi king* appelé *Hi ts'eu*, tandis qu'un courant de pensée parallèle, mais mettant exclusivement en valeur l'alternance des « cinq Éléments », se rencontre dans le chapitre *Hong fan* du *Chou king*. Dans son état final, la doctrine du *yin* et du *yang*, qui a joué un rôle important dans l'ensemble des systèmes philosophiques de la Chine, a fait l'objet d'une synthèse due à Tseou Yen (deuxième moitié du IV^e siècle, début du III^e), qui avait amalgamé aux notions proprement chinoises d'autres notions empruntées à l'Occident et, en particulier, à l'Inde. Dans la théorie du *yin* et du *yang*, l'alternance des cinq éléments est remplacée par l'alternance des deux aspects de la ^{p.21} substance primordiale, son repos ou *yin* (principe passif, femelle) et son mouvement ou *yang* (principe actif, mâle). Le monde est régi par cette alternance perpétuelle du *yin* et du *yang*, qui en est la Voie, *tao*. C'est cette alternance qui constitue le monde tant moral que physique, et en même temps le régit ; le mauvais gouvernement est une perturbation du monde moral qui trouble cette alternance, et qui, par là, amène à la fois des cataclysmes célestes et terrestres, et la chute des mauvais princes.

E) La période des Royaumes Combattants vit enfin fleurir des écoles qui se préoccupaient moins de faire œuvre vraiment philosophique que de résoudre les problèmes pratiques et politiques du temps : Les politiciens de l'école *tsong heng*, les logiciens de l'école des Noms, *ming kia* (Teng Hi, Houei Che, Kong-souen Long) ne peuvent être que mentionnés. Mais il faut insister sur les philosophes de l'école des Lois, *fa kia*, parce que leurs idées contribuèrent à l'unification de la Chine par Ts'in Che houang-ti, le « Premier Empereur » et tinrent en suspens, durant deux siècles, le triomphe du

Confucianisme et peut-être, par là, l'orientation définitive de la civilisation chinoise.

Les Ritualistes, les lettrés *jou*, cherchant à établir une doctrine de gouvernement, professaient que le bon gouvernement ne peut exister que lorsqu'il survient un sage souverain qui gouverne en s'appuyant sur le *jen* et sur le *yi*, l'humanité et la droiture. C'est là la formule du gouvernement par les hommes, chère aux confucianistes. Mais, objectent les Légistes, les sages souverains sont exceptionnels. La plupart sont des êtres moyens. Plutôt que de leur ressasser les exemples de Yao, de Chouen, de Tcheou-kong, il faut établir des lois très sévères, objectives, impersonnelles, connues de tous et s'imposant souverainement à tous. Ainsi, même des souverains médiocres pourront, avec de bonnes lois, gouverner l'Empire et cela d'une façon permanente. C'est la conception du gouvernement par la loi. Par suite, les coutumes des anciens ne sont ^{p.22} nullement choses sacrées. Les Classiques et leur étude sont inutiles parce que, les circonstances actuelles étant autres que celles de l'antiquité, les préceptes qu'ils contiennent ne sont plus applicables. Les lois sont un moyen de gouvernement comme les noms, car si ceux-ci servent à distribuer correctement les rangs dans la hiérarchie sociale et politique, les lois soumettent les êtres de toutes conditions à des décisions uniformes.

Ces idées, mélangées à une observation très réaliste des faits économiques, sont exposées dans une série d'ouvrages dont les plus célèbres datent environ de la seconde moitié du IV^e siècle et sont dus à Kong-souen Yang, à Yin Wen tseu et à Han Fei tseu.

A côté des œuvres littéraires pré-Han qui nous renseignent ainsi sur l'âge d'or de la philosophie chinoise, il faut mentionner d'autres œuvres qui, tout en appartenant à des genres littéraires différents, font apparaître des préoccupations morales, religieuses, politiques plus ou moins prononcées. Les poésies du *Che king* accusaient déjà cette tendance.

Durant la période des Royaumes Combattants, le pays de Tch'ou, rival de l'État de Ts'in et qui comprenait tous les territoires arrosés par le Yang-tseu et le Si-kiang, vit fleurir un genre de poésies que l'on a appelé *Tch'ou ts'eu*, ou *Les Élégies du pays de Tch'ou*. Le principal auteur de ces œuvres, qui est le plus grand poète de l'antiquité chinoise, s'appelait K'iu Yuan (dates traditionnelles : 332-295), ou Yuan de K'iu. Contemporain de Tchouang tseu, il en a profondément subi l'influence. Dans le *Li sao*, poème célèbre où il exprime la douleur que lui fait éprouver un exil injuste, K'iu Yuan part à la recherche de l'Union Mystique avec le *tao*. Mais il ne l'atteint que dans un autre poème, le *Yuan yeou* (*Le Voyage lointain*), voyage de l'âme au cours de l'extase. Les *Kieou ko* (*Les Neuf Chants*) décrivent la façon dont les sorcières communiquaient avec ^{p.23} les dieux en envoyant leur âme auprès d'eux et cela aussi touche directement au Taoïsme. Dans les *Questions adressées au Ciel*

(*T'ien wen*), on trouve une somme des connaissances cosmologiques, mythologiques et pseudo-historiques du temps.

Les plus anciennes bibliographies chinoises classent parmi les écoles philosophiques l'école des Contes, *siao chouo kia*, parce que ces contes (littéralement : petits récits), tout en étant des œuvres d'imagination et de fantaisie, attestent souvent des préoccupations morales et éducatives. La tradition s'en maintiendra tout au long de la littérature chinoise. Elle est la lointaine origine du roman qui fleurira aux XVI^e et XVII^e siècles. Les « pays de l'Ouest, c'est-à-dire l'Asie centrale avec ses déserts, ses oasis, ses immenses chaînes de montagnes, ses populations variées, ses royaumes innombrables, ses routes de caravanes qui donnaient accès à l'Occident, tout cela exaltait l'imagination des conteurs. Déjà l'on trouve dans les *Élégies de Tch'ou* de nombreuses allusions aux monts K'ouen-louen. Le *Mou t'ien tseu tchouan* est un roman historique consacré à la mise en œuvre de toutes ces données : on y décrit les expéditions aux quatre extrémités du monde du roi Mou, des Tcheou, qui régnait vers l'an 1000 av. J.-C., notamment son entrevue avec la Si wang mou, la Reine Mère d'Occident, personnage mythologique. Le *Chan hai king* (*Livre des Monts et des Mers*) est une géographie en partie mythique, comme l'était déjà le chapitre *Yu kong* (*Le Tribut de Yu*) du *Chou king*. Le *Houai nan tseu* contient des renseignements sur les contrées d'Occident, de même que l'on trouve dans le *Tso tchouan* des fragments de romans historiques et que la biographie de Sou Ts'in, dans les *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien, est tirée d'un roman politique composé au III^e siècle av. J.-C., le *Sou tseu*. Enfin, l'on a établi l'origine indienne de plusieurs apologues d'animaux contenus dans les *Discours des Royaumes Combattants* (*Tchan kouo ts'ö*).

7. L'art des Chang et des Tcheou

@

^{p.24} Des découvertes récentes ont permis de reculer de quelques siècles quelques-unes des plus anciennes productions de l'art chinois jusqu'ici connues. Bien que les résultats de ces découvertes ne soient pas encore homologués sur tous les points d'une manière indiscutable, il semble acquis que la dynastie Chang ait déjà excellé dans certaines formes d'art et qu'on doive lui attribuer des œuvres dont on faisait honneur aux Tcheou. Les fouilles effectuées à Ngan-yang (Ho-nan), dans la région où les Chang eurent leur dernière capitale, ont apporté une contribution d'une importance exceptionnelle à l'étude des institutions de l'antiquité chinoise.

Représenté par des os gravés, par des écailles de tortue incisées, tout un matériel de divination découvert à Siao t'ouen (Ho-nan) présente une valeur artistique certaine, en même temps qu'il fournit de précieuses informations.

Des fragments d'ivoire, des cornes de cerf, portent également des inscriptions, parfois rehaussées de turquoises. Diverses variétés de pierres, y compris le jade, étaient utilisées sous forme de pendentifs, grains de colliers, boucles de ceinture, ornements d'armes, etc. Le graveur s'attachait de préférence à représenter des animaux : quadrupèdes, oiseaux, poissons stylisés d'une manière plus ou moins abstraite et géométrique. Deux objets de jade ont une signification religieuse, le *pi*, disque de jade vert uni parfaitement plan, percé d'un trou central circulaire, symbolise le Ciel ; le *ts'ong* symbolise la Terre : c'est un tube de jade dont l'intérieur est circulaire et qui présente à l'extérieur quatre faces carrées gravées en relief. Les fouilles ont également livré des tablettes de jade : *kouei*, des sceptres, un tigre et un cerf de jade associés à des indications d'orientation, un dragon, etc.

Les Chang paraissent avoir excellé dans la sculpture. Des pièces en ronde bosse, taillées dans du marbre blanc, ^{p.25} représentant des têtes d'animaux, des oiseaux, des tortues, des bêtes accroupies, ont été exhumées de tombes ouvertes en 1934-1935. Mais les Chang se surpassèrent surtout dans la fonte des bronzes. Leurs plus beaux vases rituels, jusqu'alors attribués aux Tcheou, sont les chefs-d'œuvre du genre. L'emploi de ces vases était lié au culte des ancêtres et à des cultes phalliques. Les formes sont d'une grande variété. Le *kou* est un vase élancé, en forme de calice, orné d'arabesques très fines, reproduisant des dessins géométriques ou des animaux schématisés : dragon, cigale, buffle, mouton, serpents, oiseaux. Le *kia* est un large récipient solidement campé sur quatre pieds, tandis que le *tsio*, coupe à libations, est un vase tripode. C'est aussi le cas du *ting* et du *li*, ce dernier reproduisant des formes qu'annoncent déjà les poteries de la préhistoire. La décoration de ces vases, à la fois d'une conception large et noble et d'un fini d'exécution admirable, se compose de dessins géométriques, spirales, carrés, triangles, reproduisant des formes zoomorphiques plus ou moins stylisées. Un des motifs les plus fréquents est le *t'ao t'ie*, masque d'animal consistant en une paire d'yeux, une paire d'oreilles, deux cornes et une crête. L'ensemble, à la fois terrifiant et grotesque, tient du dragon et du bœuf. D'autres motifs symbolisent les nuages, le tonnerre, d'autres enfin reproduisent des animaux, notamment des oiseaux, des éléphants, d'un style tout à fait réaliste. En dehors des vases de cérémonies, les fouilles ont livré quantité d'objets en bronze de caractère utilitaire, notamment des armes ciselées et incrustées, des pièces d'équipement de chars et de chevaux.

Les Tcheou, qui, après avoir vaincu les Chang, adoptèrent leur culture, ont repris, sans la dépasser, leur technique du bronze. Seules, les inscriptions figurant sur certains vases, ainsi que l'évolution des motifs décoratifs, permettent de dater les objets avec quelque précision. Les tombes ont livré des pièces d'équipement de chars, des objets funéraires, des bronzes rituels, des objets en pierre ^{p.26} et en laque, des miroirs de bronze et des cloches, voire des objets en verre. Ces trouvailles, d'abord rapportées à l'époque des Seconds Han, ont pu, grâce aux inscriptions, recevoir des attributions variant entre 530

et 400 av. J.-C., c'est-à-dire qu'elles appartiennent bien à l'âge classique. En général, la décoration Tcheou est plus légère et plus délicate que celle des Chang. Les motifs d'animaux sont moins stylisés, plus réalistes. C'est à propos de ce style des bronziers Tcheou qu'on a cherché des influences étrangères, notamment scythes, thèse d'ailleurs fortement controversée. On a noté que la chute de la société féodale et l'ouverture de plus larges horizons servirent l'expression de cet art de la Chine primitive. Le style abstrait, mathématique des Chang et des Tcheou se transforma, acquit plus de liberté et de réalisme, au contact, notamment, des nomades de l'Asie occidentale. La transition est représentée par l'art des Tcheou Orientaux et de Ts'in, art dont la vallée de la Houai conserve les vestiges.

NOTES I. — L'antiquité

@

p.27 Je rappelle que l'objet de ces notes est simplement de replacer, à l'usage des non-spécialistes, cet essai historique sur les institutions de la Chine dans le cadre de l'histoire générale de ce pays. A cette fin, j'ai souvent utilisé le résumé qui figure dans mon livre : La Chine : Passé et Présent, nouv. édit., pp. 40-72, Paris, A. Colin, 1949.

Sous réserve de controverses de détail, on considère généralement les Chinois comme une branche des populations nomades de l'Asie septentrionale qui se serait fixée, dès les temps préhistoriques, sur les bords du Fleuve Jaune. La découverte, en 1929, à Tcheou-k'eu-tien, près de Pékin, des ossements du *Sinanthropus Pekinensis*, a permis de conclure que la Chine du Nord était habitée dès l'époque paléolithique, c'est-à-dire antérieurement à la constitution du *læss*, sorte d'argile poreuse arrachée par les vents à la surface des déserts voisins et qui, au cours des temps, a formé des couches atteignant parfois plusieurs centaines de mètres d'épaisseur. Le néolithique chinois est postérieur à la constitution du *læss*. Entre ces deux époques géologiques s'étend, du point de vue de nos connaissances actuelles, un hiatus de plusieurs millénaires.

Depuis 1925, des explorations archéologiques poursuivies au Ho-nan (Yang-chao) et au Kan-sou (Ts'i-kia-p'ing), ont révélé les manifestations artistiques d'une civilisation très avancée et, au moins en partie, proprement chinoise. Cependant, si certains vases de terre cuite tripodes, *li*, découverts à Yang-chao annoncent les tripodes de bronze des Chang et des Tcheou, la céramique de Yang-chao, peinte à décor de spirales, s'apparente à celle de l'Ukraine et de la Roumanie protohistoriques. Elle daterait des XVe-XVIIe siècles avant l'ère chrétienne.

En ce qui concerne l'art du bronze, les objets découverts à Ngan-yang sont d'une haute perfection, mais on ignore les phases de l'évolution antérieure et c'est actuellement la plus grande énigme existant dans le domaine de l'archéologie chinoise. Pour la résoudre, Max Loehr fixait l'introduction du bronze en Chine vers 1400, sous l'influence des bronziers sibériens, la région formant aujourd'hui le Turkestan oriental ayant pu servir de point de passage. Mais cette théorie a été combattue par Karlgren. Des recherches récentes ont été faites par des savants russes sur des matériaux archéologiques et anthropologiques dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle la civilisation de Karasuk. Ces travaux ont été analysés par Jettmar. Les conclusions de ces diverses études sont, d'une part, qu'on ne peut prouver aucune connexion entre la civilisation de la Chine des Chang et la civilisation nomade du Souei-yuan et de la Sibérie ; d'autre part, que les bronzes trouvés dans la boucle du Fleuve Jaune, sur les territoires ordos, ne sont pas l'œuvre d'une population homogène, mais représentent plutôt une tradition métallurgique combinée, florissant à une époque qui vit une

immense révolution, à savoir le refoulement ^{p.28} des premiers nomades éleveurs de troupeaux par des guerriers équestres d'une nature beaucoup plus dangereuse pour les Chinois.

La langue chinoise est généralement rattachée à la famille sino-tibétaine. Pour l'époque préhistorique, il n'a pas été retrouvé de traces de l'écriture pictographique d'où dérive l'écriture actuelle des Chinois.

La préhistoire chinoise est précédée, d'après l'historiographie orthodoxe, par deux périodes. La première est une période mythologique d'au moins cinq cent mille années. Les mythes se rapportent à la création et à l'aménagement du monde et racontent les faits et gestes de personnages tels que P'an Kou, Yeou Tch'ao, Souei Jen et autres. La pensée taoïste a influencé cette mythologie.

L'autre période est celle des temps légendaires. L'histoire orthodoxe y fait vivre des personnages auxquels sont attribués les progrès réalisés par la race au cours de son évolution. C'est l'âge d'or des Cinq Souverains modèles : Fou-hi, inventeur de l'écriture, auteur des hexagrammes du *Yi king*, législateur du mariage : la chronologie chinoise place son avènement en 2852 av. J.-C. ; Chen-nong, le père de l'agriculture et de la médecine ; Houang-ti, inventeur des rites, du calendrier, de la divination, des noms de famille, et dont l'épouse apprit aux femmes l'élevage des vers du mûrier et le tissage de la soie ; Yao et son gendre Chouen. Le Confucianisme se référera constamment à ces personnages légendaires.

Après cette période, les historiens chinois orthodoxes introduisent trois dynasties dites « royales », parce que leurs souverains portent le titre de roi, *wang*, et non d'empereur, *houang-ti*. La première dynastie, celle des Hia, aurait été fondée par Yu le Grand, qui, au temps de Yao, l'avant-dernier des Cinq Souverains modèles, se serait illustré en réparant le désastre d'un déluge universel. Un écho de ses travaux se retrouve dans un chapitre du *Chou king*, le chapitre *Yu kong*, « le Tribut de Yu. D'après la chronologie dite « courte », celle du *Tchou chou ki nien*, ou « Annales écrites sur bambou », ouvrage compilé en 297-296 av. J.-C., les dates de la dynastie Hia seraient 1989-1559 av. J.-C. L'archéologie n'a fourni jusqu'ici aucune preuve de l'existence de cette dynastie, mais rien n'autorise à nier cette existence.

En revanche, les deux autres dynasties royales sont certainement historiques. Celle des Chang (1558-1027) aurait été fondée par T'ang le Victorieux, dans la région orientale de l'actuelle province de Chen-si. Des écailles de tortue et des os utilisés pour la divination ont confirmé les noms de plusieurs souverains, dont la réalité était mise en doute par la sinologie critique, et fourni quelques détails sur leur administration. Le dernier roi Chang est le tyran Cheou Sin. Parallèlement, la dynastie Hia se serait achevée avec le tyran Kie. Dans la littérature confucianiste, Kie et Cheou, les deux rois indignes, sont opposés à Yao et à Chouen, les deux souverains modèles de la période légendaire.

A partir du roi P'an Keng (1300), la dynastie Chang s'est appelée Yin.

La puissance des Chang fut abattue par des tribus semi-barbares venues de l'Ouest, qui établirent une nouvelle dynastie — la troisième des dynasties « royales » — celle des Tcheou (1027-222). Des premiers souverains de la dynastie, on ne connaît guère que des noms et des titres : les rois Wen, Wou, le régent duc de Tcheou, sont encore des personnages mi-historiques et mi-légendaires dont Confucius s'est flatté de transmettre à la postérité les enseignements et les exemples. Leurs faits et gestes, comme ceux des rois Tch'eng, Mou, Yeou, ont surtout inspiré une littérature de légendes romancées, lesquelles, jointes aux légendes plus anciennes, constituent le fonds d'où la sinologie moderne, par la méthode critique ou sociologique — cette dernière ^{p.29} illustrée par Granet — cherche à extraire les éléments réels cachés derrière l'aménagement orthodoxe dû à l'historiographie chinoise traditionnelle.

C'est avec le roi Siuan (827-782 ?) que commence la période de l'histoire ancienne de la Chine contrôlable par les premiers documents authentiques.

Les Tcheou eurent d'abord leur capitale au Chen-si (Tcheou Occidentaux). Puis, en 771, sous le règne du roi P'ing, à la suite d'une invasion de barbares du Nord, ils émigrèrent à Lo-yi (Lo-yang), dans l'actuelle province du Ho-nan. Ce furent les Tcheou Orientaux.

Sous les Tcheou Occidentaux, comme au temps des Chang (Yin), le territoire chinois était partagé en un grand nombre de petites seigneuries, le roi étant le plus puissant des seigneurs. Mais l'invasion de 771 affaiblit grandement l'autorité royale et facilita ainsi, indirectement, la formation de grandes principautés et le transfert du pouvoir réel à quelques puissants feudataires. Les Tcheou Orientaux n'eurent plus qu'une suzeraineté nominale. La décadence avait déjà commencé sous le roi Yeou (781-771), successeur du roi Siuan.

Il y eut environ une vingtaine d'États féodaux, le domaine royal des Tcheou étant à Lo-yang. Parmi ces États, citons notamment ceux de Yen (région de Pékin) ; de Ts'i et de Lou, qui se partagent le Chan-tong actuel ; de Tsin (Chan-si) et de Ts'in (Chen-si) ; de Tcheng et de Tch'en, qui se partagent le Ho-nan ; de Tch'ou (Hou-peï) ; enfin de Song, de Wou, de Yue et de Chou, qui occupent les territoires du Sud.

Cette période féodale, qui caractérise les cinq derniers siècles de la dynastie Tcheou, est divisée en deux parties. La première, de 722 à 484 (ou, d'après une chronologie rectifiée, de 770 à 481), est appelée *tch'ouen ts'ieou*, « les Printemps et les Automnes », du nom de la chronique officielle de la principauté de Lou. La seconde, de 484 à 221 (ou 480-222), est appelée *tchan houo*, « les Royaumes Combattants ».

A peine constitués et organisés, ces États entrèrent en lutte, par la force militaire ou la diplomatie. Des ligues se formèrent, « horizontales » ou « verticales », pour barrer le chemin aux visées expansionnistes venant du Nord ou de l'Ouest. A tour de rôle, les feudataires les plus puissants s'assurèrent l'hégémonie. Il y eut, dit-on, « cinq Hégémons », *wou pa*. L'hégémonie des princes du Ts'i, puis celle des princes du Tsin, s'écroulèrent aussi rapidement qu'elles s'étaient formées. Tsin s'allia alors avec Wou, mais ce dernier État fut annexé par Yue en 473 et Tsin, entre 437 et 376, sombra dans les révoltes internes. Ne restèrent alors en présence que trois grands États : Ts'i, Tch'ou et Ts'in, avec quelques principautés secondaires. Ce furent les « Royaumes Combattants ». Tch'ou absorba d'abord les principautés de Tch'en, de Lou et de Yue. Mais Ts'in, sous la conduite de quatre princes successifs : Houei-wen, Tchao-siang, Tchouang-siang et surtout Tcheng — ils avaient pris le titre de roi, *wang* — vainquit l'un après l'autre les États du Nord et, au Sud, triompha de Tch'ou. En un siècle, toutes ces souverainetés rivales avaient disparu. Le domaine royal des Tcheou fut annexé en 256 : depuis longtemps, le rôle de la dynastie était réduit à néant. En 221 av. J.-C., le roi de Ts'in, Tcheng, prit le titre de *Che houang-ti*, « le Premier Empereur ». Ainsi fut fondé l'Empire chinois. Il devait durer vingt-deux siècles.

II

L'ANCIEN EMPIRE : LES TS'IN ET LES HAN

1. La société : l'Empereur, la Cour, Les grands propriétaires ; paysans et commerçants

@

^{p.31} Le « Premier Empereur » était une personnalité puissante. Au physique, « un homme avec un nez busqué, de longs yeux étroits, la poitrine d'un oiseau de proie et la voix d'un chacal ». Au moral — c'est un lettré confucianiste qui trace ce portrait — « il nourrissait des sentiments avides et bas ; il appliquait les connaissances qui sortaient de son propre esprit ; il ne donnait pas sa confiance aux ministres éprouvés et ne contractait pas des liens étroits avec les gens de valeur et le peuple ; il abandonna la ligne de conduite suivie par les rois et établit son pouvoir autocratique ; il interdit les écrits et les livres et rendit impitoyables les châtiments et les lois ; il mit au premier rang la tromperie et la violence et au dernier rang la bonté et la justice ; il fit de la tyrannie le fondement de l'Empire ».

Du fait de ses origines semi-barbares, il était superstitieux, tremblant à l'évocation de la mort, acharné à la recherche de recettes d'immortalité. Ses voyages d'inspection, les plans de ses palais et de son fabuleux tombeau sont en relation avec des notions astrales. Ts'in Che houang-ti exerça l'autorité gouvernementale avec une énergie de fer, présidant en personne à cette unification violente des pensées, du langage, des poids et mesures et même de ^{p.32} l'écartement des essieux. Il s'était assigné pour tâche d'examiner en chaque période de vingt-quatre heures un poids d'un *che* (120 livres) de documents d'État. Tant qu'il n'avait pas fini le dépouillement de ces énormes dossiers, il ne prenait pas de repos. La tradition qu'il inaugurerait ainsi est restée vivace chez les souverains de toutes les dynasties.

Les Han consolidèrent, sous réserve de bien des nuances, cette conception de l'autorité impériale, dont l'affaiblissement ne commencera qu'au milieu du II^e siècle de notre ère. Les premiers souverains étaient encore imprégnés des idées de l'école des Lois. Les autres se rapprochèrent de plus en plus du Confucianisme. C'est un cérémonial confucianiste qui fut établi pour la cour. L'Empereur prit l'habitude de recevoir ses grands officiers à la pointe du jour et cet usage persistera jusqu'à la chute de l'Empire en 1911. Les pratiques superstitieuses de Ts'in Che houang-ti reparurent chez plusieurs souverains Han. Wen-ti et surtout Wou-ti consacrèrent une part notable de leur activité à la recherche des moyens d'entrer en relations avec les êtres surnaturels. Sorciers et magiciens eurent leur place à la cour.

Cette cour des empereurs chinois, destinée à peser d'un poids si lourd dans l'histoire des dynasties successives, on en voit le prototype s'établir sous Ts'in Che houang-ti. Celui-ci transporta à Hien-yang, sa capitale, au nombre de douze mille familles, nous dit-on, les gens puissants et riches de tout l'Empire. Fastueux comme un barbare, il se fit construire un palais magnifique. Et, chaque fois qu'il triomphait d'un adversaire, il édifiait une nouvelle résidence à l'image de celle du vaincu. « Tout ce qu'il avait pris aux seigneurs de belles femmes, de cloches et de tambours, il les fit entrer dans ses palais qui en furent remplis. »

Les Han poussèrent encore plus loin ces extravagances. Si Wen-ti et son fils King-ti se firent remarquer par leur ^{p.33} simplicité, la cour de Wou-ti à Tch'ang-ngan, celle de Kouang Wou-ti, à Lo-yang, se livrèrent aux délices d'une vie de luxe, d'élégance et de plaisir raffinés. L'expansion méridionale de l'Empire fit affluer dans le harem impérial des femmes du Sud, avec leurs danses et leurs chants inconnus des Chinois du Nord. Les conquêtes de Wou-ti, surtout, apportèrent à la capitale un flot ininterrompu d'objets rares, de métaux précieux, de richesses de toutes sortes. Chroniqueurs et poètes ont laissé de féeriques descriptions de Tch'ang-ngan. Mais dans ce cadre somptueux de la cour, des intrigues ne cessèrent de se développer, surtout quand le souverain était faible, intrigues qui conduisirent les dynasties à la ruine avec une régularité inéluctable.

La société des Han offre quelques traits remarquables. Tout d'abord, les classes sociales sont souvent peu accusées. Il n'y a pas de stabilisation des groupes et leur fluidité permet aisément le passage de l'un à l'autre. Ts'in Che Houang-ti avait achevé de détruire la féodalité. Celle-ci avait fait un retour offensif à la faveur des troubles qui suivirent la chute des Ts'in. Lorsque Kao-tsou saisit le pouvoir, il se trouvait dans l'Empire sept rois, *wang*, qui n'appartenaient pas au clan impérial et pas un membre de ce clan n'avait le titre de roi.

Kao-tsou, dont l'accès au trône fut le résultat d'une Révolution prolétarienne, dut tout d'abord lutter contre l'aristocratie renaissante. Les sept rois furent éliminés les uns après les autres. Peu à peu, les nobles des anciennes principautés disparurent déportés aux environs de la capitale, les domaines des grands seigneurs furent confisqués. Plus tard, Kao-tsou essaya, sans grand succès, de reconstituer une aristocratie en décidant que seuls les fils des empereurs pourraient porter le titre de roi et posséder des commanderies en fief. A sa mort, neuf de ses fils ou parents se trouvaient ainsi pourvus. Un certain nombre de ses anciens compagnons d'armes reçurent également des titres de noblesse. Mais l'aristocratie nouvelle différa ^{p.34} profondément de celle des générations précédentes. Aux familles d'ancienne noblesse se substituèrent peu à peu des nobles fraîchement sortis du peuple. Ce sont eux qui, désormais, enrichis par les revenus de leurs terres, auront le privilège effectif de détenir les grandes fonctions politiques. Leur rôle ira

diminuant à mesure que s'usera la dynastie. ils s'enliseront peu à peu dans l'oisiveté, le luxe, la vie brillante de la cour.

C'est sous les Han que commença à se constituer une classe sociale à laquelle devait appartenir le premier rôle dans l'histoire de la Chine, et cela jusqu'à nos jours. La disparition du système féodal mit sur le marché de vastes domaines que se disputèrent les « nouveaux riches » de l'époque : marchands, gros propriétaires de village. La terre est restée en Chine, durant des siècles, le seul mode d'investissement connu. Faute de pouvoir exploiter eux-mêmes des domaines trop étendus, leurs acquéreurs durent les donner à bail — souvent à leurs propres vendeurs. Ces grands propriétaires fonciers vivaient ainsi du produit de fermages très élevés, se réservant seulement sur le domaine une maison des champs occupée par une partie de leur famille, qui contrôlait la rentrée des fermages, tandis qu'eux-mêmes, avec le reste de leur famille, s'installaient à la ville la plus proche. Autour d'eux se groupaient des clientèles : protégés, *yin jen* ; « hôtes du vêtement et de la nourriture », *yi che k'o* ; hôtes cultivateurs, *tien k'o*. Les familles de propriétaires fonciers, outre qu'elles possédaient autorité et influence, jouaient en fait le rôle de collecteurs d'impôts. Il eut été peu sage de la part de la nouvelle dynastie d'établir des organismes de perception indépendants de ce système, dont les bénéficiaires seraient devenus des opposants déterminés du régime.

En même temps, les membres de la classe des propriétaires fonciers qui vivaient dans les villes devinrent assez riches pour être en mesure de se livrer à d'autres occupations — vie sociale, éducation, politique, tous moyens ^{p.35} d'acquérir influence et pouvoir. Par la suite, toutes les personnes qui s'enrichissaient d'une manière quelconque accédèrent à cette classe des propriétaires fonciers. Il semble finalement que cette classe nouvelle qui, en un siècle, élimina l'aristocratie féodale créée par les premiers empereurs Han, devint et resta jusqu'à nos jours la pépinière des lettrés, c'est-à-dire des fonctionnaires. L'unification du monde chinois profita donc avant tout à la classe des lettrés qui prit, dès lors, la première place dans l'État et ne la perdit jamais. Ainsi le phénomène qui vient d'être analysé se présenterait-il comme l'une des données fondamentales de l'histoire chinoise.

La classe des lettrés, avant de devenir définitivement la première de l'État, eut à surmonter maintes fois l'opposition forcenée d'autres groupes, à certaines époques très puissants. C'était d'abord les membres des « clans extérieurs », *wai t'si*, c'est-à-dire les parents des concubines impériales parvenues au rang d'impératrices, parce qu'elles sont les favorites. du moment où qu'elles ont donné un fils leur maître. Le clan de l'impératrice Lu, la veuve de Kao-tsou, plus tard celui des Wang, auquel appartiendra Wang Mang, plus tard encore celui de l'impératrice Leang, ont dominé l'État. Du chef de ce dernier clan, Leang Ki, ont puissamment pendant une vingtaine d'années, on a pu écrire : « Ce temps lui a suffi pour cumuler toutes les fonctions possibles, pour acquérir une fortune évaluée à trois milliards, mettre sur le trône deux empereurs fantoches et lacer dans des positions lucratives tous

ses parents. Sa famille peut se vanter d'avoir donné à l'Empire deux maréchaux, trois impératrices, six concubines impériales, sept marquis et cinquante-sept grands fonctionnaires. » L'usage d'ennobler les proches parents des impératrices apparaît sous l'empereur Siao-king (King-ti).

Un autre groupe social dont les intrigues ont perdu mainte dynastie chinoise est celui des eunuques. L'usage d'employer des eunuques comme secrétaires privés ^{p.36} impériaux remonte à l'empereur Wou. Che Hien, l'eunuque favori de l'empereur Yuan, contrôla pendant quinze ans le gouvernement de l'Empire. Et les luttes pour le pouvoir que se livrèrent les eunuques et les « clans extérieurs » amenèrent la chute des Han de l'Ouest et l'usurpation du trône par Wang Mang. Le mal s'aggrava à partir de Ho-ti, des Han Orientaux. Mais les empereurs s'appuyèrent de plus en plus sur les eunuques, qui vivaient dans leur intimité, pour lutter contre d'autres influences, celle des aristocrates, des lettrés, des « clans extérieurs ». Les rivalités entre ces divers groupes furent souvent implacables et chacun d'eux connut tour à tour le prestige et l'infamie. Les lettrés, persécutés par Ts'in Che houang-ti, qui en fit mettre à mort quatre cent soixante en 212 av. J.-C., sont tout-puissants sous Kouang Wou-ti, des Han. Mais en 169 ap. J.-C., Ling-ti, à l'instigation des eunuques dont les agissements avaient attiré les protestations des lettrés, procéda à une exécution massive de ces derniers. Un grand nombre d'autres furent jetés en prison. Quelques années plus tard, tous les eunuques du palais seront à leur tour exterminés par le porte-parole des lettrés, Yuan Chao.

Les milieux ruraux du temps des Han étaient, semble-t-il, constitués en haut par un petit nombre de grands propriétaires riches, pour la plupart fonctionnaires ou descendants de fonctionnaires, payant très peu d'impôts, et au-dessous, par un véritable prolétariat de paysans. On a vu que les grands propriétaires faisaient cultiver leurs terres par des fermiers. Souvent aussi les travailleurs appartenaient à la classe sociale la plus basse, celle des esclaves, *nou pei*.

Ces esclaves avaient des origines variées. Les criminels et leurs familles en fournissaient une partie. En 120 av. J.-C., Wang Wen-chou, administrateur de la commanderie du Ho-nei, fit arrêter plus de mille familles *kao houa*, notables de village qui terrorisent leurs voisins, les réduisant à merci par des prêts usuraires, s'emparant ensuite ^{p.37} de leurs terres et se constituant ainsi de vastes domaines qu'ils louent à leurs anciens propriétaires. Les membres de ces familles furent réduits en esclavage au profit de l'État. Mais il y a de nombreux cas d'esclavage volontaire privé. En temps de détresse économique, de misérables paysan vendent ou mettent en gage leurs enfants comme esclaves. Un rapport adressé par Tch'ao Tso à l'empereur Wen, en 178 av. J.-C., mentionne ces pratiques, qui ont persisté en Chine jusqu'à une époque récente. Enfin, l'importation d'esclaves étrangers a toujours été en faveur dans les classes supérieures plus ou moins cosmopolites des périodes d'expansion chinoise. Cependant, sous les premiers Han, où il semble que l'esclavage ait

atteint un degré de développement élevé, on estime que les esclaves représentaient moins de 1 % de la population totale.

Quant au prolétariat rural qui, de tout temps, a constitué les sept ou huit dixièmes de cette population, il se composait de paysans sans terres ou petits propriétaires, dont les plus heureux cultivaient des lots de terre des villages, tandis que les autres émigraient (l'époque des Han est une époque de colonisation intense de la Chine méridionale encore presque déserte), se faisaient soldats ou pirates, se louaient comme ouvriers agricoles, ou affermaient les terres des grands propriétaires suivant leur caractère et leurs capacités, sans jamais, que par exception, réussir à sortir définitivement de la misère. Vivant trop au jour le jour pour se constituer une réserve, et par suite toujours à la merci des augmentations des charges (moins par l'impôt que par la corvée et le service militaire), toujours endettés, ils font argent de tout, jusqu'au jour où, entraînés par les sociétés secrètes, ils se révoltent, renversent la dynastie régnante et contraignent celle qui arrive au pouvoir à annoncer un programme de réformes agraires. Mais les lettrés-fonctionnaires continuent d'investir en terres leurs profits, les paysans continuent de supporter des charges toujours plus lourds et le cycle recommence.

^{p.38} L'aristocratie commence à perdre son influence sous les Ts'in. En même temps se fait sentir, pour la première fois dans l'histoire de la Chine, celle des marchands. C'est un riche marchand, Lu Pou-wei, qui a exercé la régence au temps où le « Premier Empereur » n'était encore que le prince Tcheng. Ce sont les marchands qui réclameront l'unification des poids et mesures et de l'écartement des essieux. Sous les Han, l'expansion géographique de la Chine, la conquête ou l'exploitation de nombreux pays étrangers, le développement remarquable des communications favorisent la constitution d'une riche bourgeoisie commerciale.

Le sel, le fer, les chevaux, les produits de luxe, perles, soieries, or, bronze, jade, laques, épices, offrent autant de moyens de faire fortune, tandis que les classes supérieures s'enrichissent par les taxes, les corvées, le travail des artisans. D'autres fortunes s'édifient sur l'exploitation de mines, de fonderies, sur le commerce des grains, des prêts d'argent. Mais la classe des marchands ne tarde pas à encourir la défaveur générale. Déjà les philosophes de la fin des Tcheou leur reprochaient de diminuer la matière taxable et la tradition chinoise est d'exalter l'agriculture. Les lettrés Han voient d'un mauvais œil ces ennemis du paysan, avec leurs habitudes de luxe et leur cosmopolitisme, leurs activités qui engendrent l'inflation monétaire et jettent le trouble dans une économie rurale où le grain est la commune mesure des échanges. Et puis, ces nouveaux riches accaparent les terres pour y investir leurs profits. Dès le début de la dynastie, des mesures sévères sont prises contre les marchands. Ils sont lourdement taxés. Il leur est interdit de porter des vêtements de soie, d'avoir des chars, d'occuper des fonctions publiques. Plus tard, on leur retirera le droit d'acheter des terres. On gêne leurs activités en créant des monopoles d'État et des « greniers d'égalisation », *p'ing ts'ang*, en stabilisant les prix, en

faisant aux paysans des prêts de semences et de nourriture. ^{p.39} Mais ces mesures n'agissent que médiocrement et sous l'empereur Wou, par exemple, on voit les marchands prospérer à l'envi aux dépens de l'agriculture, négligée par de nombreux paysans qui vont chercher fortune dans les grandes villes et se livrent à des spéculations commerciales.

L'industrie n'est guère représentée que par des artisans, que l'État favorise, tandis qu'il persécute les marchands. A la capitale, d'innombrables artisans exercent toutes sortes de métiers, dont beaucoup sont de véritables métiers d'art, et contribuent ainsi au luxe de la cour et des classes riches. Quant aux matières premières et à certains produits fabriqués, le gouvernement des Ts'in s'en réserve le monopole et celui-ci sera maintenu longtemps par les Han. Toutefois un débat fameux eut lieu, au cours de l'ère *che-yuan* (86-81 av. J.-C.) de l'empereur Tchao, à propos du monopole du sel et de celui du fer. Attaquées par les lettrés, ces institutions furent défendues par le *yu che ta fou* Sang Hong-yang. La controverse fit l'objet d'un ouvrage en 10 livres, dû au lettré Houan K'ouan, le *Yen tie louen* (*Discussions sur le sel et le fer*), et publié sous l'empereur Siuan (73-49 av. J.-C.).

2. Les institutions impériales et l'administration de l'Empire

@

Le vaste Empire fondé par la conquête des États qui s'étaient partagé le monde chinois fut gouverné par les institutions de la principauté du Ts'in victorieuse. Il fut divisé tout entier en commanderies, *kiun*, comme le T'sin l'était depuis un siècle ; il y en eut d'abord trente-six, puis quarante ; chacune avait à sa tête un Préfet, *cheou* (*kiun cheou*), assisté, pour les affaires militaires, d'un Connétable, *wei*. A la capitale, un Conseiller-Aide, *tch'eng siang* et un connétable d'État, *kouo wei*, furent ses ministres de la paix et de la guerre, la première charge ordinairement partagée entre deux ministres, un de gauche et un de droite, qui se faisaient contrepoids ; un Grand Juge, *t'ing wei*, fut ^{p.42} chargé des affaires criminelles ; un Grand Officier du Censorat, *yu che ta fou*, dirigea le service de l'administration et surtout les finances.

Les Han héritèrent de ces institutions, mais peu à peu leur insuffisance pour le gouvernement d'un Empire aussi étendu devint manifeste. Ce fut surtout l'empereur Wou (140-87 av. J.-C.) qui, pendant son long règne, réorganisa entièrement les institutions de l'Empire. Il s'appuya pour cela sur la classe des lettrés, qui lui manifesta un loyalisme s'adressant non pas tant à la personne de l'empereur qu'à la dignité impériale, en même temps qu'elle élaborait une conception de cette dignité qui divinisait presque le souverain.

L'empereur était le maître suprême ; mais son pouvoir, pour être absolu, n'était pas arbitraire. Il avait à tenir compte dans une certaine mesure d'une sorte d'opinion publique, celle des lettrés. Il lui était difficile de la mépriser entièrement. Elle était d'ailleurs assez discrète : les lettrés tenaient à être

consultés sur toutes les questions importantes, mais le droit de conseil qu'ils revendiquaient consistait moins à donner des avis spéciaux sur le fond des affaires qu'à en prendre occasion pour rappeler à ce propos les grands principes de la doctrine confucianiste. Ainsi donnés leurs avis n'étaient pas toujours d'un grand poids dans la solution de chaque affaire ; mais par étapes, à force de répéter constamment les mêmes idées, ils réussirent à les faire entrer dans l'esprit des souverains et ceux-ci à la longue finirent par accepter, puis prendre eux-mêmes l'attitude d'esprit confucianiste devant les problèmes politiques et administratifs, soit pour s'y conformer, soit pour la réprouver. Et ainsi la doctrine des lettrés pénétra insensiblement toute la politique chinoise.

Pour prendre connaissance de cette opinion des lettrés, l'empereur (comme autrefois les rois et les princes) avait, à ses côtés, un groupe de conseillers qu'il réunissait pour les faire délibérer devant lui. Même le plus absolu des ^{p.43} souverains chinois, le « Premier Empereur » de Ts'in, rassemblait les « hauts dignitaires » et leur faisait tenir des discussions en sa présence sur des questions graves. Après la Chute des Ts'in, les Han conservèrent cette institution sous le nom de *t'ing yi*, et peu à peu la régularisèrent en l'ordonnant sous l'influence des données des Livres classiques. Le nombre des conseillers ordinaires se fixa en deux groupes, les Trois Ducs, *san kong* ; les Neuf Ministres, *kieou k'ing*, auxquels viennent s'adjoindre, d'une part., le plus proche parent de l'impératrice, son père ou son frère, souvent chargé, avec le titre de Grand Général, *ta tsiang kiun*, du commandement des troupes cantonnées autour de la capitale, et d'autre part, de temps en temps, des « sages », *hien leang*, convoqués dans toutes les provinces pour faire appel aux « talents cachés ». Les rangs de ces conseillers différaient, mais tous avaient également voix au Conseil. Après la discussion, l'empereur donnait sa décision. C'est ainsi que se réglait, en principe, la politique générale intérieure et extérieure, que l'administration, déjà considérable, avait le devoir de mettre en application.

Cette administration était dirigée par les Trois Ducs et les Neuf Ministres : les premiers s'en partageaient la direction générale, tandis que les seconds avaient des départements particuliers. Sous les Han Antérieurs, les Trois Ducs étaient : le Conseiller-Aide, *tch'eng-siang*, ou Premier Ministre qui, chargé d'aider l'empereur à gouverner, préparait pour lui et lui transmettait toutes les affaires ; le Grand Connétable, *t'ai wei*, chef de guerre qui commandait les armées en campagne, mais ne s'occupait pas de l'organisation militaire et dont la charge ne fut conférée qu'occasionnellement ; enfin le Grand-Officier du Censorat, *yu che ta fou*, chargé du contrôle de l'administration. Les Han Postérieurs n'établirent pas de Conseiller-Aide et la fonction de Premier Ministre fut dévolue au Grand Connétable (qui, dès lors, fut régulièrement nommé) ; ils complétèrent le nombre de trois en prenant, dans les rituels anciens, ^{p.44} le vieux titre de *ta sseu t'ou* et en faisant du fonctionnaire auquel il était conféré un assistant du Grand Connétable.

Les Neuf Ministres avaient des fonctions plus précises. C'étaient le Grand Recteur, *t'ai tch'ang*, sorte de ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, chargé des rites et des écoles, dont le nom rappelle, dit-on, celui de l'étendard qu'il devait anciennement porter devant l'empereur dans les batailles ; les deux commandants de la Garde impériale, le commandant des Gardes du Palais, *wei wei* et l'Officier de Grade Éclatant, *kouang lou*, commandant des Gardes qui accompagnaient l'empereur dans ses sorties ; le Grand Cocher, *t'ai p'ou*, chargé d'une part de la direction des écuries et remises du Palais et de l'autre de celle des haras qui fournissaient des chevaux pour le Palais, l'armée et la poste, ainsi que des élevages de bœufs pour les sacrifices ; le ministre des Relations Étrangères, *ta hong lou*, qui s'occupait des barbares soumis : l'un de ses subordonnés avait le titre d'interprète, *yi kouan* ; le *ta hong lou* remplissait également des fonctions rituelles et protocolaires ; le Grand-Juge, *ta li*, ou Connétable de Cour, *t'ing wei*, directeur de la Justice criminelle ; le Préposé à la Maison Impériale, *tsong tcheng*, chargé d'administrer les apanages des princesses, les domaines privés (en dehors des fiefs) des princes et de juger les différends ; enfin les deux ministres des Finances, le Directeur de l'Agriculture, *ta sseu nong*, qui s'occupait des impôts en nature, des greniers, etc. ; et le Petit Trésorier, *chao fou*, chargé en général de la direction du personnel du Palais, eunuques du harem, artisans des ateliers impériaux, *chang fang*, lettrés de la Secrétairerie, *chang chou*, trésor personnel de l'empereur qui est proprement le Petit-Trésor, *chao fou* et impôts en monnaie qui l'alimentent.

Chaque ministre était doublé d'un assistant, *tch'eng*, qui l'aidait et au besoin le suppléait. Toute la besogne administrative était partagée entre de nombreux services et bureaux placés sous les ordres d'un secrétaire général, ^{p.45} *tchang che*. Le Premier Ministre eut, suivant les époques, jusqu'à trente et un bureaux sous ses ordres : bureaux des Portes de l'Ouest et de l'Est, *si ts'ao tong ts'ao*, chargés, le premier des affaires de l'administration centrale, le second des nominations, déplacements et révocations des fonctionnaires ; bureaux de la Population, *min ts'ao*, chargé des cultures et des sacrifices ainsi que des affaires du peuple ; bureau des Rapports, *tseou ts'ao*, chargé de la rédaction définitive des rapports présentés à l'empereur par le Premier Ministre sur toutes les affaires ; bureau du Comptable du Pavillon Jaune, *houang ko tchou po ts'ao*, sorte de bureau d'aides qui enregistraient toute la correspondance d'arrivée et de départ ; bureaux de justice et de police, des affaires militaires, des Métaux (impôts en monnaie), des greniers (impôts en nature), etc.

Ces bureaux n'avaient pas à régler les affaires de leur compétence, puisqu'il y avait pour cela des administrateurs spéciaux, mais ils devaient centraliser la correspondance des ministères pour la présenter au Premier Ministre qui, à son tour, la présentait à l'empereur. Le personnel des bureaux était considérable et ne fit que croître avec temps ; dans la première moitié du II^e siècle avant J.-C., les chefs des bureaux, *yuan*, des Portes de l'Est et de

Ouest avaient respectivement neuf et six employés ; en 117 av. J.-C., ils en avaient chacun trois cent soixante-deux : vingt scribes, *che* ; quatre-vingts petits scribes, *chao che* ; cent subordonnés, *chou* et cent soixante-deux scribes subordonnés, *chou che*. Au I^{er} siècle de notre ère, le nombre en avait encore augmenté, chaque catégorie d'employés s'était vu adjoindre des subordonnés chargés de la besogne matérielle. C'était à cette époque une paperasserie considérable. D'autant que tous les ministères avaient leurs bureaux, sinon aussi gonflés que ceux du Premier Ministre, du moins toujours très nombreux.

Tout ce qui sortait de cette énorme officine venait en principe sous les yeux de l'empereur : il jugeait et décidait ^{p.46} sur toutes les affaires qui lui étaient présentées par le Premier Ministre sous forme de rapports. S'il adoptait l'avis du Premier Ministre, il mettait simplement au bas de la requête le mot « approuvé », *k'o* (litt. : « on peut » mettre en vigueur la proposition) et la requête revenant ainsi apostillée prenait forme d'ordonnance et était immédiatement appliquée. Pour que l'empereur pût se faire une opinion sur les mesures qui lui étaient proposées, les requêtes du Premier Ministre étaient envoyées à un service dépendant du Petit-Trésor, la Secrétairerie Impériale, *chang chou*, qui étudiait les questions pour donner à l'empereur les éléments d'appréciation nécessaires à sa décision. Ce service se développa rapidement. Il était d'abord exclusivement chargé des affaires personnelles de l'empereur, rédaction des proclamations impériales et des décrets particuliers, réponses aux requêtes et rapports. Son chef, *ling*, servait de maître des cérémonies aux audiences privées, présentait les requêtes, cachetait les lettres envoyées par l'empereur et de façon générale était une sorte d'intermédiaire nécessaire pour introduire auprès de l'empereur les personnes ou la correspondance extérieures au Palais. L'Assistant de droite avait, au contraire, une besogne toute matérielle, s'occupant de sceaux et cordons, du papier, des pinceaux, de l'encre et de toutes les fournitures de bureau.

L'énorme développement donné à l'administration par l'empereur Wou dans la deuxième moitié du II^e siècle avant notre ère amena un tel accroissement, du travail qu'il fallut créer quatre bureaux spécialisés : 1) Le bureau du Service Permanent, *tch'ang che ts'ao*, chargé des affaires en provenance des bureaux du Premier Ministre et des hauts dignitaires ; 2) Le bureau du Fonctionnaire ayant un traitement de deux mille *che*, *eul ts'ien che ts'ao*, chargé de la correspondance avec les gouverneurs des commanderies, ainsi que de ce qui avait trait au brigandage à main armée et dont le traitement était de 2.000 *che* ^{p.47} de grains (120.000 livres) ; 3) Le bureau de la Population, *hou ts'ao*, chargé de la correspondance avec les fonctionnaires qui n'étaient ni ministres, ni gouverneurs ; 4) Le bureau des Hôtes, *k'o ts'ao*, chargé de la correspondance des feudataires et des pays barbares. En 29 av. J.-C., l'empereur Tch'eng ajouta à ces bureaux le bureau des trois Ducs, *san kong ts'ao*, avec des attributions judiciaires.

Chacun de ces bureaux avait à sa tête un Secrétaire d'État, *chang chou lang*, ayant sous ses ordres six sous-secrétaires, *che lang*, chargés de préparer

les brouillons des lettres pour le chef de bureau, dix-huit expéditionnaires, *ling che* (trois par sous-secrétaire), chargés de mettre au net les pièces, etc. Toutes les affaires passaient nécessairement par le chef de la Secrétairerie, *chang chou ling*, qui, d'une part, pouvait acquérir une grosse influence sur toutes les décisions prises et de l'autre être une créature de l'empereur ou de ceux qui gouvernaient à sa place, mettant à exécution leur politique personnelle en face de la politique traditionnelle des lettrés ou de l'ambition personnelle des ministres fait que ces postes furent souvent donnés à des eunuques, ou à des lettrés de peu d'importance ne pouvant qu'envenimer la rivalité en y introduisant des questions de prestige et de vanité individuelle. De là les conflits qui, au milieu du II^e siècle ap. J.-C., mirent aux prises la Secrétairerie et tous les dignitaires et qui, devenus particulièrement graves quand les empereurs y prirent part, furent une des causes de la chute des Han.

L'administration provinciale était organisée en gros à la manière de l'administration centrale. L'Empire était divisé en commanderies, *kiun*, subdivisées à leur tour en préfectures, *hien*. Ts'in Che houang-ti avait d'abord créé trente-six commanderies, puis à la fin de son règne, après la conquête des pays du Sud, le nombre en était monté à quarante. Les Han, à leur tour, en ajoutèrent quelques-unes par leurs conquêtes à l'Ouest et au Sud-Ouest et surtout divisèrent plusieurs d'entre elles trop grandes et trop ^{p.48} difficiles à administrer, si bien qu'ils arrivèrent à en avoir plus de cent. A la tête de chacune était un gouverneur, *t'ai cheou*, détenant les pouvoirs, administratifs, militaires et judiciaires et doublé d'un assistant, *tch'eng*, qui le remplaçait en cas d'absence. Il avait à son chef-lieu des bureaux, rappelant en petit ceux de l'administration centrale au nombre de six bureaux des Mérites, *kong ts'ao*, chargé de l'avancement des employés de la commanderie ; bureau militaire, *ping ts'ao* ; bureau des Greniers, *ts'ang ts'ao* ; bureau de la Population, *hou ts'ao* ; bureau des Impôts, *fou ts'ao* ; bureau de la Police ; un secrétaire général, *tchang che*, dirigeait tous ces bureaux. En outre, il avait sous ses ordres, au temps des Han Antérieurs, un officier chargé de commander les troupes de sa circonscription et de faire la police, le Connétable de la commanderie, *tou wei* ; les Han Postérieurs supprimèrent ces officiers et mirent directement sous les ordres du gouverneur les troupes réduites de toutes les commanderies autres que celles de la frontière, où leur nombre fut augmenté. Les préfets, *hien ling*, et les sous-préfets, *hien tchang*, eurent, eux aussi, des bureaux pareils à ceux des gouverneurs des commanderies.

Cette organisation provinciale si solide jetait des racines profondes dans tout l'Empire : les grandes familles provinciales tenaient à ce que leurs enfants, après avoir fini leurs études, passassent quelques années au moins dans les bureaux de la commanderie ou de la préfecture, afin de prendre contact avec l'administration ; ils tiraient de nombreux avantages de ce passage et pendant des siècles n'y manquèrent pas.

Un vaste réseau de routes reliait la capitale aux frontières. Ces routes impériales pavées, à la partie centrale réservée à l'empereur ou aux porteurs

de missions spéciales, avec deux bas-côtés pour la population, étaient larges de quarante pieds (dix mètres). Un poste, *t'ing*, y était établi tous les dix *li* (environ cinq kilomètres), à la fois poste de police et relais de chevaux : le chef de police, *t'ing tchang*, tenait ^{p.49} l'auberge pour les voyageurs de passage, dirigeant les écuries pour les chevaux de relais et les remises pour les chars, faisant la police de la route, ayant sous ses ordres des policiers, des palefreniers et des garçons d'hôtel. Lieou Pang, le fondateur de la dynastie des Han, commença sa carrière comme chef d'un de ces postes.

Les relais n'étaient pas pour tout le monde : seuls les fonctionnaires en voyage officiel avaient droit à des chevaux. C'est par ces routes que les avis de la cour étaient envoyés en province ou que les nouvelles graves de la province parvenaient à la cour. Les messagers impériaux, *yi tchō*, porteurs de dépêches, galopèrent sur la route, tenant le *tsie*, l'insigne de mission fait d'une queue de yak au bout d'une grande hampe : ils faisaient à bride abattue vingt-cinq *li* (environ douze kilomètres), puis transmettaient les dépêches et l'insigne à un autre employé qui partait immédiatement sur un cheval frais, et ainsi, de vingt-cinq *li* en vingt-cinq *li*, l'ordre arrivait rapidement à destination. Des nouvelles plus graves encore étaient transmises par une sorte de télégraphe optique : des tours de guet s'expédiaient les unes aux autres des messages, en lançant la nuit des flammes, le jour des fumées ; la transmission était très rapide, mais le contenu des messages était nécessairement des plus restreints. Par ces procédés, les nouvelles circulaient rapidement d'un bout à l'autre de l'immense Empire et la cour arrivait à être renseignée sans trop de retard sur les événements qui se passaient dans les régions les plus lointaines.

L'armée était en principe une milice : tout le monde était astreint au service militaire, « même les fils du Premier Ministre », dit un auteur du temps ; il y avait cependant des cas d'exemption, en particulier pour les lettrés. A vingt ans, tout homme était inscrit sur le registre des services publics de son *hien* : astreint, dès lors, aux corvées de travaux publics, il devait un mois par an au préfet ou au gouverneur de la commanderie. De vingt-trois à ^{p.50} vingt-quatre ans, ce mois de corvées de travaux publics se transformait en un mois de corvées militaires, dû la première année à la capitale, la seconde à la commanderie ; et de vingt-cinq à cinquante-six ans, l'homme ne devait régulièrement que trois jours de service de garnison par an ; toutefois, il pouvait être appelé en cas de levées de troupes pour une expédition ; il était libéré d'obligations militaires à cinquante-six ans.

Mais ce régime théorique n'était pas applicable en pratique : on pouvait d'autant moins faire venir à la capitale les jeunes gens de tout l'Empire pour un mois de service militaire qu'en ce court laps de temps on n'aurait pas eu le temps de les instruire et que l'armée, toujours constituée de recrues à peine formées, n'aurait jamais été utilisable. En réalité, on ne prenait qu'un petit nombre d'inscrits chaque année, probablement des volontaires ; ces hommes choisis faisaient une année entière de service et on s'efforçait de les faire rengager pour avoir une petite armée de métier. Les autres étaient dispensés,

moyennant une taxe de remplacement de trois cents sapèques et sur cette somme, on payait à ceux qui faisaient un service effectif une solde annuelle de deux mille sapèques.

Le nombre des soldats était minime en temps normal. Ceux de la capitale constituaient deux armées qu'on appelait l'armée du Sud et l'armée du Nord. L'armée du Sud était la garde du Palais, aux ordres du *wei wei* : elle logeait dans des baraquements installés dans l'enceinte même du Palais et était chargée de la garde du Palais et des rondes de sûreté ; elle comptait deux mille quatre cents hommes environ. Les troupes d'élite qui faisaient la garde de l'empereur dans ses sorties, les « Impétueux comme des Tigres », *hou pen* ; les « Forêts des Ailes », *yu lin*, et les Pages, *lang*, recrutés, les premiers parmi les jeunes gens des grandes familles des environs de la capitale, et les autres parmi les jeunes lettrés en expectative d'emploi, étaient en dehors de ces effectifs et dépendaient d'un autre ministre, l'Officier de Grade Éclatant.

^{p.51} L'armée du Nord, qui était la garnison de la capitale, était logée dans huit camps établis tout autour de l'enceinte de la ville, elle formait cinq régiments aux ordres de cinq colonels, *wou hiao wei*. Au début du II^e siècle avant J.-C., quand la dynastie était encore mal assurée, elle comptait environ trente mille hommes ; plus tard, quand la dynastie se sentit plus stable, l'effectif descendit à vingt mille et même dix mille hommes environ. Le reste de l'armée permanente était installé dans les postes fortifiés gardant les frontières en quelques points de passage importants à l'intérieur, postes, défilés. C'était surtout la garde de la Grande Muraille qui, depuis le fond du golfe du Petchili jusqu'à Touen-houang, sur près de trois mille kilomètres, préservait la frontière Nord contre l'incursion des Barbares. Enfin, chaque gouverneur de commanderie avait, à son chef-lieu, une petite troupe dont on ignore l'effectif.

Ce n'était là que l'armée du temps de paix. Par une sorte de paradoxe, cette armée permanente de mercenaires était maintenue à ses postes ordinaires en temps de guerre et c'est avec des levées de milice qu'on faisait engager : on les levait autant que possible au lieu du théâtre des opérations, pour éviter des transports toujours difficiles, mais si c'était impossible, on n'hésitait pas à les lever très loin. Faites près ou loin les levées prenaient longtemps. Le transport sur place était lent et, pendant ce temps, les milices locales étaient seules à supporter le poids de l'ennemi ; celui-ci se renforçait et grossissait ; et c'est ce qui explique comment les rebelles ont souvent des succès si éclatants au début et comment des raids des Huns de la boucle du Fleuve Jaune ou des Tibétains du haut Fleuve Jaune pouvaient ravager des provinces entières avant qu'on eut réuni les troupes nécessaires pour les chasser : quand celles-ci arrivaient, ils étaient repartis depuis longtemps, emmenant butin et prisonniers.

Ces troupes étaient bien armées et, quand elles étaient bien dirigées, assez souples. Fantassins et cavaliers ^{p.52} portaient le sabre et le bouclier, les

premiers avaient des arbalètes et les seconds des arcs ; il y avait aussi des sortes de mangonneaux qui envoyaient des boulets de pierre de vingt livres à trois cents pas de distance (environ quatre cent cinquante mètres). La hallebarde paraît n'avoir été qu'une arme d'apparat, c'est elle que portaient les pages quand ils accompagnaient l'empereur dans ses déplacements. Il y avait encore sous les Han de vieux généraux qui préconisaient l'emploi des chars et les préféraient à la cavalerie, mais celle-ci était l'arme par excellence dans les guerres contre les Barbares du Nord. L'élément fondamental était la compagnie de cent hommes, *touei* (fantassins ou cavaliers), qui se divisaient en quatre sections de vingt-cinq hommes, *leang*, formées de cinq escouades de cinq hommes, *wou* : dix compagnies formaient un régiment commandé par un colonel, *hiao wei*. Suivant l'importance de l'expédition, on constituait une armée de huit à dix régiments, dépassant rarement une dizaine de mille hommes et on plaçait à sa tête un fonctionnaire qui recevait pour l'occasion un titre de général avec tout un état-major de généraux en second. Les généraux étaient ordinairement d'origine lettrée, mais ils étaient souvent spécialisés comme militaires.

L'une des plus grosses difficultés de l'organisation militaire était le transport des grains des troupes de garnison de l'intérieur et des frontières : les frais et les corvées qu'il imposait furent une des causes de la chute de la dynastie Ts'in. En campagne, les difficultés devenaient insurmontables : on comptait qu'un cheval portait la nourriture d'un homme pendant un mois. On songea à y remédier en obligeant les garnisons à produire elles-mêmes le grain nécessaire à leur alimentation, en leur attribuant des terres à cultiver : ce fut l'origine des exploitations militaires, *t'ouen t'ien*. Le système n'était pas de distribuer des parcelles à chaque soldat à charge de les cultiver, mais de faire cultiver les champs par des corvées de soldats, le ^{p.53} produit étant entièrement mis en commun pour les subsistances de la garnison entière, officiers et soldats.

Comment le gouvernement se procurait-il les ressources nécessaires pour faire fonctionner l'énorme machine administrative ? La Chine était un pays essentiellement agricole, la politique des lettrés a toujours été d'entraver tout grand développement industriel ou commercial, comme se faisant aux dépens de l'agriculture. Avec une population nombreuse (elle resta en moyenne de cinquante millions au temps des Han), mal répartie, trop dense dans la grande plaine du bas Fleuve Jaune, où elle atteignait cent habitants au kilomètre carré et très clairsemée dans les provinces du Sud du Fleuve Bleu où elle ne dépassait pas deux habitants, en moyenne, au kilomètre carré, c'était un pays pauvre. La monnaie y était d'un usage restreint : le bronze a toujours suffi à ses besoins, tant les paiements portaient sur des sommes infimes. Ainsi l'économie financière ne pouvait-elle compter sur la monnaie que comme un appoint.

Il y avait deux sortes d'impôts : en nature et en monnaie ; encore compte-t-on parmi ceux-ci des paiements en rouleaux d'étoffe de soie.

L'impôt en nature était le plus important : c'était le fondement de toute l'organisation financière. C'était surtout l'impôt foncier. Cet impôt se payait au prorata de la surface cultivée ; la mesure de « superficie était le *meou* dont on évaluait officiellement la production moyenne à quinze boisseaux (trente litres environ). Pour conserver la fiction de la dîme des Classiques, on évaluait cet impôt en pourcentage de cette récolte moyenne fictive. Au début de la dynastie, il avait été fixé à un quinzième, soit un boisseau par *meou* (environ deux litres par cinq ares). La superficie cultivée ne dépassait pas sept millions et demi de *k'ing* (mesure de cent *meou*), soit peu près trente-sept millions et demi d'hectares.

Le produit total de l'impôt fourni pour l'Empire devait être de quinze millions d'hectolitres environ ; mais la plus grande partie en restait dans les provinces pour subvenir ^{p.54} aux dépenses locales et surtout faute de moyens de transport suffisants pour une pareille masse de grains. Ce qui pouvait en être transporté au Grand Grenier de la Capitale devait servir à de multiples usages : nourrir les troupes de la garnison, subvenir aux traitements des fonctionnaires et des employés qui se payaient moitié en nature et moitié en monnaie ; de plus, c'est là qu'il fallait puiser les vivres nécessaires aux expéditions militaires. Aussi les empereurs des Han ont-ils été souvent à court de grains.

A l'impôt en nature s'ajoutaient de nombreuses taxes en monnaie, *fou* : d'abord une taxe personnelle sur les adultes, *souan fou*, sorte de capitation de cent vingt sapèques pour les adultes de quatorze à cinquante-cinq ans, dont on évalue le produit à deux milliards quatre cents millions de sapèques (soit, au taux officiel, deux cent quarante mille livres d'or) par an ; puis, la taxe militaire de remplacement de trois cents sapèques. Ensuite, les revenus des monopoles : sel, fer, boissons fermentées, créés à la fin du II^e siècle av. J.-C., pour subvenir aux dépenses des guerres en Asie centrale et dans la Chine méridionale. A ces ressources toujours insuffisantes vint s'ajouter la vente des offices et des charges. C'étaient là les ressources du Trésor Public, au moyen desquelles il fallait payer la partie en monnaie des traitements des fonctionnaires et de la solde des troupes, les frais des arsenaux, des haras, de la poste, de la police et des sacrifices officiels ; sans parler des dépenses extraordinaires, expéditions militaires, travaux publics (canaux, routes), etc.

Les dépenses propres de l'empereur avaient, au temps des Han Antérieurs, leurs ressources à part : taxes des marchés et des boutiques, taxes sur les produits des montagnes et des marais, de la mer et des fleuves ; taxe personnelle sur les enfants, *k'eou ts'ien* (soixante sapèques par enfant de six à treize ans) ; impôt de soixante-trois sapèques par tête d'habitant payé par les princes pour leur fief ; enfin, revenus du domaine public et des parcs impériaux ^{p.55} considérés comme propriété personnelle de l'empereur. Cette distinction entre les finances de l'État et les finances personnelles de l'empereur disparut au début des Han Postérieurs et les revenus retournèrent au Trésor Public, sans grands avantages pour celui-ci, car il fut grevé, dès lors,

de toutes les dépenses personnelles de l'empereur, dépenses sans cesse grandissantes.

Tout cela constituait une organisation très compliquée et manquait de souplesse parce que la matière imposable était unique. Tous les impôts, quelque forme qu'on leur donnât, étaient payés en définitive par les paysans, seuls producteurs, puisque les rares industries étaient monopole d'État. Les empereurs Han coururent sans cesse après des accroissements de revenus impossibles, parce que les dépenses augmentaient plus vite que les recettes. Et pourtant, pendant ces quatre siècles de paix, le pays se développa, la colonisation ouvrit de larges territoires à l'agriculture, la population tendit à se répartir un peu moins inégalement et somme toute s'enrichit. Le peuple garda longtemps bon souvenir de l'époque des Han. Les Chinois perpétuent ce souvenir dans l'expression : *Han jen*, Hommes de Han, par laquelle ils aiment à se désigner.

3. La reconstitution des Classiques et la littérature : Le Confucianisme

@

Les milieux lettrés considéraient l'unification politique comme le prélude à l'unification des idées : de même que les royaumes rivaux avaient disparu et s'étaient fondus dans l'Empire, de même la pensée devait s'unifier en une doctrine unique. Le « Premier Empereur » de Ts'in mit toute son autorité au service de cette conception : la doctrine que lui et son entourage préféraient, celle des Légistes, devint doctrine officielle et les autres écoles furent persécutées, en particulier celles qui (tels les confucianistes, l'école de Mo Ti, etc.) apparaissaient comme les champions ^{p.56} de l'excellence du gouvernement de l'antiquité et les dénigreur systématiques du gouvernement du temps présent. En 213, un édit défendit de conserver le *Chou king*, le *Che king* et les « Traités des Cent Écoles » et ordonna de les remettre aux gouverneurs provinciaux pour être brûlés, sous peine de la marque et des travaux forcés. A la persécution vint s'ajouter un fait d'un autre genre, mais plus dangereux encore : l'invention du pinceau vers cette époque (la tradition en fait honneur au général Meng T'ien, mort en 209), en remplaçant par une pointe souple la pointe rigide du style en bois, modifia la forme des caractères d'écriture ; il s'ensuivit une simplification qu'on attribua à Li Sseu, le ministre de la Justice Criminelle du « Premier Empereur ». Tout cela fut fatal à la plupart des écoles : celle de Mo tseu n'y survécut pas, non plus que celle des Nominalistes et d'autres encore. Le Confucianisme, grâce à sa forte base rationaliste, le Taoïsme à cause de son ossature religieuse, furent seuls à sortir indemnes de la tourmente.

La persécution ne dura cependant pas bien longtemps : le « Premier Empereur » était à peine mort depuis un an que la révolte générale à la fin de

209 ne laissa à son successeur que les alentours de sa capitale et ni les fonctionnaires impériaux, ni les chefs rebelles n'eurent le temps de songer aux livres ; mais la guerre civile des dix années suivantes ne fut pas favorable à l'enseignement. On parle généralement, à ce propos, de destruction des Classiques : ce n'est pas exact ; dans cette ruine de presque toute la littérature antique, les livres classiques furent ceux qui souffrirent le moins, parce qu'ils étaient appris par cœur ; ni la persécution, ni le changement d'écriture ne les atteignirent gravement. Les troubles avaient dispersé les écoles, mais avec la paix elles se reformèrent, privées d'abord, officielles ensuite quand le gouvernement s'y intéressa. Quelques-uns des maîtres d'avant la persécution reparurent, mais surtout leurs élèves, comme ce maître Chen qui ^{p.57} fonda l'enseignement du *Che king* au Tch'ou au début du IIe siècle et Fan Cheng qui, vers le même temps, enseignait une partie du *Chou king* dans le T'si. Quand, en 191, fut rapportée la proscription des livres, ce ne fut que la reconnaissance officielle d'un état de choses déjà établi. Le couronnement en fut la création d'un enseignement d'État par l'empereur Wou en 136, bientôt après complétée par la construction de la Grande École, *t'ai hio*, à la capitale (124).

Cette fondation eut une importance essentielle dans l'histoire intellectuelle de la Chine. Confucianiste dès son origine, elle fut l'instrument principal de cette unification des idées à laquelle tendaient les lettrés. L'enseignement y était strictement surveillé : chacun des cinq Livres Classiques y avait autant de chaires que d'écoles d'interprétation acceptées. Il y avait une douzaine de professeurs ou Savants Maîtres, *po che*, vers la fin du Ier siècle avant J.-C. et quatorze sous les Han Postérieurs ; ils n'enseignaient directement qu'à quelques Disciples, *ti tseu*, ou professeurs adjoints, qui transmettaient leurs leçons à la foule des élèves. Le directeur de la Grande École, le Libateur, *tsi tsieou*, était sous les ordres d'un des Neuf Ministres, le Grand Recteur, *t'ai tch'ang*, qui devait veiller à ce que ces leçons fussent conformes à la tradition et juger les maîtres accusés de corrompre la doctrine des anciens.

Le nombre des étudiants de la Grande École fut toujours considérable ; lors de sa réfection, en 130 de notre ère, elle eut deux cent quarante corps de bâtiments contenant quinze cents chambres pour loger les étudiants. Il y avait de plus des auditeurs en nombre énorme, puisque, au milieu du IIe siècle, on en comptait trente mille. Les facilités qu'offraient ces cours côte à côte firent prendre l'habitude d'étudier tous les Classiques successivement, lorsqu'au début on n'en étudiait guère qu'un seul. Le cycle pouvait se parcourir en cinq ans, un an par livre ; cependant, ce rythme fut jugé trop rapide et un édit de 156 ^{p.58} de notre ère exigea huit années d'études avec des examens tous les deux ans, le premier portant sur deux Classiques et les suivants sur un seul. Les élèves étaient interrogés sur l'interprétation de phrases des Classiques ; pour éviter les fraudes, ces phrases étaient inscrites sur des fiches en bois et, le jour de l'examen, les candidats, accomplissant les rites du tir à l'arc, devaient répondre à la question inscrite sur la fiche que leur flèche avait touchée. C'est

là que furent formés les maîtres chargés des écoles des commanderies créées vers le même temps par l'empereur Wou et qui formaient autant de centres d'où l'enseignement officiel se répandit dans tout l'Empire.

L'étude des Classiques n'était pas une étude philosophique, mais avant tout celle d'un ensemble d'idées philosophiques, chacune rattachée par la tradition à quelques passages des Livres et qu'on enseignait au fur et à mesure des rencontres sans jamais les exposer dogmatiquement. Elles venaient d'un peu partout ; la métaphysique, de l'école de Tseou ; la notion de variation du bon gouvernement suivant le temps venait des Légistes, mais avec cette concession que seules les modalités changeaient, les principes restant invariables ; l'éthique était confucianiste et donnait le ton au mélange.

Cette doctrine des Lettrés, *jou kiao* (c'est le nom chinois de ce que nous appelons Confucianisme), était un essai d'explication de la théorie chinoise fondamentale de l'action réciproque du monde physique et du monde moral, sans faire intervenir de divinités personnelles et conscientes. Le monde, ce sont les Trois Pouvoirs, *san ts'ai*, Ciel, Terre et Homme ; les deux premiers sont inconscients et impersonnels, en sorte que leur action (le Ciel crée les êtres, et la Terre les nourrit) obéit à une règle invariable : l'alternance régulière du *yin* et du *yang*, qui produit le roulement éternel des Cinq Éléments ; le dernier, l'Homme, est seul personnel et conscient ; ce qui, dans le Ciel et la Terre, est les Cinq Éléments est chez lui les Cinq Vertus, en sorte ^{p.59} que la règle morale et la règle physique sont identiques. Aussi, les actes mauvais de l'homme (en particulier du souverain), par le désordre qu'ils mettent dans l'application de la règle morale jettent-ils le désordre dans le monde physique ; c'est pourquoi le mauvais gouvernement produit des cataclysmes qui doivent servir d'avertissement aux souverains. Il y avait des traces de ces idées dans les Livres Classiques, surtout dans les plus récents ; mais l'ensemble était plutôt un essai de justification par les Classiques d'une doctrine qui, dans son développement final, y est en partie étrangère.

Toutes ces idées, associées à diverses phrases des Classiques, étaient élaborées différemment par chaque école et par chaque maître sans que le fond en changeât. C'est ainsi que, dans la seconde moitié du II^e siècle avant J.-C., Tong Tchong-chou se rendit célèbre par ses explications des événements contemporains par le *Tch'ouen ts'ieou* et le *Kong yang tchouan*, tandis que, vers le même temps, les maîtres du *Che king* de Ts'i tiraient des pièces de vers de ce livre un procédé de divination. Tong Tchong-chou développait la théorie générale sous sa forme la plus courante, expliquant que le Ciel, la Terre et l'Homme produisent chacun une émanation : les deux premières se mélangent et emplissent l'intervalle entre le Ciel et la Terre, puis le mélange se divise et produit le *yin* et le *gang* et ceux-ci par leurs mouvements alternés produisent à leur tour les Cinq Éléments. L'Homme baigne dans ce mélange comme un poisson dans l'eau, sa propre émanation se mêle aux deux autres et suivant qu'elle est bonne ou mauvaise purifie ou

corrompt celle du Ciel et de la Terre et par là aide ou gêne la bonne marche du monde.

La reprise de l'enseignement, la création des écoles et la formation d'une orthodoxie remplirent tout le II^e siècle et le début du I^{er} siècle avant J.-C. et satisfirent les esprits. A cette époque, les lettrés croyaient par leurs efforts faire revivre l'antiquité : ils travaillèrent à reconstituer les rites, ^{p.60} les sacrifices, les cérémonies. La société, secouée par la chute de l'ordre féodal, les terribles brassements d'hommes du « Premier Empereur » de Ts'in et les guerres civiles, se regroupait péniblement en prenant pour modèle les exemples de l'antiquité vus à travers les Classiques. Effort d'enthousiasme sans critique ; il fallait prendre de toutes mains pour arriver à reconstruire et l'on ne se montrait pas trop difficile sur le choix des matériaux. Cependant, le rapprochement même dans la Grande École de maîtres enseignant des interprétations différentes d'un même Classique finit par attirer l'attention sur les contradictions entre ces enseignements.

Ces constatations produisirent un certain malaise parmi les lettrés, car ils demandaient aux Classiques non seulement des principes de bon gouvernement, mais une règle de vie personnelle et une interprétation de la religion officielle ; on ne pouvait voir sans inquiétude des doutes s'élever sur certaine interprétation des Livres qui devait servir de norme. Dès le milieu du I^{er} siècle avant notre ère, une commission fut chargée de résoudre un certain nombre de problèmes pour lesquels les Classiques donnaient plusieurs solutions, en particulier des problèmes rituels, date de certains sacrifices, époque de l'année bonne pour les mariages, etc. Ce ne fut qu'un court répit. L'inquiétude grandit, alimentée par la découverte de textes et de commentaires nouveaux des Classiques et par la publication en de bonnes éditions de tout ce qui subsistait de la littérature ancienne non classique : ce dernier travail fut l'œuvre consciencieuse et bien faite d'une commission de lettrés qui travaillèrent près de cinquante ans (25 av. J.-C.-22 ap. J.-C.) sous la direction successive de deux membres de la famille impériale, Lieou Hiang et Lieou Hin.

L'époque des Han Orientaux vit une véritable crise du Confucianisme. Dans les dernières années du I^{er} siècle de notre ère, Wang Tch'ong consacra plusieurs chapitres de son *Louen heng* à noter des divergences d'opinion entre les ^{p.61} Classiques. Mais l'ouvrage qui fit le plus de bruit sur cette question fut : *Les Différences de sens entre les Cinq Classiques (Wou king yi yi)*, de Hiu Chen, où étaient étudiées longuement des séries de passages contradictoires. L'auteur, qui avait sur le chantier son monumental dictionnaire de tous les caractères anciens intitulé : *Explication des caractères (Chouo wen)* (présenté à l'empereur au lendemain de la mort de Hiu Chen, en 121 av. J.-C.), connaissait admirablement les Classiques qu'il avait dépouillés pour son œuvre lexicographique. En appuyant crûment sur les disparates des textes, il montrait l'attitude des lettrés contemporains devant l'enseignement officiel, qui perpétuait des divergences inconciliables, mais n'osait pas

prendre sur lui de proposer des solutions. Les contemporains admirèrent son érudition, mais restèrent troublés par cet étalage des incohérences des Livres Classiques.

Il était réservé à deux lettrés du milieu et de la fin du II^e siècle, Ma Jong et Tcheng Hiuan, de donner au Confucianisme la doctrine cohérente qu'il se cherchait. Le premier, grand seigneur, neveu d'une impératrice et possesseur d'une grande fortune, deux fois gouverneur provincial, étudia les Livres Classiques toute sa vie en homme du monde et ne songea que tardivement, passé la soixantaine, à publier son opinion sous forme de commentaires du *Chou king*, du *Che king* et du *Li ki*, qu'il rédigea d'une traite en dix-huit mois (139-140) et qu'il compléta en 144 par celui du *Tcheou li* ; ce n'est qu'à la fin de sa vie que, compromis dans une affaire de corruption et obligé de se retirer dans son pays natal, il s'occupa d'enseignement et fonda une école qui eut un grand succès (151-166).

Le second, Tcheng Hiuan, qui fut quelque temps son élève, était issu, au contraire, d'une famille misérable de lettrés pauvres et dut faire son éducation tout seul, se louant l'été comme ouvrier agricole pour payer les frais de ses études. Vers la trentaine, déjà célèbre, il fonda dans son village natal une école en même temps qu'il ^{p.62} entreprenait les Commentaires des Classiques (vers 160) : il consacra les quarante dernières années de sa vie à ce double travail. N'ayant rien de la facilité de Ma Jong, il mit près d'un quart de siècle à l'étude des trois Rituels, huit ans à celle du *Chou king* ; presque autant à celle du *Che king*. Il venait de finir le Commentaire du *Yi king* quand il mourut, en 200. Il avait laissé de côté, exprès, le *Tch'ouen ts'ieou*, un de ses amis s'y étant attaché.

Tous deux eurent une renommée immense. C'était la première fois qu'un lettré tentait un travail d'ensemble sur tous les Classiques et arrivait à donner de l'ensemble une interprétation cohérente d'où les divergences étaient éliminées. Le succès en fut considérable : après un siècle d'hésitation et de doute, on retrouvait la doctrine unifiée et clarifiée et le monde lettré reprenait avec satisfaction sa quiétude. Au reste, d'esprit moins curieux qu'au temps des Han Antérieurs, les lettrés des Han Postérieurs s'intéressaient moins aux problèmes métaphysiques qu'aux questions de morale et d'éthique gouvernementale pratique : les essais d'interprétation générale du monde cessaient de les attirer et ils discutaient plus volontiers de rites pratiques et d'interprétation morale des cérémonies religieuses ; et c'est sur ces points que les interprétations de Tcheng Hiuan (plus encore que celles de Ma Jong) eurent le plus d'influence.

Quelque grande place que tînt l'étude des Classiques dans la vie intellectuelle, elle n'était pas toute la littérature. Même l'étude de l'antiquité prit d'autres formes : elle inspira à Sseu-ma Ts'ien, dans les premières années du I^{er} siècle avant J.-C., d'écrire une histoire de la Chine depuis les origines jusqu'à son temps : ce furent les *Mémoires historiques* (*Che ki*), qui, avec leur division en Annales Impériales, Biographies et Traités divers (administration,

géographie, rites, sacrifices, droit, littérature, calendrier, etc.) servirent de modèle à toute l'historiographie officielle ultérieure.

Un autre historien, Pan Kou, donna une suite à cet ^{p.63} ouvrage au I^{er} siècle de notre ère avec le *Livre des Han Antérieurs (Ts'ien Han chou)*.

En poésie, l'époque des Han vit fleurir un genre particulier, le *ts'eu fou* imité des *Élégies* de Tch'ou et dans lequel s'illustrèrent Lou Kia, Kia Yi, Mei Tch'eng et surtout Sseu-ma Siang jou, le poète le plus célèbre de la dynastie (mort vers 117 av. J.-C.). Sous les Han Postérieurs, Pan Kou, l'auteur du *Ts'ien Han chou*, décrivit dans *Le Fou des Deux Capitales (Leang tou fou)*, les merveilles de Tch'ang-ngan et celles de Lo-yang. Tchang Heng renchérit avec le *San tou fou*, ou *Fou des Trois Capitales*.

Un autre genre poétique fut créé par le bureau de la Musique, *yo fou*, établi sous l'empereur Wou. Ce bureau avait aussi pour mission de recueillir des chants populaires. Le musicien Li Yen-nien contribua au développement du genre nouveau. Les chants populaires mirent en honneur une forme poétique appelée poésie antique, ou *kou che*, caractérisée par l'emploi du vers de cinq pieds.

Les années de règne du dernier empereur de la dynastie, Hien-ti (196-219), sont connues sous le nom de période *kien-ngan* et constituent une époque de transition. Le *kou che* y donne lieu à des œuvres importantes et les poètes de l'époque comptent parmi les plus grands poètes chinois. Il faut citer surtout Ts'ao Ts'ao, le fondateur de l'un des Trois Royaumes et ses fils Ts'ao P'ei et Ts'ao Tche ; les « Sept poètes de la période *kien-ngan*, dont le plus estimé est Wang Ts'an ; enfin une femme, Ts'ai Yen. La poésie de la fin des Han élabore des thèmes nouveaux et possède un ton personnel qui faisait défaut aux œuvres des périodes antérieures.

4. Taoïsme et Bouddhisme

@

L'étude des Classiques tient une grande place dans la vie de cette époque, en grande partie à cause de son importance religieuse. La religion antique liée à la société ^{p.64} seigneuriale moribonde depuis longtemps et la religion officielle des lettrés avaient disparu avec celle-ci. La religion de la dynastie Ts'in, mélange de la religion officielle locale, des cultes de la principauté et de la religion personnelle du « Premier Empereur », différait beaucoup de ce que les lettrés Han croyaient connaître de la religion antique. La tradition de la persécution des lettrés sous cette dynastie créait un préjugé défavorable contre elle. C'est dans les Livres Classiques qu'on chercha les éléments permettant de réformer et de rendre au culte officiel sa pureté primitive. La religion officielle des Han devint ainsi de plus en plus artificielle, religion où des rites livresques, plus ou moins bien compris, se mêlèrent à des cultes traditionnels.

Le cadre général du culte resta celui de la vie paysanne, avec les fêtes d'ouverture et de fermeture des travaux des champs en même temps que des mariages, prières pour la pluie, lustrations, etc. ; les cérémonies traditionnelles subsistaient, mais chaque fois que la chose était possible, aux dieux personnels s'étaient substituées des entités impersonnelles. L'empereur rendait lui-même le culte au Ciel-Auguste, *Hao tien* (qui avait pris la place du Seigneur d'En-Haut, *Chang ti*), dans la banlieue Sud et par symétrie un culte à la Souveraine Terre, *Heou (T'ou kouan)*, était rendu par lui dans la banlieue Nord depuis que l'empereur Wou avait accueilli cette divinité féminine dans le culte officiel en lui attribuant le titre qui était primitivement celui du dieu du Sol royal. Le sacrifice au Ciel dans la banlieue Sud, *nan kiao*, était la cérémonie la plus solennelle de l'année et, comme dans les temps anciens, l'empereur, qui l'accomplissait lui-même, y associait le Premier Ancêtre de sa famille comme protecteur et intermédiaire auprès du Ciel. En automne, le sacrifice se faisait au Temple ancestral, *tsong miao*, ou dans le Palais Sacré appelé *ming t'ang*.

Le labourage impérial, fait maintenant à la charrue, ouvrait la saison des travaux des champs. Les Han respectèrent cette très ancienne coutume. Le champ sacré ^{p.65} impérial, le *tsi t'ien*, était situé dans la banlieue Sud de Tch'ang-ngan. L'empereur labourait lui-même trois sillons, les trois plus grands ministres, cinq sillons, les assistants des trois plus grands ministres et les autres ministres, dix sillons, les notables et les gens du commun achevaient de labourer le champ sacré, qui contenait mille *meou*. Les produits du *tsi t'ien* étaient utilisés dans les sacrifices aux temples des ancêtres impériaux.

Hors de la capitale, les gouverneurs des commanderies et les préfets étaient chargés du culte officiel pour leur circonscription.

Mais les deux courants, rationaliste et mystique, qu'avait jadis libérés la crise religieuse des Royaumes Combattants, se retrouvent et s'amplifient au temps de l'Ancien Empire. Le culte officiel tout extérieur ne satisfaisait pas tout le monde, même parmi les lettrés, et beaucoup cherchaient une religion personnelle qui les mît en rapport direct avec les dieux ou, s'ils ne croyaient pas en des dieux personnels, avec le divin, et leur assurât une vie bienheureuse dans l'autre monde.

Cette recherche de religion personnelle, visant à suppléer à tout ce qui manquait au culte officiel avec ses cérémonies de groupe, avait donné naissance au Taoïsme. La recherche de l'immortalité par des bonnes œuvres, par la méditation et la contemplation, s'accompagnant de pratiques diététiques, d'exercices respiratoires et d'alchimie, se développa considérablement : cela conduisait à la Libération du cadavre, *che kiai*, simple apparence de mort alors qu'en réalité les Adeptes, *tao che*, acquéraient un corps immortel qui allait vivre au Paradis des Immortels. Mais ces pratiques dispendieuses, cette religion pour gens riches et désœuvrés, ne suffisaient pas à la masse de la population : au milieu du II^e siècle de notre ère, Tch'ang Kio

et ses frères, sans doute après bien d'autres, y ajoutèrent des cérémonies de rémission des péchés : les fidèles se repentaient de leurs fautes pendant qu'on les aspergeait ^{p.66} d'eau sur laquelle avaient été récitées des prières ; ou bien ils écrivaient leurs péchés sur une lettre en trois exemplaires adressée au Ciel, à la Terre et à l'Eau. Ils ajoutaient que le monde allait connaître la Grande Paix, *t'ai p'ing*, quand le Ciel Jaune succéderait au Ciel Azuré et, en prévision de cette ère bienheureuse, ils faisaient porter à leurs fidèles un turban jaune. La répression sanglante de la rébellion arrêta le succès politique, mais non les progrès religieux du Taoïsme, qui resta extrêmement puissant dans toutes les classes de la société pour atteindre son apogée au temps des Six Dynasties.

C'est à une époque très florissante du Taoïsme, au moment où les missionnaires de Tchang Kio multipliaient les conversions, juste avant la révolte des Turbans Jaunes qui devait briser l'Empire des Han, au milieu du II^e siècle de notre ère, que le Bouddhisme commença à faire des progrès en Chine ; c'est à ce moment qu'apparaissent les premières communautés autour des premiers missionnaires et traducteurs. Mais il était déjà connu depuis assez longtemps. Dans un décret impérial de l'an 65 de notre ère, il est question de religieux bouddhistes et de fêtes en l'honneur du Bouddha à la capitale du roi Ying, de Tch'ou, près de la sous-préfecture actuelle de P'eng-tch'eng. En 148, arrive à Lo-yang, le premier grand traducteur des livres saints, Ngan Che Kao.

Le Bouddhisme, né dans l'Inde vers le VI^e ou le Ve siècle avant J.-C., était, par définition, aussi étranger que possible à l'âme chinoise. Et pourtant, comme le Taoïsme, il apportait en Chine une nouvelle doctrine de salut personnel et cela fit qu'au début les Chinois virent en lui une variété « barbare » du Taoïsme, en sorte que c'est parmi les taoïstes qu'il recruta ses premiers fidèles. Pendant toute la dynastie des Han, les deux religions, constamment confondues, apparaissent comme une seule. En 166, l'empereur Houan sacrifiait en même temps au Bouddha et à Houang-lao kiun, l'un des trois dieux suprêmes du Taoïsme.

^{p.67} Et pourtant, les doctrines étaient non seulement très différentes, mais presque opposées sur tous les points fondamentaux. Les Taoïstes recherchaient la survie de la personnalité humaine ; le Bouddhisme niait l'existence même de la personnalité : pour les bouddhistes, il n'y a pas de Moi. Les taoïstes prétendaient prolonger indéfiniment le corps et le rendre immortel ; pour les bouddhistes le corps, comme toutes les choses composées, est essentiellement impermanent et seuls ont une existence réelle les éléments simples qui le composent.

Le Bouddhisme arriva en Chine ayant déjà une longue histoire, en sorte que doctrine et pratique étaient bien établies. Il acceptait la croyance à la Transmigration : les hommes et tous les êtres vivants renaissent après la mort en un autre corps pour une existence heureuse ou malheureuse, suivant les actes accomplis dans les existences précédentes. L'existence même est

douleur et pour éviter cette douleur, il faut suivre la voie découverte par le Bouddha, celle qui mène au Nirvana, c'est-à-dire à l'état inconditionné, le seul état qui soit permanent et qui ne conduise pas à la mort suivie de renaissance.

Le salut, c'est-à-dire la délivrance de l'existence sensuelle, qui est douleur, n'est possible que pour qui pratique la loi du Bouddha, c'est-à-dire mène une vie morale, s'abstient des cinq péchés. Il faut surtout éteindre la soif de vivre, par le détachement et le renoncement à toutes les choses périssables. Pour cela, il faut comprendre que toutes les choses sont impermanentes et que le Moi n'a pas d'existence réelle. La doctrine du Grand Véhicule enseigne même que rien n'existe réellement : c'est dans l'esprit de l'être vivant que tous les phénomènes se produisent et c'est son ignorance qui les lui fait prendre pour réels. Pour le comprendre, il faut dépasser la connaissance intellectuelle et raisonnée et appréhender directement la vérité par l'intuition dans la contemplation.

Il va sans dire que la grande masse des fidèles, en ^{p.68} Chine, ne cherchait pas à s'élever vers ces degrés supérieurs du Bouddhisme, mais aspirait simplement à s'assurer, pour les existences futures, une condition humaine améliorée. Pour cela, il suffit de cultiver certaines pratiques, dont la plus importante est l'aumône, surtout l'aumône à la Communauté. Empereurs et particuliers, à certaines époques, rivalisèrent de générosité envers les monastères et ceux-ci s'enrichirent par des dons de terres, de maisons, de monnaie. Le culte du Bouddha et des grands bouddhistes est en lui-même une œuvre pie, producteur de bonnes rétributions. Il prit un grand développement sous des noms chinois traduits du sanscrit : c'est ainsi que, vers le Xe siècle, Avalokiteçvara se féminisera et deviendra, sous le nom de Kouan-yin, la déesse de l'intercession qui sauve ceux qui l'invoquent de tous les périls, de l'incendie, des brigands, des fauves, de la mort subite. Le culte était simple : adoration et offrandes de fleurs et d'encens. Mais, entraîné par l'exemple du Taoïsme, le Bouddhisme chinois organisa de grandes cérémonies : cérémonies de pénitence, aumônes pour les ancêtres morts, pour la délivrance des êtres enfermés dans une destinée mauvaise. Ces fêtes, dont beaucoup se célèbrent encore aujourd'hui, procuraient aux fidèles la vie religieuse personnelle profonde qu'ils recherchaient, tout en évitant les excès que leur caractère violent et passionné donnait souvent aux cérémonies taoïstes.

Comme le Taoïsme, le Bouddhisme distinguait deux degrés de vie religieuse : la vie monastique et la vie laïque. Le moine renonce à se marier, à posséder des biens qui lui sont propres, vit d'aumônes, ne mange qu'une fois par jour avant midi, se livre à la méditation et progresse ainsi dans la voie de la délivrance. Les premiers monastères apparaissent au III^e siècle. Pour les bouddhistes, la vraie vie religieuse était la vie monastique.

Ainsi le Bouddhisme était déjà bien implanté en Chine à la fin des Han. Avec le Taoïsme, il fournissait au peuple un aliment mystique et surnaturel qui faisait défaut au ^{p.69} Confucianisme, dont le rationalisme ne pouvait

convenir qu'aux lettrés. Mais l'apogée du Bouddhisme ne devait se produire que plus tard.

5. L'art des Han

@

L'art des premières dynasties, celui des Chang et des Tcheou, avait surtout des fins religieuses. Les plus belles productions des bronziers chinois étaient des vases rituels. Sous les Han, les artistes regardent vers des horizons plus vastes. Les œuvres d'art ne sont plus réservées aux souverains et à l'aristocratie. La formation d'une société plus nombreuse et plus riche entraîne un accroissement de la clientèle. Désormais, les artistes travaillent pour des classes sociales nouvelles sensibles à la beauté du décor de la vie.

Les bronzes Han ne sont pas ornés de motifs stylisés, comme ceux des anciennes dynasties, mais font appel à une ornementation animale, souvent rehaussée d'or et d'argent, et qui atteste le contact de cet art avec celui des steppes. Au dragon et au phénix s'ajoutent le cheval, le tigre, le daim, le taureau, l'éléphant. Des harnais, des plaques de ceinture, des haches de cérémonie, sont ainsi décorés de motifs animaliers. Les premiers miroirs de bronze font leur apparition.

L'art du jade gravé atteint une grande perfection. Une tête de cheval sculptée dans le jade est une des plus belles pièces de l'art chinois.

Sous les Han apparaissent les premiers objets laqués : bols, couvercles de cercueils, avec représentation de figures humaines.

La peinture qui avait été jusqu'ici — surtout la peinture de portraits — l'œuvre d'artistes spécialisés, devint un passe-temps de lettrés, ce qu'elle devait rester aux siècles suivants et refléta les préoccupations philosophiques et spirituelles de la classe dirigeante. Mais nous ne connaissons que fort peu de chose de la peinture Han, sauf quelques ^{p.70} laques peintes parvenues jusqu'à nous et c'est surtout par la littérature que nous pouvons nous en faire une idée. Nous savons que la soie et le papier — celui-ci inventé en Chine vers l'an 100 de notre ère — étaient employés comme support.

Les premières pièces de céramique représentées en nombre sont celles trouvées dans les tombes : poteries émaillées, statuettes, reproductions de maisons et de chariots.

Dans les ruines des postes avancés et des camps que l'expansion des Han avait multipliés dans l'Asie centrale, ont été découverts des fragments de soieries polychromes et d'autres textiles ornés de dessins géométriques ou de représentations d'animaux. Des figures équestres rappellent l'art des bas-reliefs de la même époque.

Des bas-reliefs sculptés, surtout ceux des tombeaux de la vallée de la Wei et du Sseu-tch'ouan, datant d'environ un siècle avant l'ère chrétienne, représentent la contribution véritablement originale de l'Ancien Empire à l'art chinois. On les trouve sur les murs des chambres mortuaires. Les uns ne révèlent qu'un parti pris décoratif. D'autres représentent des groupes d'animaux, des processions, des scènes de chasses et de batailles, des événements historiques — par exemple, la tentative d'assassinat dirigée contre Ts'in Che houang-ti quand il n'était encore que roi du Ts'in — des légendes — par exemple, la visite du roi Mou à Si-wang-mou, la Reine Mère de l'Occident.

NOTES II. — L'ancien empire

@

p.71 Ts'in Che houang-ti établit sa capitale à Hien-yang, près de l'actuel Si-ngan fou, au Chen-si. Il lutta contre les Hiong-nou (les Huns) de Mongolie et conquiert, au Sud, les pays annamites. En 214, il entreprit de compléter la Grande Muraille, dont plusieurs tronçons avaient été construits dans des temps plus anciens. Son administration intérieure fut énergique et réformatrice. Son ministre Li Sseu, disciple de Siun-tseu et des Légistes, lui conseilla de combattre le conservatisme des lettrés confucianistes et d'ordonner la destruction des anciens livres et de la littérature classique, ce qui fut fait en 213.

Le fils de Che houang-ti, le « Deuxième Empereur », Eul-che houang-ti, ne fut qu'un tyran incapable. Il fut tué au cours d'une révolte dont l'un des chefs, Lieou Pang, fonda la dynastie Han (206 av. J.-C.). La capitale fut d'abord à Tch'ang-ngan, non loin de Si-ngan fou. Les souverains Han qui s'y succédèrent sont appelés Han Occidentaux ou Antérieurs, Si Han ou Ts'ien Han. Mais en l'an 9 de l'ère chrétienne, un ministre ambitieux, Wang Mang, usurpa le pouvoir et fonda même une dynastie qu'il qualifia de « nouvelle », *sin*, et qui dura jusqu'en 25. A cette date, les Han rétablirent leur autorité et transportèrent leur capitale à Lo-yang, dans le Ho-nan actuel. Ce furent les Han Orientaux ou Postérieurs, Tong Han ou Heou Han.

La politique intérieure du premier des Han, Kao-tsou (nom de temple) et de ses successeurs est suffisamment précisée au texte et n'exige pas d'autres explications. A l'extérieur, surtout sous le règne de l'empereur Wou-ti (140-87), la dynastie pratiqua une politique d'impérialisme et d'expansion dans toutes les directions. Tch'ang K'ien se rend chez les Yue-tche et les Hiong-nou de l'Asie centrale. Le Kan-sou occidental, le Fergâna, les pays sino-annamites, la Corée, tombent sous la domination ou l'influence chinoises.

Après la restauration de la dynastie succédant à l'usurpation de Wang Yang, il fallut de nouveau affirmer l'*imperium* chinois, ébranlé par cette révolution intérieure. Succédant à Kouang Wou-ti (25-57), qui ouvre la série des Han Orientaux, Ming-ti (58-75) dut reconquérir l'Annam, puis les régions de l'Asie centrale, jadis soumises par l'empereur Wou. Ce fut l'œuvre du général Pan Tch'ao qui, au cours de campagnes mémorables, reconquit tous les royaumes perdus jusqu'aux Pamirs. C'est à cette époque que la dynastie Han atteignit, pour la deuxième fois, son apogée. La décadence apparut vers la fin du II^e siècle.

L'interrègne de Wang Mang fut marqué par des essais de réformes sociales et économiques très diversement appréciés, une grande impulsion donnée à l'étude — à la fabrication, prétendent certains — de la littérature confucianiste, et des révoltes de paysans dirigées par la société secrète des « Sourcils Rouges ».

@

III

LES TROIS ROYAUMES
ET LES SIX DYNASTIES

@

^{p.73} Les quarante dernières années du II^e siècle (160-200), sous les Han Orientaux, marquent le début d'une sorte de Moyen Age. Cette période de trois siècles et demi (222-589), interrompue seulement par une éphémère reconstitution de l'Empire sous les Tsin Occidentaux (265-316), a vu la transformation totale de la Chine et de la civilisation qu'elle avait édifiée au cours des quatre siècles du règne des Han. C'est l'époque des Trois Royaumes et des Six Dynasties.

1. Transformation de la société

@

La structure de la société des Han était trop délicate pour résister à une crise grave : la révolte des Turbans Jaunes, puis les rivalités des généraux et gouverneurs provinciaux qui se disputèrent le pouvoir un demi-siècle durant sous des empereurs impuissants la détruisirent de fond en comble. La population des campagnes, que la carence de la police publique laissait sans défense à la merci des bandes armées (pirates ou soldats), s'enfuit en abandonnant ses champs (ce furent les « familles errantes », *lieou li kia*), ou se mit sous la protection des grandes familles là où celles-ci étaient capables de maintenir un peu d'ordre. Après le passage de Tong Tcho et de ses lieutenants à Tch'ang-ngan (191), toute la région avoisinante resta ^{p.74} déserte pour plusieurs années : des centaines de milliers d'habitants de la vallée de la Wei avaient fui jusqu'aux bords du Yang-tseu, où Ts'ao Ts'ao les trouva encore installés une trentaine d'années plus tard. Dans d'autres régions, les paysans, sans fuir aussi loin, se cachaient dans la montagne ou dans les marais avoisinants.

Les grandes familles se défendaient mieux, fortifiaient leurs résidences, armaient leurs membres, leurs fermiers, leurs esclaves. Ainsi se constituaient des compagnies, *pou kiu*, de soldats privés, *kia che* ou *kia ping*. A ces noyaux de résistance s'agrégèrent les petits propriétaires, mais à un rang subordonné ; ils devinrent des protégés, *yin jen*. Il y en avait deux classes : les « hôtes du vêtement et de la nourriture », *yi che k'o*, les parents pauvres, protégés jusqu'au septième degré et qui imposaient leur entretien aux trois premiers degrés des branches prospères de la famille ; les autres formaient la foule des « hôtes cultivateurs », *tien k'o*. Au début du III^e siècle, les cinq sixièmes de la

population s'étaient ainsi trouvés sous la protection du dernier sixième. La situation de ces protégés, qui n'existaient pas sous les Han Postérieurs, ne ressemblait en rien à celle des colons du monde méditerranéen : ils n'étaient pas liés au sol, mais au seigneur, et celui-ci les emmenait avec lui quand il changeait de séjour. Li K'ien ayant quitté vers 190-193 son domaine de K'iu-ye (dans le Chan-tong actuel) à cause des troubles, pour aller s'installer à Tch'eng-che (dans le Chan-tong actuel, au sud de la même sous-préfecture K'iu-ye), qui lui paraissait plus tranquille, y emmena plusieurs milliers de familles d'« hôtes », c'est-à-dire de clients et de salariés de sa famille. Et quand, un quart de siècle environ après, son fils Tien devint marquis de Tou-t'ing, ces trois mille familles furent de nouveau déplacées, et transférées dans son fief, près de Ye (dans le Ho-nan actuel) : elles comptaient treize mille personnes. D'aussi longs déplacements devaient être rares, car transporter tant de monde coûtait cher et était fort difficile ; mais on ^{p.75} voit à tout instant des patrons déplacer quelques dizaines de familles de leurs clients.

Au début de la dynastie Tsin, dans la seconde moitié du III^e siècle, l'empereur Wou ayant reconstitué l'unité impériale et rétabli la paix, s'efforça par tous les moyens de faire sortir les paysans de cette dépendance : en 265, il rendit la liberté à tous les engagés qui faisaient partie ^{p.76} de l'armée, *pou kiu*, et la mesure fut prise encore une fois en 277. En 280, s'attaquant directement à la clientèle des grandes familles, il en fixe l'importance d'après le rang du patron : les « hôtes du vêtement et de la nourriture » ne devaient pas dépasser trois pour le plus haut dignitaire et un pour les petits fonctionnaires ; « les hôtes cultivateurs », de quinze familles pour les fonctionnaires du premier et du second rang à une famille pour ceux du neuvième rang. Ces mesures n'eurent qu'un succès limité : les paysans répugnaient à abandonner la position à laquelle ils étaient habitués, malgré ses inconvénients. Néanmoins, la population libre doubla lentement en une quinzaine d'années. Mais bientôt la guerre civile et les invasions barbares montrèrent que le gouvernement central était incapable d'assurer la sécurité des campagnes et les petites gens durent rentrer dans cette clientèle dont quelques-uns avaient été libérés un instant. Cette fois ce fut définitif ; sans devenir esclaves ou serfs, ils rentraient dans la clientèle des grands et formaient peu à peu une classe intermédiaire entre les hommes libres, *lang*, *leang*, et les esclaves, *nou pei* : celle des clients, *pou k'iu* et des « familles diverses », *tsa hou*, que connaît encore le Code des T'ang et dont il détermine la situation juridique. Ceux qui échappaient à la « protection » furent presque tous de grands propriétaires avec des domaines très étendus.

L'époque des Six Dynasties est celle des règlements agraires. Le premier apparaît sous les Tsin, en 280. Ils se succéderont sous toutes les dynasties et resteront la préoccupation dominante de tous les régimes.

La base du système est le canton, *hiang*, avec son territoire délimité. C'est à l'intérieur du canton que les terres sont réparties entre les familles des paysans, suivant des règles qui changent avec les époques. Tous les hommes

adultes, *ting*, ont droit à une part entière, les enfants et les vieillards n'y ont pas droit, les jeunes gens et les gens âgés n'ont droit qu'à une part réduite. La part d'un homme ^{p.77} varie selon l'importance de sa famille, de ses clients, le nombre de ses esclaves, de ses animaux. Elle comporte autant que possible des terres de diverse nature : terres à mûriers, *sang t'ien*, qui sont héréditaires ; terres arables ou terres « de rosée », *lou t'ien* ; terres de chanvre, *ma t'ien*, qui sont redistribuées lorsque l'exploitant meurt ou atteint la limite d'âge. L'étendue des lots varie selon que les terres sont en jachère ou non. La délimitation des diverses catégories d'individus est arbitraire et changeante. La répartition des terres se faisait tous les ans, au premier mois d'abord, puis au dixième mois. Mais elle ne portait pas sur la totalité des terres : au Ve siècle, il est certain que les lots étaient attribués une fois pour toutes à vie au paysan quand il atteignait l'âge légal ; à sa mort, ou quand il atteignait l'âge des vieillards, son lot retournait à la communauté et était attribué de nouveau.

Les règlements qui se succèdent pendant les quatre siècles qui vont des Tsin aux T'ang ne diffèrent guère que par des détails. Une partie de leurs dispositions est toute théorique et n'a jamais pu être appliquée réellement. Tel est le cas pour le chiffre légal de la superficie des lots, au moins à certaines époques. Ces superficies devaient nécessairement varier suivant les régions. Il y avait des « villages à l'étroit », *hia hiang*, où il n'y avait pas assez de terres à partager et où les lots étaient réduits, par opposition aux « villages au large », *k'ouan hiang*. Aussi bien, le problème se posait différemment pour les dynasties du Nord et celles du Sud. Pour le gouvernement de la Chine du Nord, où la population était la plus dense, il s'agissait moins de faire cultiver une superficie donnée que d'employer le plus grand nombre possible de personnes à cette culture. C'est pourquoi le principe de « limitation des propriétés » du temps des Han, préconisé par Tong Tchong-chou, devint, au temps des Wei, « l'égalisation des propriétés », *kiun t'ien* ; les grandes propriétés sont condamnées parce que, pour une étendue égale, elles demandent beaucoup moins de ^{p.78} monde que les petites concessions en usufruit aux paysans.

L'époque des Six Dynasties vit l'établissement d'importantes colonies militaires et civiles, *t'ouen tien*, sur le modèle des colonies militaires des Han, surtout en vue de faciliter le ravitaillement de l'armée. Ts'ao Ts'ao en créa de prospères, où les impôts étaient beaucoup plus bas que d'ordinaire et qui permirent de fixer une dangereuse population flottante.

La terre demeure la matière imposable par excellence. L'impôt essentiel est l'impôt foncier, *t'ien tsou*. Il comporte de très nombreuses variétés et s'accompagne de taxes sur les membres de la maison, *hou t'iao*, taxes qui, à certaines époques, sous les Wei et les Tsin, par exemple, sont fort lourdes.

A tous les étages, la société des Tsin et des Six Dynasties tendait à se hiérarchiser en classes de plus en plus nettement séparées les unes des autres. Dès le IV^e siècle et aux deux siècles qui suivirent, les hommes libres étaient

loin d'être tous égaux. Il y avait d'abord une hiérarchie de titres : les Han n'avaient eu que deux titres héréditaires avec apanages, les rois, *wang* (princes de la famille impériale) et les marquis, *heou*, pour les hauts dignitaires, et un titre de noblesse personnelle sans apanage, celui de « marquis à l'intérieur des Passes », *kouan nei heou*.

Dès les Trois Royaumes, ces titres de noblesse personnelle devinrent très nombreux, « marquis au dedans des Passes », *kouan tchong heou* ; « marquis au dehors des Passes », *kouan wai heou* ; grands officiers, *tai-fou*, etc. Puis les Tsin reprirent dans les Rituels les titres de duc, comte, vicomte et baron, les divisant de plus chacun en degrés : ducs de duché, *kouo kong* ; ducs de commanderie, *kiun kong* ; marquis de commanderie, *kiun heou* ; marquis de préfecture, *hien heou*, etc. Tous ces titres remplacèrent la hiérarchie des Ts'in et des Han qui était tombée en désuétude. Il y eut ainsi une reféodalisation de la société. Mais ce n'étaient pas ces titres qui étaient importants, ^{p.79} c'était l'ancienneté de la famille, et ces ducs de création récente n'étaient pas considérés d'aussi bonne noblesse que les membres, même non titrés, de telle ou telle famille. Dans l'Empire chinois du Midi, où se succédèrent les dynasties Tsin, Song, Ts'i Méridionaux, Leang et Tch'en, les grandes familles, *kao men* ou *hao men*, riches, influentes, peu nombreuses, se tenaient entre elles et repoussaient de partout les parvenus, les « hommes froids », *han jen*, qui arrivaient à de hautes fonctions par leur mérite personnel sans être nés. On peut y distinguer au moins cinq classes de personnes libres : les Vieilles Familles, *kieou men*, qui sont la haute noblesse, les Ts'ouei, de Lou, les Wang, etc. ; les Familles Secondaires, *ts'eu men* ; les Familles Récentes, *heou men*, de moins ancienne noblesse que les Vieilles Familles, mais de bonne noblesse encore, puis les classes des parvenus, les Familles des Méritants, *hiun men*, parvenus arrivés le plus souvent par leurs exploits militaires qui se classent eux-mêmes en Méritants d'une seule génération, *yi che hiun men*, les plus nouveaux, et en Méritants de plusieurs générations, déjà un peu plus anciens ; enfin, tout au bas, les Familles des Corvéables, *yi men*, roturiers, quelquefois riches, le plus souvent pauvres.

On faisait la preuve officielle de sa noblesse par l'Enregistrement Terrier : *t'ou touan*, sur une sorte de registre cadastral tenu dans chaque préfecture, ce qui n'était pas toujours facile pour les familles du Nord qui, ayant émigré entre 312 et 316 à la suite des empereurs Tsin, avaient leur pays d'origine dans l'un des Empires barbares. Il semble que la pratique des livrets généalogiques, *tsong p'ou*, *tsou pou*, date de cette époque. Des recueils généalogiques des familles nobles de l'Empire entier ou des provinces furent alors composés, plusieurs par ordre impérial, en vue de fixer définitivement la noblesse et le rang des familles. En 635, au début des T'ang, le registre de noblesse pour tout l'Empire indique deux cent quatre-vingt treize clans et mille six cent cinquante et une familles réparties en neuf classes. ^{p.80} Au IV^e siècle, plusieurs empereurs des Tsin Méridionaux essayèrent de s'appuyer sur des gens pauvres contre l'aristocratie, qui était insubordonnée et incapable et

avait été en grande partie cause des désastres du début du siècle : ils donnèrent à des *han jen* les plus hautes charges de Cour, les comblèrent de titres et d'honneur, mais sans que leurs dignités ni leurs fortunes les fissent entrer dans les rangs de l'aristocratie de plus en plus fermée.

Dans le Nord, les invasions barbares durent gêner la constitution de cette aristocratie ou l'empêcher entièrement. Au temps des Wei Septentrionaux, le premier rang est tenu par la haute aristocratie *sien-pi*, les huit clans qui formaient les huit corps de la Garde impériale et dont les chefs « les huit Ducs » formaient le Conseil de l'empereur ; mais au-dessous, l'aristocratie chinoise gardait sa prétention et les grandes familles de telle commanderie méprisaient comme de trop petite noblesse telle famille originaire de Chou (Sseu-tch'ouan), qui s'était installée parmi elles.

Entre nobles et roturiers, les mariages étaient interdits par plusieurs lois des Wei Septentrionaux. Dans l'Empire du Midi, il ne semble pas qu'il y ait eu de loi d'interdiction, mais ces mariages étaient mal vus : on ne pouvait se marier au-dessus ou au-dessous de son rang de noblesse. L'empereur Wou, des Leang, refusa à un duc qu'il considérait comme un parvenu la permission d'épouser une fille de la famille Ts'ouei ou de la famille Wang, en lui disant qu'elles étaient de trop haute noblesse pour lui, mais l'autorisa à demander à la famille Tchang et en dessous. Pourtant, les mésalliances étaient fréquentes entre membres ruinés de l'aristocratie et roturiers riches : quelques-uns se vendaient ouvertement, comme Wang Yuan (contre lequel Chen Yo fit un réquisitoire que nous a conservé le *Song chou*), qui épousa, moyennant soixante-dix mille sapèques, la fille d'un certain Man Tchang-che de Fou-yang ; le plus souvent, ce sont des filles qu'on ne peut marier à leur rang, pour quelque raison, pauvreté, difformité, dérèglements, et ^{p.81} qu'on marie à quelque roturier riche, ou encore de jeunes veuves désireuses de se remarier et que le préjugé lettré contre le remariage des veuves force à chercher en dessous de leur condition.

Toute cette aristocratie faisait peu de chose : les jeunes gens n'étudiaient guère et étaient peu lettrés ; le jeu, les combats de coqs, les intrigues galantes prenaient le plus clair de leur temps. Ils ne s'occupaient même pas de gérer leurs terres. Ceux qui en avaient laissaient ce soin à leurs régisseurs ou à leurs fermiers. Ils vivaient de leurs charges de cour qui devenaient presque héréditaires quand elles n'étaient pas trop élevées. Les grandes familles n'ont guère donné de grands hommes ou même de hauts dignitaires pendant toute la période des Six Dynasties ; les empereurs, les grands généraux, sont presque tous des « hommes froids ». Certains autres, dégoûtés de la vie politique, se livraient à une dévotion intense, tantôt taoïque, tantôt bouddhique, à mesure que le Bouddhisme fait des progrès. D'autres s'essayaient à la littérature : c'est l'époque de la « Conversation Pure », *ts'ing t'an*. On y voit traditionnellement une sorte de jeu d'esprit où l'on prouverait son dégagement en affectant une conversation précieuse de forme et d'où tout sujet sérieux serait exclu en principe, une sorte d'art pour l'art dans la conversation. Mais le *ts'ing t'an* a

porté d'abord sur la politique, puis sur la philosophie religieuse. Et si, au point de vue formel, il a réagi sur la littérature du temps en la rendant quelque peu prétentieuse et pédante, il a joué un rôle important dans l'histoire de la pensée philosophique en Chine, en facilitant le réveil des préoccupations métaphysiques.

2. Transformation des institutions

@

L'organisation administrative ne se transforma guère moins. Le cadre extérieur seul en subsista, mais, sous les noms et les titres des Han, les réalités furent toutes autres. ^{p.82} Les Wei, puis les Tsin et les dynasties qui leur succédèrent dans le Sud de la Chine, se sentant peu stables et peu sûrs de leur personnel, prirent l'habitude de donner les grandes charges de ministre à des princes de la famille impériale ; ceux-ci jouissaient du titre et des émoluments ; le travail était fait pour eux par des adjoints, *tch'eng che*, charges auxquelles on nommait des lettrés. Grands dignitaires et lettrés se jalousaient, se surveillaient et se dénonçaient mutuellement, sans que d'ailleurs ce régime de défiance empêchât les intrigues et les complots de toute espèce. D'ailleurs, tous ces titres civils devenaient à lieu près nuls ; le seul pouvoir réel qui subsistât était dû à la force et, pour être quelqu'un, il fallait avoir une armée. Les charges de grands généraux, *ta tsiang kiun*, autour de la capitale se multipliaient de décade en décade : aux deux généraux de l'époque des Han se substituaient des légions de grands généraux par groupes de quatre, un par point cardinal : grands généraux Dompteurs, *tche*, de l'Est, du Sud, de l'Ouest et du Nord ; grands généraux Pacificateurs, *p'ing*, Tranquillisateurs, *ngan*, etc. Le titre de ministre vint s'ajouter à ces charges militaires : elles ont encore un certain prestige, mais aucun pouvoir réel ne les accompagne plus.

Dans les Empires barbares du Nord, la décadence de l'aristocratie fut encore plus rapide. Les favoris des souverains barbares des dynasties éphémères locales reçurent les hauts titres civils et militaires des Han, naturellement sans capacité ni désir d'en remplir les fonctions, et les secrétaires chinois furent chargés d'assurer ces fonctions dans la mesure du possible. La noblesse locale n'émigra guère ; seuls ceux de ses membres qui avaient des charges à la cour suivirent ou rejoignirent les empereurs des Tsin « à droite du Yang-tseu », dans le premier quart du IV^e siècle ; de ceux qui restèrent en place, les uns se contentaient de faire valoir leurs terres quand ils purent les conserver ; les autres se rallièrent aux souverains barbares qu'ils suivirent à mesure qu'ils se présentaient.

^{p.83} Les seules fonctions de cour qui gardent quelque importance sont celles qui permettent d'approcher de l'empereur. C'est pourquoi la Secrétairerie d'État, *chang chou t'ai*, se développa considérablement : le chef

de la Secrétairerie, *chang chou ling* et ses subordonnés, *chang chou*, qui préparaient toutes les questions pour que l'empereur ou le Premier Ministre fussent en état de décider, prirent peu à peu le pas sur les anciennes charges ; il était si important d'avoir les bureaux avec soi que tous les grands dignitaires se font donner la direction supérieure des affaires de la Secrétairerie, *tou chang chou che*, ce qui met le *chang chou ling* sous leurs ordres et fait d'eux les véritables chefs du gouvernement. Le développement était si bien dans la nature des choses qu'il se fit simultanément dans le Nord et dans le Sud.

Les débuts modestes de l'éducation confucianiste et du système des examens qui s'étaient manifestés sous les Han ne survécurent pas à la chute de la dynastie. L'influence grandissante du Taoïsme et du Bouddhisme fit une sérieuse concurrence aux lettrés en matière d'éducation. L'opinion publique, représentée par la noblesse, est redoutable pour les intellectuels. C'est là l'origine de la recommandation pour le choix des fonctionnaires : *kieou p'in tchong tcheng*, qu'on voit apparaître dès 220. Dans chaque commanderie et dans chaque préfecture, des inspecteurs « impartiaux et justes », *tchong tcheng*, sont envoyés pour recommander au gouvernement central les gens capables, divisés en neuf classes, *kieou p'in*. Sur les listes ainsi établies, le ministère des Fonctionnaires, *li pou*, nomme les stagiaires. Mais les inspecteurs peuvent être achetés. Les grandes familles ne présentent que leurs parents comme candidats. Les critiques contre ce système apparaissent dès 248, mais il reste en vigueur pendant tout le Moyen Âge. Dans la dynastie des Leang du Sud, Sou Tch'ao (mort en 546) rétablit les examens sur la base des mérites et du savoir, sans tenir compte de la fortune familiale, *men tseu*.

3. Triomphe du Taoïsme. Expansion du Bouddhisme

@

^{p.84} A l'époque des Trois Royaumes et des Six Dynasties, le Confucianisme atteste un certain déclin. Ts'ao Ts'ao recherchait plutôt les gens de talent que les hommes vertueux. La belle cohérence que Ma Jong et Tchong Hiuan avaient introduite dans l'étude des Classiques et qui avait permis de donner, au temps des Han, une présentation pleinement satisfaisante de la doctrine des Lettrés, était remise en question par les nouveaux commentaires de Wang Sou, d'un caractère moins métaphysique et plus fortement athéistique. Nombre d'idées à la mode au temps des Han furent oubliées. Et l'on vit reflourir, pendant plusieurs siècles, les commentaires spéciaux de chaque Classique, si bien que, le morcellement de la Chine en plusieurs États indépendants aidant, l'enseignement officiel redevint tout à fait disparate. C'est seulement vers la fin des T'ang que le Confucianisme connaîtra un renouveau, pour atteindre sous les Song, aux XIe-XIIe siècles, au triomphe définitif.

Entre le III^e et le VII^e siècle, c'est l'apogée du Taoïsme, tandis que la belle époque du Bouddhisme se place entre le Ve et le Xe siècle. Le Taoïsme était très florissant parce qu'il avait apporté aux Chinois la révélation de la religion personnelle, d'une religion de salut qui se propose de conduire les fidèles à la Vie Éternelle. Ce salut est promis à ceux qui s'adonnent à des pratiques nombreuses et minutieuses de diététique et de respiration d'une part, de concentration et de méditation de l'autre. Les taoïstes, à la recherche de la Longue-Vie, la conçoivent non comme une immortalité spirituelle, mais comme une immortalité matérielle du corps lui-même. L'homme, enseignent-ils, est normalement destiné à finir tout entier, corps matériel et esprit. Mais ceux qui sont instruits savent par des procédés appropriés « nourrir le Corps », et l'empêcher de mourir, ^{p.85} « nourrir l'Esprit », et le faire durer. Les drogues et les pratiques alimentaires, respiratoires et alchimiques font durer le corps en éliminant l'alimentation vulgaire et en remplaçant la matière grossière du corps par une matière de plus en plus subtile. Mais c'est par la concentration et la méditation qu'on maintient à l'intérieur du corps les dieux, les esprits et les âmes qui l'habitent et que, les obligeant à les protéger contre tous les maux du dedans et du dehors, l'on conserve la vie.

Les procédés de « nourrir l'Esprit » consistent surtout à entrer en relations avec les dieux par la Vision intérieure, afin de les faire rester à l'intérieur du Corps. C'est tout ce qui est nécessaire pour obtenir l'immortalité et la plupart des adeptes ne vont pas plus loin. Mais ce n'est qu'un degré élémentaire que les adeptes supérieurs doivent dépasser pour atteindre à l'Union Mystique, qui ne leur donnera pas seulement l'immortalité Corporelle, mais les rendra Uns avec le Tao. En faisant ainsi de l'Union Mystique avec le Tao le dernier terme de la carrière d'immortalité, les *tao che* des Six Dynasties renouaient avec la grande tradition taoïste, celle de Lao tseu et de Tchouang tseu. Mais les *tao che* représentaient l'élite de l'Église taoïste. La grande masse des fidèles formait le peuple taoïste, *tao min*. Les premiers travaillaient à se sauver eux-mêmes, les autres attendaient leur salut d'autrui. C'est le relâchement des liens qui retenaient les *tao min* dans l'Église qui ruina peu à peu le Taoïsme sous les T'ang et les Song. Aux Ve et VI^e siècles, l'Église taoïste avait une organisation dont il ne subsiste aujourd'hui que des débris en quelques régions. Elle dérivait de celle des Turbans Jaunes, la secte des trois frères Tchong, qui faillit renverser la dynastie Han en 184 de notre ère. Elle comportait des divisions régionales et des communautés locales, sortes de paroisses gouvernées par des Instructeurs héréditaires. Certaines familles d'Instructeurs ont traversé sans encombre des siècles d'histoire de Chine. L'Instructeur avait à la fois l'administration ^{p.86} matérielle de la paroisse, fonction dont il s'occupait avec l'assistance d'un Conseil de notables, et la direction de l'enseignement religieux et des cérémonies. Celles-ci étaient fort diverses : fêtes annuelles, cérémonies de jeûne et de pénitence, cérémonies en l'honneur des morts, prières et prosternations collectives.

Le Taoïsme eut le mérite de poser nettement le problème du salut de l'individu par lui-même, mais sa solution s'embarrassa d'un problème adventice, celui de la conservation du corps. C'est ce problème secondaire qui prit une place prépondérante dans le Taoïsme et l'encombra de pratiques innombrables, minutieuses, fastidieuses, qui finirent par rebuter les meilleurs esprits, rejetant les plus positifs au Confucianisme, et les plus religieux au Bouddhisme. Qu'était devenu celui-ci ?

C'est au début du Ve siècle qu'un religieux d'Asie centrale, Kumârajîva, organisa un bureau de traductions d'ouvrages bouddhistes indiens. Il répandit à flots les exemplaires de son œuvre et eut une influence immense : c'est à partir de ce moment que le Bouddhisme prit un essor vigoureux et commença à rivaliser sérieusement avec le Taoïsme. Les traductions se poursuivirent de plus en plus nombreuses et de plus en plus précises, jusqu'au VIIIe siècle. Ces traductions des grandes œuvres des docteurs bouddhistes de l'Inde fournirent des thèmes importants à la spéculation philosophique chinoise, mais les effets sur le développement de la religion elle-même furent loin d'être égaux à ceux de la période d'introduction. Presque tout ce qui a passé de Bouddhisme dans la pensée chinoise y est entré au début, au temps des Han et des Royaumes Combattants, quand il était à demi confondu avec le Taoïsme ; c'est celui-ci qui, en faisant siennes certaines notions bouddhiques, les a ramenées à une forme un peu terre à terre, mais immédiatement assimilable, et les a rendues ainsi accessibles à la masse des Chinois. Beaucoup de religieux chinois allèrent jusque dans l'Inde se ^{p.87} procurer des livres. Les voyages de Fa-hien au début du Ve siècle, ceux de Hiuan-tsang et de Yi-tsing au VIIe sont célèbres.

4. La littérature

@

Les traductions de textes bouddhiques du sanscrit en chinois déterminèrent la publication de nombreux ouvrages de philologie, science dans laquelle on sait que les Chinois ont excellé. Chen Yo, à la fin du Ve siècle, établit la théorie des quatre tons et des huit fautes en poésie. A la même époque, la critique littéraire, représentée surtout par Tchong Yong et Lieou Hie, exalte une tendance esthéticienne qui caractérise les Six Dynasties. Nombre d'écrivains se font gloire d'user d'un style maniéré et pédant. La beauté formelle est le critère choisi par Siao T'ong pour composer la célèbre anthologie intitulée *Wen siuan*. La littérature de l'époque, comprise entre les Han et les T'ang, subit l'influence du *ts'eu fou* des Han. C'est le triomphe du *p'ien wen*, style formé de phrases de quatre à six mots disposés symétriquement, truffé de parallélismes et d'allusions littéraires. Peu après 250, le poète Hi K'ang fondait le Club des Sept Sages de la Forêt de Bambous, *Tchou lin ts'i hien*, avec Yuan Tsi, Hiang Sieou, Wang Jong, Lieou Ling, Chan T'ao et Chan Hien, club célèbre dans la littérature chinoise.

Ses membres, fortement influencés par le Taoïsme, se promenaient en causant dans un bosquet de bambous, admiraient la nature, faisaient des vers et demandaient à l'ivresse l'oubli du malheur des temps. L'influence du Taoïsme est également prépondérante chez le plus grand poète de la fin des Tsin, T'ao Yuan-ming. On lui doit l'éclosion d'une poésie lyrique directe et simple dans son expression, qui servira plus tard de modèle aux grands poètes T'ang et Song. A l'époque des Six Dynasties, la note épique est dominée par le poème appelé *Mou-lan ts'eu*, la note épicurienne par les poésies de Cour qui, sous les Leang et les Tch'en, chantent le vin et les femmes, la note folklorique par les *Tseu-ye ko*, « chansons de Tseu-ye ».

^{p.88} Les origines du conte et du roman remontent aux Han, mais les œuvres de cette époque sont perdues. La plupart des plus anciens recueils de contes, *siao chouo*, qui ont été conservés, datent des Six Dynasties. Il suffit de citer ici les noms de Kan Pao et de Ko Hong. Ce dernier, auteur du *Chen sien tchouan*, biographies de génies et d'immortels taoïstes, est plus célèbre encore par son traité d'alchimie, de magie, de techniques respiratoires, etc., connu sous le nom de *Pao p'ou tseu*.

Dans le domaine de l'histoire, en dehors des histoires dynastiques officielles et des travaux s'y rattachant, on voit apparaître dans le royaume de Chou (Sseu-tch'ouan), au IV^e siècle, les premiers exemples de ces monographies locales, véritables « guides » consacrés à un district : les *fang tche*, qui sont si précieux pour les historiens modernes.

Enfin, la littérature didactique présente un ouvrage célèbre, le *Chouei king tchou*, qui traite des fleuves, des canaux et de l'utilisation des eaux. C'est l'un des plus anciens textes chinois de géographie. Il a pour auteur Li Tao-yuan, mort en 527.

5. L'art

@

L'époque des Six Dynasties vit l'art chinois briller d'un vif éclat dans plus d'un domaine. Le Taoïsme et le Bouddhisme donnèrent aux arts plastiques de nombreux motifs d'inspiration. C'est le Bouddhisme, surtout, qui favorisera la sculpture, marquée à ses débuts par des influences grecques, indiennes, iraniennes. Celles-ci commencèrent à s'atténuer à partir des Wei. L'art gréco-bactrien, puis l'art gréco-bouddhique du Gandhara conduisent ainsi peu à peu vers la grande floraison d'une sculpture bouddhique proprement chinoise, qui atteindra toute sa splendeur à la fin du VII^e siècle. Sous les Leang, les grandes statues funéraires en pierre, représentant des chimères ou des lions, sont d'authentiques chefs-d'œuvre. Au Nord, le clan ^{p.89} turco-mongol d'où sort la dynastie des Wei, introduit des conceptions étrangères au goût chinois. On a pu qualifier de gothiques ces cavaliers et ces

amazones de terre cuite, ces statues féminines en pied, ces guerriers, représentés dans plus d'une collection célèbre.

La sculpture bouddhique de la dynastie Wei comprend plusieurs centres dont les plus importants sont ceux de Yun-kang et de Long-men. Il s'agit le plus souvent de reliefs représentant des séries de bouddhas et de bodhisatvas aux formes stylisées d'un effet admirable. La foi bouddhique a inspiré ces œuvres comme la foi chrétienne inspirera plus tard nos cathédrales.

Les plus anciennes peintures chinoises parvenues jusqu'à nous sont également des fresques bouddhiques découvertes dans les grottes, aménagées en temples, de l'Asie centrale et des marches occidentales de Chine. Sous les Six Dynasties, au IV^e siècle, vécut le célèbre Kou K'ai-tche, dont un rouleau représente des femmes d'une élégance toute chinoise.

Enfin, c'est encore à la même époque que la calligraphie, intermédiaire entre la peinture et la littérature, s'affirme comme un art, dont les grands maîtres sont Wang Hi-tche (321-379) et son fils Wang Hien-tche (344-388).

NOTES III. — Les trois royaumes et les six dynasties

@

^{p.90} La dynastie Han se termina dans les révoltes et l'anarchie. L'insurrection de la secte taoïste des Turbans Jaunes, en 184, fut suivie de luttes sanglantes entre les lettrés et les eunuques du Palais. A la faveur de ces événements, un général, Tong Tcho, détrôna l'empereur régnant et le remplaça par un enfant, Hien-ti (190-214), qui ne fut qu'un jouet entre ses mains, Tong Tcho exerçant effectivement le pouvoir, par les procédés les plus violents. Il fut assassiné par un de ses lieutenants, ce qui ne fit qu'accroître le désordre. Trois autres chefs militaires, Ts'ao Ts'ao, Souen K'iu'an et Lieou Pei, s'installèrent respectivement à Lo-yang, à Kien-k'ang, (Nankin) et à Tch'eng-tou. Ce furent les « Trois Royaumes » (221-265). Ts'ao Ts'ao eut le royaume de Wei, comprenant les provinces du Centre et du Nord. Il força l'empereur Hien-ti à abdiquer. A sa mort, son fils Ts'ao Pei, après avoir mis à mort Hien-ti, monta sur le trône et se proclama empereur.

Le second royaume fut celui de Wou, comprenant les provinces au sud du Yang-tseu, c'est-à-dire les régions qui forment aujourd'hui le Hou-nan, le Hou-pei, le Kiang-sou et le Tchö-kiang. Il fut gouverné par Souen K'iu'an.

Le troisième royaume fut celui de Chou, au Sseu-tch'ouan. Lieou Pei, son fondateur, affirmait descendre des empereurs Han.

Ainsi furent établies trois dynasties « partielles » : Wei (220-265), Wou (222-280), Chou-Han (221-264).

Lieou Pei avait pour ministre Tchou-ko Leang et pour généraux Tchang Pei et Kouan Yu. Il attaqua sans succès le royaume de Wou. Après sa mort, son fils Heou Tchou fit la paix avec son voisin du Sud, puis commença des préparatifs en vue d'attaquer le royaume de Wei, neutralisant préalablement les habitants de Mien (Birmanie) et les amenant à soumission. L'invasion de Wei se termina par un échec. Le pays était alors gouverné par le fils de Ts'ao Pei, Ts'ao Jouei, qui reçut le titre impérial posthume de Ming-ti. L'armée de Chou, commandée par Tchou-ko Leang, fut mise en déroute par le général de Ts'ao Jouei, Sseu-ma Yi. Elle ne fut sauvée de la destruction totale que par une ruse de guerre de Tchou-ko Leang qui lui a valu l'admiration de ses compatriotes.

Après la mort de son célèbre ministre, Heou Tchou s'adonna à la débauche et négligea complètement la défense de son royaume. Ce que voyant, le roi de Wei saisit l'occasion de se débarrasser de son rival. Une expédition dirigée contre Chou se termina par la défaite et la capture de Heou Tchou. Avec sa chute s'éteignit définitivement la dynastie Han, qui s'était virtuellement achevée au moment de la création des « Trois Royaumes ». Les Chinois regardent cette période comme la plus « romantique » de leur histoire et elle a été idéalisée par un roman célèbre écrit sous la dynastie Yuan. Le général Kouan Yu fut même divinisé au temps des Ming comme dieu de la guerre (1594) et ses temples (Kouan ti miao) sont répandus dans toute la Chine. En réalité, l'époque des « Trois Royaumes » fut une époque d'anarchie, de trahisons et de violences.

^{p.91} Une brève période de réunification suivit. Sseu-ma Tchao, fils de Sseu-ma Yi, le général de Wei, gouverna effectivement le royaume au lieu et place du souverain, dont l'autorité n'était que nominale, mais après sa mort, son fils Sseu-ma Yen s'empara du pouvoir, et fonda une dynastie impériale : celle des Tsin Occidentaux, avec capitale à Lo-yang (265-316). Connus sous son titre posthume de Wou-ti, ils réalisèrent quelques réformes importantes dans son administration et, à l'extérieur, conquièrent, non sans difficultés, le royaume de Wou. Sous le règne de son successeur, Houei-ti, les Hiong-nou envahirent l'Empire. Leur chef, Lieou Yuan, prit le titre de prince de Han et fit valoir ses droits au Trône du Dragon. Son frère Lieou Tchang, qui lui succéda, s'empara des troisième et quatrième empereurs Tsin et les emmena en captivité. Les Hiong-nou devinrent alors les maîtres de la Chine du Nord, établirent leur capitale dans la région du Pékin actuel et leurs chefs s'arrogeaient l'appellation de Fils du Ciel. Dans l'Empire de Tsin, un descendant de Sseu-ma Yi se proclama empereur en 317 et transporta sa capitale de Lo-yang à Kien-k'ang (Nankin). Son appellation posthume est Yuan-ti. Ce furent les Tsin Orientaux, dont la dynastie dura un siècle, mais s'épuisa en luttes incessantes contre les généraux rebelles et les prétendants au trône qui étaient d'ailleurs constamment en guerre les uns avec les autres. L'un de ces généraux, Lieou Yu, qui avait d'abord soutenu la dynastie, la trahit ensuite et, déposant le souverain régnant, se proclama le Premier Empereur d'une nouvelle dynastie, celle de Song (Lieou Song) (420).

La période comprise entre cette date et 589 est connue dans l'histoire chinoise sous le nom de *nan pei tchao*, « Dynasties du Nord et du Sud ». Les dynasties du Sud furent au nombre de six et régnèrent entre 222 et 589. C'est cette période qui est spécialement appelée époque des Six Dynasties. Toutes eurent leur capitale à Kien-k'ang (Nankin). Elles comprennent la dynastie de Wou — l'un des « Trois Royaumes », — (222-280), celle des Tsin Orientaux (317-420) et les dynasties Lieou Song (420-479), Ts'i (479-502), Leang (502-557), Tch'en (557-589).

Pendant ce temps, des États barbares se fondaient dans la Chine du Nord. Depuis 304, les « Cinq espèces de Barbares », *wou hou* à savoir les Hiong-nou, les Sien-pi, les Ti, les K'iang, les Tsie, multipliaient leurs invasions, occupant peu à peu tout le Nord de la Chine, d'abord jusqu'au Fleuve Jaune, puis jusqu'au Yang-tseu. Le plus important de ces États, celui des T'o-pa, peuple de race mongole ou turque, finit par absorber ses voisins. Une dynastie tartare, celle des Wei Septentrionaux (386-535), s'établit au nord du Yang-tseu, à P'ing-tch'eng, puis à Lo-yang. Les Wei se sinisèrent rapidement. Ils jouèrent un grand rôle dans l'expansion du Bouddhisme. Vers le milieu du VI^e siècle, leur Empire fut partagé entre deux branches dynastiques, d'où les quatre dynasties des Wei Orientaux (534-550), des Ts'i Septentrionaux (550-577), des Wei Occidentaux (535-556), des Tcheou Septentrionaux (557-581). Cette dernière dynastie pratiqua une politique d'expansion qui fit de Tcheou le plus formidable rival de l'Empire chinois du Sud. Le général Yang Kien saisit le pouvoir, puis, s'emparant de Nankin, emmena en captivité Heou Tchou, le dernier empereur Tch'en (589). Il assumait alors la dignité impériale, fondant une nouvelle dynastie, celle des Souei (589-619). Son titre posthume est Wen-ti, son nom de temple, Kao-tsou.

IV

LE MOYEN EMPIRE :
LES TANG ET LES SONG

1. La société et les institutions impériales

@

^{p.93} L'arrivée au pouvoir des Souei (589) qui, sous la direction de l'empereur Wen, inaugurèrent l'œuvre de reconstitution de l'unité chinoise, mais furent bientôt remplacés par les T'ang, est autre chose qu'un changement de dynastie : elle marque l'aboutissement d'une longue évolution de la société chinoise qui devait permettre à l'Empire reconstitué de rester uni pendant plusieurs siècles. La tentative des Tsin était venue trop tôt. L'effort des Souei et des T'ang vint à l'heure favorable où tous, grands et petits, excédés de quatre siècles de guerres et de troubles de toute sorte, n'aspiraient plus qu'après la paix.

La réorganisation du monde chinois était œuvre de longue haleine : les Souei qui l'entreprirent durèrent trop peu pour l'achever, mais la courte guerre civile qui mit fin à leur dynastie ne détruisit pas ce qu'ils avaient fait et les T'ang arrivés au pouvoir n'eurent qu'à continuer et développer l'œuvre de leurs prédécesseurs. Le travail était énorme, car la réforme était à porter partout dans la société, dans l'administration, dans les esprits. La remise en état de l'administration était ce qu'il y avait de plus facile : l'unité refaite, le prestige impérial avait déjà fait la moitié de la réforme en rendant aux fonctionnaires à leur tour un prestige qui, pour n'être d'abord qu'un reflet de celui de la ^{p.94} dynastie, devint bientôt plus réel à mesure que le recrutement s'améliorait et quelques ordonnances suffirent à l'achever. Mais le rétablissement d'un ordre moral dans la ^{p.95} société exigeait plus que quelques décrets, car il fallait une volonté suivie pour imposer aux grandes familles le respect des lois dont elles étaient déshabituées depuis des siècles et l'effort était d'autant plus difficile que les membres des grandes familles étaient en même temps les hauts dignitaires et que les fonctionnaires chargés de diriger et d'appliquer les décrets de réforme ne pouvaient apporter grand zèle à se dépouiller de leur situation séculaire ; comme au temps des Han, mais avec plus de difficulté, les empereurs avaient besoin d'élargir la base de recrutement de l'administration et pour cela d'étendre le nombre des familles lettrées capables d'accéder aux hautes charges. Aussi mirent-ils tous leurs soins à une réforme de l'enseignement et malgré leurs tendances propres vers le Bouddhisme et le Taoïsme, soutinrent-ils de toutes leurs forces le Confu-

cialisme, seul en état de leur fournir les cadres dont ils avaient besoin pour gouverner l'Empire.

Le premier effort des empereurs fut de donner une base plus large à la société chinoise en rendant la liberté aux « protégés », clients et fermiers des grandes familles, qui échappaient à leur autorité immédiate, ce qui ne leur laissait que quelques millions de familles de sujets directs sur une population de quinze millions de familles : dans certaines régions comme le Chan-tong (alors plus étendu que la province actuelle de ce nom), 60 à 70 % de la population parvenait, par des fraudes diverses, à éviter les impôts et les corvées ; l'effort continu des fonctionnaires locaux réussit dans cette région à quadrupler en quelques années le nombre des inscrits qui, de 443.000 adultes, passa à 1.641.000.

Ces mesures permirent de diminuer l'impôt foncier et les corvées, en sorte que le premier rentrait plus régulièrement et les secondes furent mieux supportées : en 592, il fallut agrandir les greniers de la capitale pour engranger tout le grain qui venait des provinces.

L'extension des règlements agraires des Tcheou ^{p.96} Septentrionaux (557-581) à tout l'Empire uniformisa la situation des propriétaires roturiers. Dans le règlement des T'ang, chaque inscrit adulte recevait à dix-huit ans une concession viagère de champs de quatre-vingts *meou* (environ 4 hectares), à titre de « part de distribution », *kou len*, *k'eu fen*, à semer en grains et les chefs de famille recevaient de plus vingt *meou* (un hectare) de « propriété héréditaire », *che ye*, ou « propriété à perpétuité », *yong ye*, à planter en mûriers, jujubiers, etc., l'une et l'autre inaliénables. Cette inaliénabilité était un moyen de défense contre l'accaparement toujours redouté, si bien qu'en cas de vente, l'acheteur devait restituer les terres sans avoir droit à réclamer le prix et était puni de dix coups de bâton par *meou*. Quand le titulaire mourait ou atteignait soixante ans, la concession revenait au village pour être distribuée à nouveau, à moins qu'il n'eût un ou plusieurs fils d'âge à lui succéder, auquel cas elle leur était attribuée immédiatement.

La répartition se faisait au dixième mois de chaque année, sous la surveillance du chef de district. Comme l'étendue des terres de chaque village, ainsi que le chiffre de la population variaient d'un village à l'autre, les chiffres légaux ne pouvaient pas toujours être atteints et les étendues réellement distribuées pouvaient différer beaucoup : dans les « villages au large », *k'ouan hiang*, du Midi de la Chine, on atteignait sans doute au chiffre légal ; dans les « villages à l'étroit », *hia hiang*, part de distribution et propriété perpétuelle étaient réduites et n'atteignaient parfois qu'à peine la moitié de ce chiffre. Les recensements de Touen-houang montrent que nombre de familles étaient loin de recevoir ce qui leur était dû. D'autant que, même quand les titulaires avaient la chance de le recevoir, les propriétés se faisaient et se défaisaient à chaque génération, les enfants héritiers ayant rarement droit à un domaine aussi étendu que leur père.

Ces règlements agraires ne constituent nullement un régime de petite propriété ou de prolétariat paysan, mais bien ^{p.97} un régime de grande propriété. Une famille de quatre enfants avait droit à 420 *meou*, soit 21 hectares environ ; même dans les « villages à l'étroit » où elle n'en recevait guère que la moitié, et même en tenant compte des terres en friche par l'assolement, cela ne peut être considéré comme une petite propriété. Et les recensements de Touen-houang montrent que les parts s'élevaient parfois bien davantage, jusqu'à 950 *meou*, par exemple (environ 47 hectares). Le législateur n'a aucunement songé à organiser une classe de paysans petits propriétaires, mais bien plutôt à rendre la liberté aux familles de lettrés pauvres, dont les membres remplirent les fonctions de petits employés des commanderies et des préfectures et que leur niveau de fortune maintenait dans la dépendance des grands dont ils étaient les clients.

Les grands propriétaires, fonctionnaires ou descendants de fonctionnaires, possédaient en toute propriété leurs domaines souvent fort vastes dont la loi s'efforçait sans grand succès de réduire l'étendue en fixant une limite suivant le rang hiérarchique. Ces domaines appelés « villas », *tchouang*, ou « campagnes », *pie chou*, *pie ye*, étaient formés d'une habitation, généralement entourée d'un jardin d'agrément, d'un verger et d'un potager, et de champs cultivés attenants à ce parc d'agrément. La villa constituait une unité : elle avait un nom, se vendait ou s'achetait ordinairement tout d'un bloc, car on retrouve certaines d'entre elles, portant encore le nom du fondateur, entre les mains des descendants ou en d'autres mains au bout de plusieurs siècles. Les terres qui en dépendaient étaient en dehors des terres de distribution des villages. Le propriétaire les faisait cultiver par des ouvriers agricoles loués et payés à l'année, qu'il faisait venir probablement avec leur famille : on les appelait les « familles de la villa », *tchouang hou*, les « étrangers de la villa », *tchouang k'o*. Étrangers au village où se trouvait la villa, inscrits sur les listes de leur village d'origine qu'ils avaient quitté depuis longtemps, ces ouvriers ^{p.98} agricoles échappaient aux corvées et au service militaire et n'avaient pas à payer d'impôt foncier, puisque les terres n'étaient pas à eux ; l'impôt personnel seul pouvait les atteindre ; encore le propriétaire payait-il pour eux, non sans chercher à dissimuler de son mieux leur nombre pour avoir moins à payer. Le propriétaire, d'ailleurs, était souvent absent : le plus souvent, il était fonctionnaire et retenu par sa fonction loin de son domaine ; ou bien il était propriétaire de plusieurs villas et vivait habituellement dans une seule. C'est un régisseur, *li*, qui tenait sa place, organisait les cultures, recrutait la main-d'œuvre, payait les ouvriers, vendait les récoltes et aussi versait les impôts. Les parcelles trop petites pour valoir les frais d'une organisation complète étaient louées à des fermiers qui payaient en retour tant de boisseaux par *meou*.

Le régime des concessions de terre aux paysans disparut de façon assez brusque, au milieu du VIII^e siècle. A cette époque, les impôts, les corvées, le service militaire devinrent si lourds, et les dettes contractées dans ces

mauvaises années devinrent si pressantes, que les paysans vendirent leurs terres, malgré les interdictions, pour se faire fermiers ou ouvriers agricoles chez les grands propriétaires. Ces derniers faisaient payer cher leur protection, car il semble bien que le loyer de la terre apportée par le paysan et qu'il cultivait désormais comme fermier était d'au moins la moitié de la récolte. De plus, la situation des fermiers et ouvriers agricoles paraît avoir été des plus dures, les propriétaires s'arrogeant sur eux le droit de vie et de mort. Sous les T'ang et sous les Song, des écrivains célèbres ont décrit en termes saisissants cette condition misérable de la paysannerie chinoise. Sous les Song, l'État lui-même, lorsqu'il avait repris, par quelque procédé, des terres privées, ou qu'il désirait mettre en culture des terres en friche, ne les concédait plus gratuitement aux paysans, comme à l'époque des Six Dynasties et des T'ang : il les ^{p.99} louait et demandait aux fermiers une rente très élevée par l'apport aux impôts, se comportant ainsi exactement comme un propriétaire privé.

De l'administration, il ne restait que les cadres : la multiplication des hauts titres avait fait des titres civils de simples adjonctions aux titres militaires ; ils ne donnaient par eux-mêmes aucun pouvoir réel. Celui-ci tenait à ce que les titulaires, princes de la famille impériale ou grands seigneurs, étaient les chefs d'une ou plusieurs armées, grands généraux, généraux ou gouverneurs provinciaux, sans obligation de résider dans leur province, et le peu de fonctions réelles que l'affaiblissement du pouvoir impérial leur laissait encore était rempli par des Secrétaires généraux ou des Adjoints, lettrés de moindre importance qui faisaient le travail administratif pour leur patron dans l'espoir de se faire de ces fonctions un marchepied vers les plus hautes dignités. Ce travail administratif était d'ailleurs réduit à très peu de chose.

Il devait appartenir aux T'ang de mettre sur pied le plus formidable appareil d'organisation administrative que le monde ait connu.

Parmi les hautes dignités de cour qui s'étaient multipliées au cours des siècles, il fallut en choisir quelques-unes en éliminant les autres de façon à leur rendre quelque valeur par leur rareté même. Ce n'était pas chose facile au début d'une dynastie, quand il faut récompenser tous ceux qui ont aidé à son avènement. Des charges comme celles des Trois Ducs, des Trois Grands Précepteurs de l'Empereur, *san che*, n'ont plus qu'un caractère purement honorifique. Du reste, à côté des mandarins exerçant des charges, *tche che kouan*, répartis en neuf degrés, *kieou p'in*, se subdivisant chacun en deux ou en quatre classes, soit, au total, trente-six classes, il existe — sans parler des personnes recevant un titre nobiliaire — des mandarins portant un ^{p.100} titre honorifique, *hiun kouan*, et des mandarins portant un titre qui ne comporte pas de fonction, *san kouan*. Les uns et les autres sont également répartis en degrés, considérés comme un peu inférieurs aux degrés des fonctionnaires exerçant des charges. Les *san kouan* portaient des titres de fonctionnaires ayant eu

autrefois un rôle effectif, mais dont on n'avait conservé que le nom, tels que *k'ai fou yi t'ong san sseu*, ou *kouang lou ta fou*.

Toute la vie administrative était passée aux organismes de l'ancien Cabinet impérial, institution qui s'était si considérablement développée depuis les Han et dont l'organisation des Souei et des T'ang consacra le triomphe. Il s'agit des Trois Départements, *san cheng*, à savoir : département des Affaires d'État, *chang chou cheng* ; département de la Chancellerie impériale, *men hia cheng* ; département du Grand Secrétariat impérial, *tchong chou cheng*. Les chefs de ces trois départements étaient choisis par l'empereur et avaient le rang de Grands Ministres, *tsai siang*.

Le *chang chou cheng*, chargé de l'exécution des ordonnances, était le centre réel de l'administration qu'il dirigeait et surveillait. Il comprenait un organe central, *tou cheng*, gouverné par les vice-présidents de gauche et de droite, *tso yeou p'ou ye*, dualisme destiné à neutraliser les titulaires de ces fonctions pour éviter qu'ils ne deviennent trop puissants. Le titre de président du département des Affaires d'État, *chang chou ling*, avait existé jusqu'en 627, mais il ne fut plus employé à partir de cette date, car il avait été porté par le prince de Ts'in avant qu'il ne devînt l'empereur T'ai-tsong. Par respect pour cet empereur, il n'y eut désormais plus de président au *chang chou cheng*. Les vice-présidents le remplacèrent et furent de droit grands ministres, *tsai siang*. Ils avaient sous leurs ordres les assistants de droite et de gauche, *tso yeou tch'eng*, et dirigeaient les Six Ministères, *lieou pou*, à savoir : le ministère des Fonctionnaires, *li pou* ; le ministère des Finances, *hou pou* ; le ministère des Rites, *li pou* ; le ministère de l'Armée, ^{p.101} *ping pou* ; le ministère de la Justice, *hing pou* ; le ministère des Travaux publics, *kong pou*.

Chaque ministère était divisé en quatre bureaux, dont l'un était directement sous les ordres du président, *chang chou*, assisté de deux vice-présidents, *che lang*, tandis que les trois autres bureaux avaient à leur tête un secrétaire, *lang tchong*, assisté de secrétaires auxiliaires, *yuan wai lang*. Les ministres, bien que relevant tous du département des Affaires d'État, avaient une indépendance relative et réglaient eux-mêmes les affaires de leur ressort, quitte à rapporter leurs litiges au département, auquel ils s'adressaient également pour les cas que l'absence de réglementation ou de précédents rendait trop difficile à trancher.

Le département de la Chancellerie impériale était dirigé par deux présidents, *che tchong*, assistés de deux vice-présidents, *men hia che lang*. Ils recevaient directement les ordres de l'empereur et dirigeaient tout l'Empire ; on leur envoyait les rapports et les adresses au trône ; ils aidaient l'empereur pendant les grandes audiences impériales et au cours des cérémonies rituelles. Au-dessous d'eux se trouvaient quatre grands secrétaires, *ki che tchong*, des conseillers, des secrétaires chargés de conserver les huit sceaux impériaux et les modèles des sceaux donnés aux princes et aux ministres, enfin le « Collège

pour le développement de la littérature », *hong wen kouan*, composé de grands lettrés qu'on pouvait consulter sur les questions d'institutions et de rites.

Le département d'État du Grand Secrétariat impérial était chargé de conseiller l'empereur et de prendre sous son inspiration toutes les décisions gouvernementales, ainsi que de publier les ordonnances et les décrets impériaux. Son organisation intérieure était à peu près semblable à celle du *men hia cheng*. Le Collège des annalistes, *che kouan*, chargé de compiler l'histoire officielle, y était rattaché.

Les fonctionnaires ayant le rang de grand ministre, *tsai siang*, — leur nombre varia, suivant les époques, de deux ^{p.102} à dix ou plus — se réunissaient chaque jour en une sorte de Grand Conseil qui avait ainsi en mains le gouvernement de l'Empire. L'empereur prenait l'avis de son Conseil, mais, comme au temps des Han, c'était lui qui décidait souverainement.

Après ces rouages supérieurs, qui constituaient ensemble l'organisation du gouvernement central, venaient un grand nombre de services dont il est impossible d'énumérer le détail. Il suffit de signaler les services du palais de l'empereur : bibliothèque impériale, *mi chou cheng* ; tribunal des observations astronomiques, *sseu t'ien t'ai* ; intendance, *nei che cheng*, etc. ; le tribunal des censeurs, *yu che t'ai*, chargé de dénoncer les abus et les fraudes dans l'administration et dirigé par un président, *yu che ta fou* ; les « Neuf Cours », *k'ieou sseu*, chacune dirigée par un président, *k'ing* : Cours des sacrifices impériaux, *t'ai tch'ang sseu* ; Cour des banquets impériaux, *kouang lou sseu* ; Cour des insignes impériaux, *wei wei sseu* ; Cour des affaires de la famille impériale, *tsong tcheng sseu* ; Cour des équipages impériaux, *t'ai p'ou sseu* ; Cour suprême de Justice, *ta li sseu*, chargée d'examiner à nouveau les condamnations à mort ou à l'exil lointain (elle adressait un rapport au ministère de la Justice, *hing pou*, lequel le transmettait au *tchong chou cheng* et au *men hia cheng*, qui examinaient encore une fois les faits avant que la sentence fût exécutoire) ; la Cour du cérémonial envers les étrangers, *hong lou sseu* ; la Cour de la direction de l'agriculture, *sseu nong sseu*, chargée notamment des greniers à grains, *ts'ang*, qui recevaient les impôts perçus en grains et subvenaient au traitement des fonctionnaires ; la Cour du trésor impérial, *t'ai fou sseu*, qui emmagasinait les ressources provenant de la contribution en tissus, et les lingots d'argent ou autres matières précieuses provenant du tribut des préfectures.

D'autres organismes n'avaient pas de rôle gouvernemental, mais correspondaient plutôt à nos services publics. ^{p.103} Tel était le cas des directions, *kien*, chargées des ateliers impériaux, des travaux (cette direction, *tsiang tso kien* avait dans ses attributions la surveillance des fabriques de céramique), des armes de guerre, du contrôle des eaux, enfin de l'université. Celle-ci portait le titre de *kouo tseu kien*, université des fils de l'État. Elle était dirigée par un recteur, *tsi tsieou*, assisté de deux vice-recteurs, *sseu ye*. Elle se divisait en sept sections ; les quatre premières enseignaient les Classiques et la

littérature ; les étudiants y étaient répartis suivant le rang de fonctionnaires ou le degré nobiliaire de leurs parents. Les trois dernières sections, peu considérées, étaient consacrées à l'enseignement du droit, de l'écriture et des mathématiques.

L'organisation militaire se composait essentiellement des seize sortes de gardes, *che lieou wei*, ou gardes du palais du Sud, *nan ya*, d'une part ; des armées du palais du Nord, *pei ya*, ou armées pour la défense de l'empereur, *kin kiun*, d'autre part. Ces diverses formations, dont les nombreuses subdivisions portaient des appellations compliquées, étaient composées d'hommes envoyés par les milices, de mercenaires ou même d'eunuques et commandées en chef par un grand général, *ta tsiang kiun*, assistés de généraux, *tsiang kiun*.

L'héritier du trône et chaque prince, fils ou frère de l'empereur, avaient respectivement une maison organisée à l'imitation des services dépendant de l'empereur.

Quant à l'administration provinciale, elle s'était aussi transformée, mais plutôt superficiellement. A la base se trouve le village, *li*, et le canton, *hiang*, dont les chefs sont chargés d'inscrire les familles sur les registres et de préparer la répartition des terres.

Au-dessus du canton vient la sous-préfecture, *hien*, dirigée par un sous-préfet, *ling*, dont le rôle est essentiellement de percevoir les impôts et de rendre la justice. Aussi chaque sous-préfecture comprend-elle toujours un service financier, *sseu hou*, et un service judiciaire, *sseu fa*. Les ^{p.104} sous-préfectures des villes capitales ont en outre un bureau militaire, *sseu ping*.

Les préfectures, *tcheou*, avaient remplacé les commanderies, *kiun*, du temps des Han et cette substitution s'explique par le désir de l'empereur T'ang Kao-tsou de rallier à sa cause les hauts fonctionnaires provinciaux encore hésitants. A l'origine, les *kiun* représentaient l'échelon supérieur et les préfectures, qui venaient immédiatement au-dessous, étaient appelées *hien*. Les *hien* passèrent désormais au deuxième rang et devinrent des sous-préfectures ou districts. Les préfets de commanderie, *t'ai cheou*, devinrent automatiquement des gouverneurs, *ts'eu che*. Ils servaient d'intermédiaire entre la capitale et les *hien*, notaient les fonctionnaires de leur circonscription, et dirigeaient des bureaux chargés des finances, des troupes, de la justice, des travaux publics, etc. Ils étaient assistés d'un adjoint, *pie kia*. Chaque année, la préfecture envoyait à la capitale un délégué à l'Assemblée impériale, *tch'ao tsi che*, qui apportait le tribut et les notes données au personnel des préfectures. Parfois, surtout dans les régions frontières, les préfectures étaient groupées en gouvernements généraux, *tou tou fou*. Dans les pays barbares, le contrôle des préfectures et le commandement des troupes étaient exercés par un protecteur général, *tou hou*.

Dès le début de la dynastie T'ang, les services de l'administration provinciale furent contrôlés par des commissaires impériaux qui, par la suite, acquirent une grande importance et finirent par exercer, en fait, le pouvoir dans les provinces. Peu d'années après l'avènement de la dynastie, l'ensemble de l'Empire fut divisé en provinces ou *tao*. A partir de 756, il y eut plus de vingt *tao*, dont les limites varièrent constamment. Les *tcheou* et les *hien* en furent les subdivisions aux deux premiers degrés. Au début de la dynastie, il n'y eut d'abord aucun fonctionnaire chargé du gouvernement d'une province dans son ensemble. Mais des commissaires impériaux furent souvent envoyés sur place ^{p.105} pour faire une enquête, distribuer des secours, ou diriger des opérations militaires. Sous des titres divers, mais dont le plus important était celui de commissaire impérial au commandement d'une région, *tsie tou che*, ces hauts fonctionnaires, dont le pouvoir était très grand, puisqu'ils représentaient l'empereur, devinrent pratiquement les chefs du gouvernement provincial, exerçant en fait le pouvoir civil et militaire et se nommant même des suppléants lorsqu'ils s'absentaient.

Telle est, dans son ensemble, l'énorme machinerie administrative due au génie des T'ang. Comme cette époque occupe, dans l'histoire de la Chine, une position en quelque sorte centrale, le tableau de ses institutions est en grande partie utile pour les siècles antérieurs et pour les dynasties suivantes jusqu'aux temps modernes, depuis les descriptions semi-utopiques du *Tcheou li* jusqu'aux recueils administratifs de la dynastie mandchoue.

Les Song eurent une administration en partie calquée sur celle des T'ang. Les deux principaux organes de gouvernement furent le Grand Secrétariat, *tchong chou cheng*, chargé des affaires civiles et la Chancellerie, *tch'ou mi yuan*, plus spécialement compétente pour les affaires militaires. Les deux organes étaient réunis sous la dénomination : *eul fou*.

2. La décadence du Taoïsme et le triomphe du Bouddhisme

@

Le Taoïsme avait atteint son apogée sous les Six Dynasties, quand le monde chinois était en ébullition politique et religieuse. Les empereurs Souei ne lui furent pas favorables, mais le fondateur de la dynastie T'ang, Li Yuan, jugea utile de s'attacher les taoïstes et, parce qu'il avait le même nom de famille que Li Eul (Lao tseu), se réclama de cet illustre ancêtre. En 741, Lao tseu apparut à l'empereur Hiuan-tsong. Plusieurs autres empereurs T'ang penchèrent vers le Taoïsme et, en 845, les sectateurs de cette ^{p.106} religion obtinrent la prescription du Bouddhisme, qui leur faisait concurrence.

Mais la paix des T'ang fut fatale au Taoïsme, en ramenant l'ordre confucianiste dans les esprits comme dans l'administration et la concurrence du Bouddhisme l'usa également. Il perdit peu à peu son empire sur les masses populaires, pour se réduire à n'être qu'une religion de moines et un culte de

sorciers. Cependant, sous les Song, les empereurs Tchen-tsong et Houei-tsong subirent l'influence de taoïstes éminents, tels que Wang K'in-jo, Wang Lao-tche, Lin Ling-sou. Des copies des livres sacrés furent faites en nombre, des temples s'élevèrent dans l'Empire. On publia même des entretiens de l'empereur avec les êtres transcendants qui le visitaient. Mais l'invasion des Kin mit fin aux progrès du Taoïsme ; il entra dès lors dans la longue décadence qui devait l'amener à son état moribond d'aujourd'hui.

Le Bouddhisme, au contraire, connut un puissant renouveau sous les Souei et les T'ang, renouveau d'ailleurs essentiellement monastique et dont l'effet sur les fidèles laïques ne s'est fait sentir que lentement et faiblement. Vers 520-527, selon une tradition en grande partie légendaire, arrivait à Canton le moine Bodhidharma, propagateur du mysticisme mahâyaniste du *dhyâna*, en chinois *tch'an na* et, par abréviation, *tch'an*. Cette doctrine de contemplation intérieure, qui se subdivisa en plusieurs branches, eut du succès en Chine, peut-être parce qu'elle se rapprochait du Taoïsme. L'empereur Leang Wou-ti, dévot bouddhiste convaincu, fit venir d'autres moines indiens célèbres.

En 575, c'est un moine chinois, Tche-yi, qui fonda, sur le mont Tien-t'ai, un monastère où furent enseignées les doctrines d'une nouvelle secte. En même temps, l'Amidisme, doctrine fidéiste reconnaissant un dieu sauveur, Amitâbha, prenait un grand développement, surtout au Xe siècle. Quant au culte d'Avalokiteçvara, il devenait très ^{p.107} populaire en transformant ce dieu en une célèbre divinité féminine : Kouan-yin.

Sous les T'ang, les moines chinois qui s'en allèrent chercher la Loi aux Indes, Hiuan-tsang, Yi-tsing, Wou K'ong, en rapportèrent indistinctement les doctrines de toutes les sectes bouddhiques. Au VIII^e siècle, le tantrisme se développe en Chine. La secte *tchen yen tsong* sera une secte tantrique. L'époque des T'ang est véritablement la période bouddhique de l'histoire chinoise, en dépit des attaques des lettrés, de la concurrence du Taoïsme et des persécutions ordonnées par quelques souverains. Lors de la persécution de 845, on dénombra 4.600 temples, 40.000 chapelles, 260.500 moines et nonnes. Malgré cette persécution, le Bouddhisme fut remis en honneur au début des Song. La philosophie, l'art, la littérature subirent profondément son empreinte. Cependant, si cette doctrine étrangère garda longtemps en Chine une vitalité certaine, le renouveau du Confucianisme, qui se manifesta à partir du IX^e siècle, éclipsa les autres religions, non sans utiliser quelques-uns de leurs éléments.

On doit rappeler ici que c'est sous les T'ang que pénétrèrent, en Chine, d'autres religions étrangères : le Mazdéisme, les hérésies chrétiennes que sont le Manichéisme et le Nestorianisme, et enfin l'Islam.

3. Le renouveau du Confucianisme

Au VII^e siècle, les fondateurs de la dynastie T'ang, voulant mettre de l'ordre dans les rites et dans l'instruction publique comme dans l'administration, firent établir une édition officielle des Classiques, accompagnée de commentaires anciens choisis et d'une paraphrase officielle, appelée « sens correct », *tcheng yi*, et destinée à mettre d'accord ces divers commentaires : ce fut l'œuvre d'un descendant de Confucius, K'ong Ying-ta (574-648). Ce n'est pas une théorie nouvelle qu'apporte l'école des ^{p.108} T'ang, mais une « somme » de tout le travail antérieur. La compilation de cette somme produisit une véritable révolution dans les études, en supprimant l'obligation de passer par les écoles, puisque, avec ces gloses qui expliquaient phrase par phrase le texte et la tradition, et dont on était sûr qu'elles donnaient l'interprétation orthodoxe, chacun pouvait étudier les Classiques sans maître, sans crainte de tomber dans l'erreur. Aussi les écoles commencèrent-elles à perdre de leur importance, pendant que celle des examens grandissait : les concours devenaient la pierre de touche des lettrés. Et le Confucianisme y gagna en profondeur : le livre (n'oublions pas que l'imprimerie, invention chinoise, fit son apparition sous les T'ang, se développa au temps des Cinq Dynasties, était d'un emploi courant sous les Song) pénétra là où il n'y avait jamais eu d'école ; il atteignit des familles provinciales et de petits lettrés dont les fils, jusqu'alors, s'étaient vus réduits, faute d'école, à un enseignement confucianiste élémentaire. L'invention de l'imprimerie est une des causes du renouveau du Confucianisme qui marqua l'époque Tang.

Les lettrés des T'ang et des Song travaillèrent sur l'œuvre de K'ong Ying-ta : c'est elle qui a permis la grande floraison philosophique du Confucianisme, et en particulier, sous les Song, aux XI^e et XII^e siècles, le mouvement des « Cinq Maîtres », dont le dernier et le plus célèbre, Tchou Hi, élaborait la théorie qui fut érigée en orthodoxie officielle un siècle après sa mort.

En dehors de cette science officielle, des recherches privées commençaient à poser les problèmes critiques à l'égard des Classiques. Cette méthode acquit sous les Song un développement considérable. Elle conduisit à l'élaboration de cette philosophie qu'on a appelée le néo-Confucianisme, dans laquelle vinrent se fondre des éléments empruntés au Taoïsme et au Bouddhisme. Les représentants les plus remarquables de ce système sont : Tcheou Touen-yi (1011-1077), Tchang Tsai (1020-1077), les deux ^{p.109} frères Tch'eng Hao (1032-1085) et Tch'eng Yi (1033-1107), Tchou Hi (1130-1200), Lou Kieou-yuan (Lou Siang-chan) (1139-1193). La période de formation du néo-Confucianisme est représentée par les deux premiers philosophes de cette liste, auxquels il faut joindre le mathématicien Chao Yong. Leurs conceptions sont largement fondées sur le *Yi king* et, dans une grande mesure, sur le *Tchong yong*. Les frères Tch'eng appartiennent à une période de transition. Leur texte favori est le *Ta hio*. Tchou Hi porte le néo-Confucianisme à son apogée, en faisant la synthèse des doctrines antérieures et de ses propres

conceptions. Enfin, dans une quatrième et dernière période, Lou Siang-chan représente une réaction partielle contre la philosophie de Tchou Hi.

La cosmologie est le point de départ du néo-Confucianisme et les spéculations cosmogoniques de l'école sont fondées sur le diagramme du Grand Faîte, *t'ai ki t'ou*, et sur son explication, *T'ai ki t'ou chouo*, l'un et l'autre élaborés par Tcheou Touen-yi. Le Grand Faîte, *t'ai ki*, ou Grande Unité, *t'ai yi*, est une entité infinie qui est la source première de la création. Cette entité est constituée par la réunion d'un principe nominatif immatériel et imperceptible aux sens, la Norme, *li*, et d'un principe matériel, le Souffle, ou Éther, *k'i*. Le Grand Faîte, en produisant toutes choses, passe alternativement et perpétuellement par les deux phases de repos, *yin*, et d'activité, *yang*. Cette alternance perpétuelle du *yin* et du *yang* engendre à son tour les Cinq Éléments : Bois, Feu, Terre, Métal, Eau. Des Cinq Éléments dérivent le Ciel, *k'ien*, et la Terre, *k'ouen*, symbolisant le principe mâle et le principe femelle. Finalement ces deux principes donnent naissance à toutes les choses qui peuplent l'Univers, aux « dix mille choses », *wan wou*, l'évolution de l'Univers et la Création des choses relevant elles-mêmes d'un système cyclique fondé sur un quadruple principe cosmique correspondant aux quatre saisons de l'année.

p.110 Mais, chez les philosophes chinois, la métaphysique n'est jamais envisagée pour elle-même, mais seulement comme fondement d'une éthique. Pour les néo-Confucianistes, l'Univers n'est pas seulement réel, il est, aussi, bon. La nature est une expression concrète de l'ordre moral, *tao*. L'homme étant une partie de l'Univers, la nature de l'homme est bonne. L'humanité, *jen*, est une des grandes vertus du Confucianisme, avec la justice, *yi*, le sens rituel, *li*, la connaissance du bien et du mal, *tche*. Les néo-Confucianistes ont repris ces vertus à leur compte, ainsi que la bonne foi, *sin*, et la sincérité, *tch'eng*, également exaltées par Confucius et Mencius.

D'autre part, en accord avec sa conception cosmologique de la matière, *k'i*, l'école élabore une nouvelle théorie du mal. Le mal est causé par la prépondérance de la matière sur la nature. Lou Siang-chan, qui identifie la Voie avec la Nature, disserte longuement sur les désirs matériels, *wou yu*, comme source du mal. L'homme doit donc chercher à devenir bon et à fuir le mal, soit en développant en lui un sentiment de respect, *king*, qui lui permet d'atteindre à l'illumination personnelle — méthode empruntée au Bouddhisme ; soit en acquérant une vaste connaissance par le moyen de l'investigation des choses, *ko wou*, et de la culture de soi-même, *sieou chen* — on reconnaît ici la doctrine du *Ta hio*.

Finalement, les néo-confucianistes sont amenés à définir leur conception de ce qui, dans l'Univers, représente l'élément affectif, les activités mentales, les phénomènes de la conscience et du cœur, *sin*. Il s'agit pour eux de lier ces activités, ces phénomènes, au problème général du bien et du mal. Pour y parvenir, Tchou Hi, résumant les idées de ses prédécesseurs, distingue deux

catégories de ces phénomènes : ceux qui relèvent de l'homme, *jen sin*, et ceux qui relèvent de l'ordre moral, *tao sin*. Ces derniers existent à l'état purement éthique, par suite ils représentent le bien. Ceux qui relèvent de l'homme, au contraire, sont influencés ^{p.111} par le principe matériel, *k'i*, et sont, par suite, instables et mauvais. L'homme doit donc s'attacher fortement au *tao sin* qui est en lui et le laisser l'emporter sur le *jen sin*, de façon à permettre à ce dernier de se transformer et de retourner à son état originel de bonté. Notons que Lou Siang-chan attaquera sévèrement cette différenciation établie par Tchou Hi entre le *jen sin* et le *tao sin*.

Tel est le Confucianisme de Tchou Hi qui, enseigné officiellement jusqu'aux premières années du XXe siècle, a tenu lieu de croyance à un nombre sans cesse croissant de lettrés chinois.

4. La Littérature

@

La dynastie T'ang est l'âge d'or de ces plus anciennes manifestations de la littérature chinoise que sont la poésie et les chants. Elle fut illustrée par les plus grands poètes et vit l'épanouissement de nouveaux genres poétiques et d'une rare diversité de mètres : *liu che*, *kiue kiu*, *p'ai liu*, tous assujettis à des règles très strictes, *liu*, quant à la prosodie, à la correspondance des rimes, à l'emploi des tons. On distingue quatre périodes dans la poésie T'ang. La première (618-713), qui va du règne de Kao-tsou à l'ère *k'ai-yuan*, est une période de transition, où brillent entre autres les « Quatre Poètes Éminents » : Wang P'o, Yang Kiong, Lou Tchao-lin et Lo Pin-wang.

La deuxième période est celle du règne de l'empereur Hiuan-tsong et comprend les deux ères *k'ai-yuan* (713-741) et *t'ien-pao* (742-755), l'un des sommets de la civilisation chinoise. Elle est illustrée par Li Po (701-762) et Tou Fou (712-770). De nombreuses traductions ont donné à ces poètes une audience universelle, encore qu'une poésie chinoise traduite perde intégralement tout ce qui en fait la beauté, hormis son thème, souvent banal.

La troisième période connaît encore deux très grands poètes : Po Kiu-yi (772-848), et Yuan Tchen (779-831). Leurs thèmes s'élèvent fort au-dessus des données ^{p.112} habituelles : ils sont tirés du malheur des temps, de la misère du peuple, des maux causés par la guerre, des injustices sociales.

Dans sa dernière période, c'est-à-dire à partir de la seconde moitié du IXe siècle, la poésie T'ang perd sa largeur de style et sa simplicité d'expression et revient aux raffinements purement littéraires. Li Ho, Wen T'ing-yun, Tou Mou, sont les noms les plus marquants de la fin de la dynastie, qui compta plus de trois mille poètes de talent.

Les prosateurs des T'ang — qui furent souvent aussi de grands poètes — réagirent contre le style artificiel, *p'ien wen*, et les excès du parallélisme et

forgèrent une prose se rapprochant de celle des Han, appelée pour cette raison « prose antique », *kou wen*. C'est surtout sous les Song que le *kou wen* régnera en maître ; mais, sous les T'ang, il se réclame de deux grands noms : Han Yu (768-824), qui en fut le véritable créateur, et Lieou Tsong-yuan (773-819). Le premier, fervent confucianiste, écrivit des réquisitoires célèbres contre les Taoïstes et surtout les Bouddhistes. Le second a inauguré le genre descriptif.

L'époque des Song rivalise avec celle des T'ang dans le domaine littéraire et la dépasse largement dans celui de la pensée philosophique. Les écrivains Song utilisent eux aussi le *kou wen* en lui donnant des caractères qui distinguent leur style de celui de Han Yu, par exemple. Parmi les grands lettrés de ce temps, il faut citer : Wang Ngan-che (1021-1086), le ministre réformateur ; son rival Sseu-ma Kouang (1019-1086), auteur d'un vaste ouvrage historique, le *Tseu tche t'ong kien*, dont Tchou Hi fit plus tard une révision abrégée ; Ngeou-yang Sieou (1007-1072), historien, archéologue, poète ; Sou Che (Sou Tong-p'o) (1036-1101), aussi bon poète que prosateur.

La poésie des Song est moins riche de grands noms que celle des T'ang. Mais on en apprécie l'inspiration plus variée, la langue plus libre. De plus, les poètes Song cultivent avec éclat un genre nouveau, le *ts'eu*, poème écrit^{p.113} pour être chanté sur une mélodie déterminée et dont la technique est différente de celle de la poésie *che*. A la fin des T'ang, Wen T'ing-yun avait déjà écrit des *ts'eu* remarquables. Sous les Song, le genre connaît un prodigieux succès et acquiert ses lettres de noblesse. Lieou Jong, et surtout Sou Che ont laissé un grand nombre de *ts'eu* magnifiques. Sou Che a également repris avec beaucoup d'art le genre *fou*, imité des *Élégies* de Tch'ou. Tcheou Lang-yen et la poétesse Li Ts'ing-tchao sont les illustrations de la fin de la dynastie Song du Nord. Sous les Song du Sud, ce sont Kiang K'ouei et Lou Yeou (1125-1210).

Enfin les contes et les romans, souvent écrits en langue parlée, se multiplient sous le Moyen Empire et préfigurent les grands romans des dynasties postérieures. Des fragments d'un roman religieux de l'époque T'ang ont été retrouvés à Touen-houang par Sir Aurel Stein : le *T'ang t'ai-tsong jou ming ki*, qui décrit le voyage de l'empereur dans le monde souterrain. Les contes et nouvelles des T'ang ont une haute valeur littéraire : c'est le cas du *Lieou yi tchouan* attribué à Li Tch'ao-wei, roman d'amour où intervient le merveilleux, et du *Tchen tchong ki*, de Chen Ki-tsi. La littérature des *siao chouo*, « petites histoires », Song est surtout d'origine populaire. Mais elle est très instructive pour qui veut pénétrer la vie réelle de la société chinoise, trop souvent déformée par la littérature officielle.

5. Sculpture et peinture

Sous les Souei, puis sous les T'ang, la sculpture bouddhique s'épure de plus en plus des influences occidentales et aboutit à ce que l'on a appelé l'âge d'or de la sculpture chinoise. L'activité de Long-men parvient à son apogée vers la fin du VII^e siècle, avec le Bouddha colossal construit par ordre de l'impératrice Wou Tsö-tien. Mais un autre courant révèle sous les T'ang une renaissance de la sculpture laïque, renaissance caractérisée par un retour au réalisme ^{p.114} Han. Des statues de lions et de chimères, les hauts reliefs représentant les chevaux de T'ai-tsong, des statuette de chevaux en terre cuite polychrome, sont de véritables chefs-d'œuvre. Il faut y ajouter des statuette de personnages : cavaliers, amazones, guerriers, danseuses, etc., destinées à accompagner les morts dans les tombeaux.

A l'époque T'ang, la peinture chinoise apparaît en possession des divers éléments, indigènes et étrangers, qui vont constituer l'art classique.

Il y a d'abord une école de peinture hagiographique sino-bouddhique magnifiquement représentée à Touen-houang et dont les productions s'échelonnent du VIII^e au Xe siècle. Les somptueuses fresques à personnages évoquant les cieux bouddhiques permettent de suivre la « sinisation » progressive des modèles étrangers.

D'autres fresques représentent des cortèges de donateurs et de donatrices et constituent le premier développement, de la peinture de portraits : sévères fonctionnaires confucianistes, charmantes silhouettes féminines.

Une autre école se spécialisera dans la peinture réaliste chevaux, scènes militaires, oiseaux et fleurs. Dès cette époque, la perspective cavalière caractéristique de la peinture chinoise est établie. Les noms dominants de cette première grande période de l'art pictural en Chine sont Wou Tao-tseu, contemporain de l'empereur Hiuan-tsong, Li Sseu-hiun (651-716), Wang Wei (699-759).

Sous les Song, c'est la peinture de paysage qui se développe et atteint une perfection qui ne sera plus jamais égalée. Peinture « impressionniste », peut-on dire, visant à rendre les correspondances entre le sentiment de la nature et les conceptions religieuses et philosophiques de l'Univers. Mystiques confucianiste, taoïste, bouddhique, amenèrent l'artiste à voir les choses, selon la juste remarque de Petrucci, « non comme des objets concrets, mais comme des symboles flottants, derrière lesquels s'évoquait cette immensité insaisissable et subtile dans la contemplation de ^{p.115} laquelle s'épuisait la pensée du sage ». L'époque Song vit le triomphe de cette conception et de ses modes d'expression : peinture monochrome à l'encre de Chine, lavis, perspectives aériennes traduites par des dégradés de teintes légères. Les grands artistes Song dont il reste quelques œuvres — les attributions sont incertaines — sont l'empereur Houei-tsong (1101-1125), Li Long-mien (1040-1106), Ma Yuan (1190-1224), Hia Kouei (1180-1230), Leang K'iai.

NOTES IV. — Le moyen empire

@

^{p.116} H. Maspero, qui classe les dynasties Ts'in et Han sous l'étiquette d'« Ancien Empire », réunit sous celle de « Moyen Empire » les dynasties Souei, T'ang et Song, ainsi que les « Cinq Dynasties » qui séparent les T'ang des Song Septentrionaux. Ces appellations, empruntées à l'égyptologie, dont son père fut l'un des plus illustres représentants, ne sont pas employées par les Chinois.

Les Souei rétablirent l'unité chinoise après un morcellement de trois siècles. Des expéditions contre les Annamites, les habitants des îles Lieou-k'ieou (Formose), les Turcs de Kachgarie assurèrent à nouveau l'hégémonie du Fils du Ciel. La campagne contre la Corée, ordonnée par Yang-ti, fut beaucoup moins heureuse. Une attaque des Barbares, des révoltes de généraux, la fuite de Yang-ti de Tch'ang-ngan, sa capitale, à Nankin, où il fut assassiné, l'incompétence de ses héritiers, facilitèrent l'arrivée au pouvoir de Li Yuan, duc de T'ang, qui, en 618, se proclama empereur et fonda la dynastie de ce nom (appellation posthume : Kao-tsou). En 626, il abdiqua en faveur de son fils, Li Che-min, qui, après avoir été duc, puis prince de Ts'in, fut l'empereur T'ai-tsong et probablement le plus grand souverain qu'ait eu la Chine. Sous son règne, l'impérialisme chinois atteignit son apogée et l'Empire s'étendit du Sud de l'Annam à l'Ouest de la Mer Caspienne. La période T'ang a été, pour la civilisation chinoise, une période de création, de vitalité, de prestige, d'expansion. Les lettres et les arts brillèrent d'un éclat exceptionnel.

Après T'ai-tsong, qui régna de 627 à 649, il faut mentionner Kao-tsong (650-633) et, plus tard, Hiuan-tsong (719-755), qui se décerna le titre de Souverain Éclairé, Ming-houang. La veuve de Kao-tsong, l'impératrice Wou Heou, usurpa le pouvoir de 684 à 705. Sa cruauté et ses crimes lui ont valu l'exécration des historiens chinois, mais ceux-ci n'ont pu nier son indomptable énergie et son habileté.

Les cent cinquante dernières années de la dynastie virent la débâcle. En 765, puis, un siècle plus tard, sous le règne de l'empereur Hi-tsong (874-889), des généraux se révoltèrent, les souverains n'ayant d'autres ressources que de contracter alliance avec des Barbares pour sauver leur dynastie. La révolte de Houang Tch'ao fut sauvagement réprimée avec l'aide de ces dangereux alliés. Enfin, en 907, le dernier des T'ang fut déposé par un aventurier, Tchou Wen, qui fonda une dynastie Leang (907-923).

S'ouvrit alors pour la Chine une nouvelle période de division. A la dynastie Leang succéda une dynastie T'ang (923-936), une dynastie Tsin (936-947), une dynastie Han (947-950), une dynastie Tcheou (951-960). Les noms ci-dessus, ayant été déjà portés par des dynasties antérieures, sont précédés du caractère *heou*, qui signifie postérieur. Ainsi, en l'espace d'un demi-siècle, cinq dynasties se succédèrent au milieu des troubles intérieurs et des attaques venues du dehors. Leur capitale fut généralement à K'ai-fong, dans le Ho-nan. L'époque des « Cinq Dynasties », pendant laquelle l'Annam et la Corée se rendirent indépendants de la Chine, est toutefois celle qui vit la diffusion de ^{p.117} l'imprimerie, inventée au siècle précédent. L'impression des Classiques fut exécutée pour la première fois (923-953).

La dynastie Heou-Tcheou fut renversée par un général, Tchao K'ouang-yin, qui fonda la dynastie Song (960-1280) et refit temporairement l'unité chinoise. Tchao K'ouang-yin, dont le nom de temple est T'ai-tsou (960-976), maintint sa capitale à K'ai-fong. Mais sous son règne et ceux de ses successeurs, T'ai-tsong (977-998), Jen-tsong (1023-1064), plus tard Houei-tsong (1101-1125), Kao-tsong (1127-1163), les Barbares multiplièrent leurs invasions, fondèrent de grands États dans la Chine du Nord, franchirent le Houang-ho et assiégèrent K'ai-fong. Après quinze années de luttes, les Song, qui avaient d'abord transporté leur capitale à Nankin (1127), durent s'installer à Lin-ngan (Hang-tcheou), dans le Tchö-kiang. A

partir de 1141, il y eut de nouveau une Chine du Sud, où se maintenait la dynastie nationale des Song, et une Chine du Nord, au pouvoir de dynasties tartares.

C'est pendant les règnes de Chen-tsong (1068-1085), de Tchö-tsong (1086-1100), et des Song Septentrionaux, que se placent les réformes du célèbre ministre Wang Ngan-che. Les principales mesures qu'il proposa et mit à exécution pendant quelques années furent notamment : la nationalisation du commerce, *kiun chou fa* ; l'institution de prêts publics aux cultivateurs, *ts'ing miao fa* ; la conscription obligatoire, *pao kia fa* ; le rachat des corvées, *mien yi ts'ien fa* ; la taxation des personnes jusqu'ici exemptées, *tchou yi ts'ien fa* ; l'établissement d'une taxe supplémentaire pour couvrir les dépenses des travaux publics contre la sécheresse et l'inondation, *mien yi k'ouan tch'eng ts'ien fa*. Mais ces mesures furent violemment combattues par l'historien Sseu-ma Kouang et le poète Sou Che, qui succédèrent à Wang Ngan-che dans ses fonctions de premier ministre et les lois citées ci-dessus furent abrogées.

A l'intérieur de leur domaine réduit, les Song Méridionaux connurent de longs règnes relativement pacifiques, qui permirent à la philosophie, à la littérature et aux arts (peinture et céramique) de prospérer d'une manière éclatante. Deux siècles plus tard, Marco Polo rédigea une description émerveillée de « Quinsay » (probablement du chinois *king che*, capitale), c'est-à-dire de la ville appelée aujourd'hui Hang-tcheou.

V

L'ÉPOQUE MODERNE

1. Les Barbares en Chine : K'i-tan, Jou-tchen, Mongols, Mandchous : société et institutions

@

^{p.119} La résistance à la pression des Barbares des quatre points cardinaux », *sseu yi*, est une « constante » de la civilisation chinoise. Seules, des dynasties nationales fortes et durables : les Han, les T'ang, les Ming, ont su préserver des invasions l'Empire du Milieu. Mais c'est un fait que les Barbares ont occupé ou même gouverné la Chine pendant mille années de son histoire. A y regarder de près, on peut raisonnablement soutenir que les Tcheou, qui ont refoulé les Chang à l'aube de cette histoire, étaient d'origine barbare. Et l'on peut en dire autant de Ts'in Che houang-ti. Plus tard, les T'o-pa installeront dans la Chine du Nord les trois dynasties Wei (386-556).

On considère cependant ces dynasties comme des « dynasties d'infiltration ». Mais d'autres ont le caractère de « dynasties de conquête ». Celles-ci sont au nombre de quatre : les Leao (907-1125), les Kin (1165-1234), les Yuan (1206-1368), les Ts'ing (1644-1911), respectivement fondées par les K'i-tan, les Jou-tchen, les Mongols, les Mandchous. Paradoxalement, les deux dernières ont apporté à l'*imperium* chinois un prestige inégalé. On a longtemps soutenu sans réserves la thèse de l'absorption par les Chinois de leurs conquérants étrangers, de la « sinisation des Barbares ». Des recherches plus approfondies permettent de ^{p.122} corriger quelque peu cette conception. En réalité, les dynasties étrangères qui ont conquis la Chine, depuis les Leao jusqu'aux Ts'ing, ont commencé par construire sur les frontières des États de culture mixte, dans lesquels les Barbares, « sinisés » avant la lettre, sont déjà Chinois avant d'entrer en Chine. Il ne leur reste plus qu'à attendre l'occasion favorable pour mettre à exécution leurs desseins d'expansion. Elle leur est régulièrement offerte par le déclin de la dynastie nationale, déclin dont on connaît les causes traditionnelles : faiblesse du souverain, influence des eunuques, intrigues des « clans extérieurs », exactions des fonctionnaires, tyrannie des grands propriétaires, misère du peuple, brigandage, soulèvements. Il arrive d'ailleurs que, pour rétablir l'ordre, l'un ou l'autre des compétiteurs au Trône du Dragon fasse appel aux forces d'un potentat barbare et la conquête de la terre chinoise se trouve alors grandement facilitée par ce genre d'invitation.

La superposition d'une structure sociale et d'institutions barbares à la société et aux institutions chinoises est génératrice de conséquences d'une

grande ampleur. K'i-tan, Jou-tchen, Mongols, Mandchous, sont normalement des populations nomades, organisées en tribus, se livrant à la chasse, à la pêche, à la guerre, à l'élevage des troupeaux, parfois, comme dans le cas des Mandchous avant leur conquête de la Chine, à des formes sédentaires d'agriculture.

Ces sociétés barbares ont une structure féodale. Leur civilisation est peu avancée dans tous les domaines. Les voilà devenues, par la force des armes, maîtresses d'un monde, le monde chinois, riche, peuplé, orgueilleux de sa supériorité sur tous ses voisins, supériorité éclatante par le raffinement de la civilisation, le génie de la langue, le développement des arts et des lettres, la majesté de l'appareil administratif, le travail des paysans, cultivateurs depuis l'aube de leur histoire. Des phénomènes ^{p.123} d'interaction vont se produire fatalement — presque tous au bénéfice des Chinois. Mais les conquérants ont à défendre leur conquête. Les procédés de défense ont varié selon les dynasties. Un trait est cependant commun à toutes : c'est le désir de préserver l'organisation tribale et nomadique de l'étreinte de la bureaucratie chinoise, et aussi d'assurer aux conquérants les « leviers de commande » en plaçant les vaincus dans une situation subordonnée.

Cette infériorité se manifeste, elle aussi, par une grande variété de mesures mais, là encore, des similitudes peuvent être relevées. C'est ainsi que les classes sociales sont fortement différenciées et souvent soumises à des réglementations distinctes.

Sous les Yuan, les considérations raciales sont prédominantes. Dans l'ordre viennent d'abord les Mongols, la « race des seigneurs » ; puis les ressortissants des satellites occidentaux, les *sō mou jen*, formant trente et un peuples ou tribus ; puis les populations de la Chine du Nord, anciens sujets des Kin : Coréens, K'i-tan, Jou-tchen et Chinois, *Han jen* ; en dernier lieu, les hommes du Sud, *Man tseu* ou *Nan jen*, anciens sujets des Song. A part l'aristocratie mongole, la population est divisée en dix classes : fonctionnaires, employés, moines bouddhistes, moines taoïstes, médecins, ouvriers, chasseurs, peuple (*min* : paysans), lettrés confucianistes, mendiants (ou encore, pour les quatre dernières classes : artisans, prostituées, lettrés, mendiants). Le Code des Yuan contient des prescriptions minutieuses sur le statut respectif des mandarins civils, des militaires, des religieux, des esclaves.

L'inégalité devant la loi est chose courante et profite normalement aux vainqueurs. Par exemple, sous les Yuan, les Mongols ne devaient pas être soumis à la question, ni sur la peine de la marque. Inégalité qui est parfois dictée par la diversité même des conditions. Sous les Yuan, les Mongols étaient passibles de peines qui ne pouvaient être infligées aux Chinois. On remarque, d'autre part, ^{p.124} que les conquérants barbares demandent évidemment des leçons aux Chinois, quand il s'agit d'établir une organisation administrative. Mais, pour l'entrée dans la carrière de fonctionnaire, le système des examens n'a pas la faveur de la dynastie barbare. C'est que, dans

les sociétés à structure tribale de l'Asie intérieure, les charges sont le plus souvent héréditaires, *che kouan*. Les Leao continuent le système des examens (grade *tsin che*, « lettré accompli ») pour les Chinois avec le système dit *yin*, « protection », c'est-à-dire de transmission héréditaire des charges, pour les K'i-tan. Les Mongols n'ont d'abord admis que la nomination directe et le système *yin* et ce n'est qu'en 1313 que la dynastie Yuan a repris l'institution des concours, alors que l'influence chinoise se faisait prépondérante à la cour.

Les deux sociétés, barbare et chinoise, demeuraient indépendantes et ne se mêlaient point. Des interdictions de mariage furent fréquemment édictées et maintenues. Parfois, les conquérants imposèrent à leurs sujets chinois les vêtements en usage dans les tribus, ou une certaine mode dans l'arrangement de la chevelure. Les Jou-tchen et les Mandchous se montrèrent fort stricts sur ce chapitre, les derniers surtout. Inversement, les Jou-tchen, par exemple, commencèrent par imiter les Chinois dans leurs habitudes de vie, adoptant même des noms de clan chinois, empruntant au peuple conquis certaines conceptions religieuses ou laïques.

Mais, vers la fin du XII^e siècle, une formidable réaction nationaliste se fit sentir. Les Mongols, eux, représentants classiques du nomadisme, n'avaient rien de commun avec cet agriculteur sédentaire qu'est le Chinois. Les K'i-tan étaient plus compréhensifs à ce point de vue. Les armées mongoles et les auxiliaires que leur fournissaient les tribus alliées, par conséquent le noyau du système de défense de l'Empire, étaient strictement séparés des Chinois. Le mongol, le chinois et le ouïgour étaient considérés comme langues officielles.

^{p.125} On s'est parfois étonné des connaissances limitées sur la Chine et les Chinois dont fait preuve Marco Polo, en face de ses observations pertinentes et détaillées de la vie et de la civilisation des Mongols. Le fait n'a rien de surprenant si l'on songe que Marco Polo était l'ami des souverains mongols qui régnaient alors sur la Chine et qu'il avait été placé par eux à la tête de la préfecture de Yang-tcheou, dans le Kiang-sou. Ayant résidé assez longtemps en Asie centrale, il s'était familiarisé avec les coutumes et la langue des Mongols, mais en tant que fonctionnaire mongol, il trouva inutile d'apprendre le chinois. Il ne disserte pas sur l'écriture chinoise, il ne fait pas mention du thé. Il confond les pratiques chinoises en matière de mariage avec les usages de l'Asie centrale. De même que le dernier des empereurs Leao ignorait la répulsion de ses sujets chinois pour le laitage, Marco Polo attribue aux Chinois des habitudes alimentaires qui sont ceux d'une économie pastorale. Il est vraiment significatif que sous le règne de Khubilai-khan, un étranger ait pu devenir fonctionnaire en Chine, et même fonctionnaire distingué, avec une connaissance si limitée de la population chinoise. Malgré de faibles et tardives concessions à une certaine assimilation culturelle avec les Chinois, on a pu dire que l'incapacité des Mongols à établir une symbiose acceptable avec le peuple conquis est responsable pour une part non négligeable de la durée limitée de leur Empire.

Pour les Mandchous, les chances d'une telle symbiose se présentaient beaucoup mieux dès l'origine. « On ne dira jamais assez combien les Mandchous étaient Chinois au moment où ils entrèrent en Chine », a-t-on fait remarquer. Comme leurs ancêtres, les Jou-tchen, les Mandchous étaient éleveurs de bétail et avant tout agriculteurs. Mais, solidement établis dans des villages, des villes ou sur des domaines fortifiés, ils étaient plus familiarisés avec les problèmes d'une société agricole avancée telle que la société chinoise. Dix-huit ans avant leur entrée à Pékin, leur ^{p.126} souverain accomplissait déjà les grandes cérémonies chinoises en l'honneur de l'agriculture. A bien des points de vue, le désir de « sinisation » des Mandchous était manifeste. Aussi leur résistance culturelle à une assimilation complète n'en apparaît que plus remarquable. Les Mandchous demeurèrent essentiellement une race de conquérants militaires et ce sont leurs « bannières » qui, jusqu'à la révolte des T'ai-p'ing (1850-1864), restèrent les piliers de la défense de l'Empire. Si, par exception, quelques Mandchous — voire des souverains, comme K'ang-hi et K'ien-long — excellèrent dans la culture chinoise, la masse des conquérants demeura dans l'ignorance d'une civilisation qui ne l'intéressait pas. Résidant en Chine au sud de la Grande Muraille et ayant dû, par suite, adopter la langue chinoise et certaines habitudes chinoises de vie, les Mandchous trouvèrent indispensable de marquer très nettement leur domination politique. C'est pourquoi ils obligèrent les hommes de la population chinoise à porter des vêtements mandchous et à laisser pousser leur natte en signe de soumission. Ils interdirent aux femmes mandchoues d'épouser des Chinois. Ils rédigèrent leurs documents officiels et firent leurs proclamations en mandchou et en chinois.

En ce qui concerne les institutions, les « dynasties de conquête » ont été obligées, par la force des choses, de mettre sur pied une organisation politique dualiste, appuyée sur une forte armée qui, à son tour, dépend d'une solide administration civile. Ce sont les taxes et le tribut qui alimentent à la fois la machinerie militaire et la machinerie administrative. Le travail forcé fournit la main d'œuvre nécessaire pour la construction de fortifications, de routes, etc.

Les Leao eurent un gouvernement pour les régions du Nord, un autre pour les régions du Sud. Dans le gouvernement du Nord, il y avait deux premiers ministres, *tsai siang*, choisis chacun dans les deux clans principaux des ^{p.127} Siao et des Ye-liu, une chancellerie, *tch'ou mi yuan*. Les organes du gouvernement central du Sud — région où les Chinois sont beaucoup plus nombreux — reproduisent en partie ceux des T'ang : on y retrouve les *san kong*, les *san che*, les *san cheng*, le *yu che t'ai*, etc.

Les Kin eurent aussi un système dualiste, placèrent leurs nationaux dans les positions-clefs et réduisirent rigoureusement le nombre des fonctionnaires chinois. Il en fut de même sous les Yuan. L'administration civile, compétente pour les affaires intéressant une population en très grande majorité chinoise, était organisée de telle sorte que les Mongols et leurs assistants non Chinois

contrôlaient les postes de commande non seulement dans le gouvernement central, mais encore dans les provinces. Le fonctionnaire mongol en charge de ce contrôle administratif généralisé portait un titre transcrit en chinois *ta lou houa tch'e*.

Le gouvernement central de l'Empire était entre les mains d'un Grand Secrétariat, *tchong chou cheng*, dirigé par un *tchong chou ling*, fonction qui fut attribuée à plusieurs reprises au prince héritier. Venaient immédiatement au-dessous de lui les *tch'eng siang* de droite et de gauche, qui avaient la direction des six départements, *lieou kouan*, et secondaient l'empereur dans la conduite des affaires. Les *tch'eng siang* sont assistés de *p'ing tchang* et les uns et les autres ont la qualité de ministres assistants au Conseil d'État, *tsai siang*, eux-mêmes secondés par des *tch'eng* de gauche et de droite et par des conseillers, *ts'an tcheng*. Les *tch'eng* sont à la tête, respectivement, des bureaux de gauche et de droite, *tso yeou sseu*.

Le bureau de gauche a sous son contrôle six Chambres, *fang*, divisées elles-mêmes en un certain nombre de sections : 1) Chambre des employés et des rites, *li li fang* ; 2) Chambre des nominations, *tche tch'ou lang* ; 3) Chambre des foyers et (des choses) diverses, *hou tsa lang* ; 4) Chambre de l'approvisionnement en grain, *k'o leang fang* ; 5) Chambre de l'argent et du papier-monnaie, *yin tch'ao fang* ; 6) Chambre ^{p.128} de l'approvisionnement, *ying pan fang*. Le bureau de droite comprend trois Chambres : 1) Chambre de la guerre, *ping fang* ; 2) Chambre de la justice, *hing fang* ; 3) Chambre des travaux publics, *kong fang*.

Les Six Ministères traditionnels, *lieou pou*, relevant, directement du *tchong chou cheng*, sont dirigés chacun par trois fonctionnaires du rang de *chang chou*. La marche de tous les services est contrôlée par des *kien kiao kouan*. Les gouvernements provinciaux étaient d'abord administrés par les *tch'eng siang* du gouvernement central. Ils devinrent, plus tard des gouvernements autonomes, au nombre de six.

L'organisme central compétent pour les affaires militaires était le *tch'ou mi yuan*. Les affaires religieuses (bouddhistes) relèvent du *siuan tcheng yuan*. Le clergé bouddhiste, sous les Yuan, est très influent et très riche. Il jouit d'exemptions fiscales et d'un régime judiciaire privilégié. Le *yu che t'ai* est, sous les Yuan, l'organe disciplinaire des fonctions publiques, mais il existe aussi des *kien tch'a yu che*, dont la mission est d'être les oreilles et les yeux des autorités officielles et dont la fonction est de flétrir les mauvais mandarins et de recommander les bons.

Les Mandchous, comme les Jou-tchen, continuèrent purement et simplement à utiliser les institutions administratives chinoises, telles qu'elles existaient depuis les T'ang, avec quelques variantes. Les deux organismes les plus importants du gouvernement central des Ts'ing sont le *nei ko*, créé par les Ming, et le *kiun ki tch'ou*, établi en 1729 et qui, en tant que Grand Conseil, supplanta peu à peu le *nei ko*, Grand Secrétariat. A noter, pour les relations

avec les Barbares, relations qui, depuis les Ming jusqu'en 1842, relevèrent de la conception tributaire, l'institution du *li fan yuan*.

A l'époque mongole, le commerce est en plein essor, mais l'État eut pendant quelque temps le monopole du commerce extérieur. Une « grande bourgeoisie » commerciale et financière se constitua peu à peu dans les villes. ^{p.129} Les Musulmans jouèrent un grand rôle dans ce domaine, formant des groupes privilégiés de marchands, les *wo t'o*, lui disposaient d'une large influence.

Dans le domaine foncier, les « dynasties de conquête » transformèrent fréquemment les propriétaires chinois, grands et petits, en serfs sur leurs propres domaines, distribués par les conquérants à leur entourage, aux temples bouddhistes, etc. Ces serfs devaient payer, pour leurs terres qu'ils conservaient, l'impôt foncier à l'État et, de plus, versaient l'impôt personnel à leur maître : on les appelait « familles de double imposition », *eul chouei hou*. Ainsi en était-il sous les Leao. Ces serfs furent supprimés par les Kin, qui voyaient tout avantage à diminuer la puissance de l'aristocratie laïque et de l'Église. Au début du XIII^e siècle, les bénéfices avaient disparu et il ne restait plus que des propriétés foncières non privilégiées, sur lesquelles la main-d'œuvre servile (esclaves) était d'ailleurs très importante. On note encore comme l'un des traits de cette période dans le Nord de la Chine, le développement du domaine public, *kouan t'ien*, aux dépens de la propriété privée. Ce développement s'accrut sous les Yuan.

Sous les Ming avait fait son apparition une sorte de bénéfice, le *tchouang t'ien*, exempt d'impôts et de corvées, et qui acquit un grand développement. Les empereurs eux-mêmes, les princes et princesses de la famille impériale, les grands dignitaires, donnèrent ce statut à leurs propriétés.

La dynastie mandchoue supprima les bénéfices impériaux et les bénéfices privés, dont le nombre était devenu considérable. Les terres tombèrent dans le domaine public, ou bien furent redistribuées aux princes, aux membres de la famille impériale et aux gens des « bannières » ; dans l'un et l'autre cas, elles rentrèrent dans le régime commun. Le propriétaire n'eut plus le droit d'y mettre un régisseur dirigeant l'exploitation et faisant lui-même la police de la population, comme c'était le cas pour le régisseur du bénéfice ; il dut affermer le domaine à un locataire principal, ^{p.130} *tchouang t'eu*, qui traitait avec des sous-locataires et était responsable du paiement de la rente. Le fermage remplaça peu à peu l'exploitation directe et les fermiers finirent par acquérir un droit légal à la surface du sol, *t'ien mien*, à côté du droit du propriétaire, *t'ien ti*. Ce droit à la surface put même devenir perpétuel, *yong t'ien*. Enfin, au début, des Ts'ing, disparut la vieille distinction, d'intérêt fiscal, entre les terres privées et les terres publiques. Il n'y eut, plus comme terres publiques, *kouan t'ien*, que celles affectées par l'État à des dépenses publiques.

2. La société chinoise des Ming et des Ts'ing

@

Les Mongols avaient imposé à la Chine un régime politique et social dont le trait dominant était surtout la discrimination qu'il établissait à l'encontre des Chinois. Cependant, les nombreuses rébellions populaires qui éclatèrent pendant la deuxième moitié de la domination des Yuan n'eurent qu'un caractère économique et social. La révolte de Tchou Yuan-tchang, petit cultivateur misérable, qui, successivement moine et bandit, fonda la dynastie Ming, ne prit l'orientation d'un mouvement national anti-étranger que lorsque les Mongols eurent aggravé leurs lois raciales en guise de représailles. Mais en se présentant ainsi comme une réaction contre tout ce qui était étranger, ce mouvement national accusa la tendance naturelle de la communauté chinoise à se croire le centre du monde, à mépriser les « Barbares » et à poursuivre en vase clos le développement de sa civilisation, malgré l'expansion de l'Empire vers le Sud et les voyages maritimes de Tcheng Ho.

Dans les premières années de la dynastie, des mesures hostiles furent prises contre les grands propriétaires fonciers. Nombre d'entre eux furent obligés de s'établir à la capitale, alors Nankin, ce qui réduisit l'influence qu'ils tiraient de la possession de leurs domaines. Les terres furent redistribuées aux paysans, de nouveaux registres ^{p.131} fonciers furent établis. Les biens ecclésiastiques furent réduits et soumis à l'impôt. Mais ces mesures ne furent que partiellement appliquées et comme l'empereur dépendait des grands propriétaires pour le financement de ses armées, il lui était difficile d'insister. D'autre part, Tchou Yuan-tchang, devenu l'empereur T'ai-tsou, chercha à renforcer sa position en créant une féodalité composée de ses parents et de ses partisans. D'énormes domaines furent ainsi conférés en fiefs, des pensions très élevées furent servies aux membres de la famille impériale et aux grands fonctionnaires. En fait, la puissance et la richesse acquises par ces féodaux devinrent rapidement une menace pour le Trône.

Les marchands — beaucoup d'entre eux étaient des étrangers — firent aussi l'objet de mesures défavorables, prises à l'instigation des propriétaires fonciers. Mais ces mesures, elles aussi, n'atteignirent pas leur but. En réalité, c'est un trait essentiel de la société chinoise des Ming que l'apparition d'une grande bourgeoisie financière dans les villes, bourgeoisie pour qui le commerce remplace la terre comme incarnation idéale et lieu d'investissement pratique des richesses. L'ancienne « gentry » purement terrienne n'était plus seule à occuper la première place. Elle n'avait plus le monopole de fournir à l'Empire ses cadres administratifs. La nouvelle bourgeoisie, elle aussi, orientait ses fils vers les examens. Mais, aussi longtemps que cette classe n'eut pas atteint sa pleine puissance financière, les jeunes lettrés eurent à supporter les grosses dépenses afférentes aux examens successifs auxquels ils se présentaient. Beaucoup d'entre eux attendaient des années avant d'obtenir un poste. Et leur premier soin, en entrant dans la carrière officielle, était de

recupérer sur leurs administrés les sommes qui leur étaient nécessaires pour payer leurs dettes. L'empire proprement chinois des Ming était plus vaste que celui des Yuan, sa population était plus considérable et le nombre des fonctionnaires allait croissant. Mais les ^{p.132} traitements dérisoires qui leur étaient assurés par l'État rendaient ces fonctionnaires trop aisément accessibles aux tentations. La corruption ne cessa dès lors de se répandre, et c'est peut-être à l'époque Ming que ce trait caractéristique de la société chinoise apparut le plus accentué.

Cette corruption, et la démoralisation qui en résulta, furent aggravées par la prépondérance acquise par les eunuques. Jamais peut-être, dans l'histoire chinoise, ceux-ci ne furent plus puissants et plus néfastes que sous les Ming, si l'on néglige les méfaits que leur laissa commettre plus tard l'impératrice mandchoue Ts'eu-hi. Les eunuques devinrent alors un facteur d'une importance considérable et jouèrent leur rôle dans les luttes que menèrent les uns contre les autres les factions cherchant à prendre le pouvoir, telles que celle dirigée par Hou Wei-yong, par exemple. L'interminable querelle entre les lettrés et les eunuques reprit de plus belle, avec Wang Tchen puis Lieou Kin, l'ennemi de Wang Yang-ming. Après la mort de l'empereur Chen-tsong (Wan-li), en 1619, ces rivalités sanglantes atteignirent une violence sans précédent. La cruauté de l'eunuque Wei Tchong-hien détermina les lettrés à s'unir en une sorte d'organisation de défense camouflée en académie, le parti *Tong lin*. La lutte implacable qui s'ensuivit fut une des causes immédiates de la chute de la dynastie.

Comme à l'ordinaire, la classe paysanne faisait les frais de tous ces désordres. Les dépenses militaires, dans le second quart du XVII^e siècle, atteignaient presque la moitié du montant total des impôts de l'Empire. Les taxes augmentaient sans cesse et le poids en était d'autant plus lourd que la population était appauvrie par le brigandage constant. Dans bien des endroits, les paysans s'enfuyaient et laissaient leurs terres à l'abandon. Le monopole du sel et les exactions auxquelles il donnait lieu multipliaient les bandits et les hors-la-loi. Enfin, le système des grands domaines créés en faveur des princes, des princesses et des favoris ajoutait à l'exaspération des ^{p.133} paysans chassés de leurs champs et les rejetait parmi les rebelles.

Les Mandchous, on l'a vu, conquièrent la Chine en partant d'un État de culture mixte bâti sur la frontière Nord-Est. A cet État, créé sur une base bureaucratique chinoise, furent intégrées certaines caractéristiques féodales, la cohésion d'un système de clans et, comme annexe, le vasselage de tribus mongoles. L'État était fondé sur une organisation militaire de huit « bannières », *k'i*, organisation copiée sur le modèle chinois des gardes-frontières, *wei*, des Ming, mais mélangée d'éléments féodaux et il était gouverné par le clan impérial mandchou Aisin Kioro et par l'empereur. On sait comment Li Tseu-tch'eng avait essayé d'établir une dynastie « de l'intérieur », ce qui obligea les Mandchous à lutter contre lui. Li n'était qu'un bandit ordinaire et l'organisation qu'il tenta n'avait pas la solide infrastructure

de celle des Mandchous. Son échec final tint à sa fragilité économique et au fait qu'il ne trouva aucun appui dans la classe dirigeante, celle des lettrés et des grands propriétaires. Pour ceux-ci, il était un rebelle, tandis que les Mandchous représentaient l'ordre traditionnel chinois, favorable aux mandarins et à l'aristocratie terrienne. Un fonctionnaire chinois confucianiste préférerait donc tout naturellement, à un rebelle chinois, des étrangers respectueux de l'idéal chinois classique. « Par la conquête, dit la proclamation impériale, l'on a élevé notre vieil État pour recevoir le nouveau mandat », *souei kiu kieou pang tan ying sin ming*.

Les Mandchous traitèrent de manière égale Chinois, Mongols, Tibétains. Mais ils conservèrent leur organisation en bannières et un gouvernement central mandchou à Moukden avec six ministères, succursales de ceux de Pékin, et ceci dura jusqu'en 1907. Les bannières furent utilisées pour établir des garnisons dans la capitale et aux points stratégiques de l'Empire. Leurs membres demeurèrent complètement en dehors de la société chinoise, du fait des interdictions de mariage et aussi parce qu'ils ne pouvaient^{p.134} exercer aucune profession à l'exception de celle de soldat-cultivateur. Mais les Mandchous conservèrent l'organisation administrative chinoise et, pour les Chinois, le système des examens.

La classe des lettrés et des grands propriétaires avait d'abord hésité à se rallier aux conquérants. Des princes Ming conservèrent longtemps encore des partisans dans les provinces méridionales et se firent à diverses reprises reconnaître comme protecteurs de l'Empire, *kien kouo*, ou même comme empereurs. Mais l'arrivée des Mandchous à Nankin jeta le trouble dans la classe dirigeante. Des milliers de lettrés, de fonctionnaires, de propriétaires, réduits au désespoir, eurent recours au suicide. Puis, comme les Mandchous eurent soin de ne pas intervenir dans la propriété du sol, et que, d'autre part, ils établirent à Pékin un gouvernement solide, libéré de l'influence des eunuques et des vieilles factions, les lettrés affluèrent à la capitale et retrouvèrent leur prestige. Des empereurs férus de culture chinoise, tels que K'ang-hi et K'ien-long, favorisèrent la classe dirigeante. Les paysans eurent moins à souffrir des exactions habituelles. La corruption qui avait entraîné la perte des Ming fut tenue en échec. Cet heureux état de choses dura jusque vers le milieu du XVIII^e siècle.

Cette époque, qui vit une fois de plus l'apogée de l'Empire chinois et de la civilisation chinoise, offre l'image d'une société stable, imprégnée d'ordre confucianiste. Mais ce devait être l'ultime rayonnement de la Chine classique. Un siècle et demi suffit pour consommer la ruine de la dernière dynastie. Les signes de la décadence apparurent dans les activités de la société secrète du Lotus Blanc, qui suscita des révoltes chez les paysans et dans l'opposition anti-mandchoue de divers groupes de lettrés, opposition que K'ien-long réduisit par une « inquisition littéraire » qui n'épargna ni les œuvres, ni les hommes.

Quant aux causes de la décadence, elles sont connues. L'une des plus profondes réside dans l'énorme ^{p.135} accroissement de la population, passée, en trois siècles, de 60 millions à 400 millions d'âmes, tandis que l'insuffisance des ressources alimentaires, ainsi que l'absence de toute amélioration technique dans le domaine de l'agriculture produisaient un affaissement constant du niveau de vie des masses. Celles-ci, à la fin des Ts'ing, vivaient dans la misère, la richesse demeurant concentrée entre les mains de la classe dirigeante : lettrés, c'est-à-dire fonctionnaires, et grands propriétaires fonciers.

D'autre part, aucune industrie ne se développa en Chine avant les dernières années de la dynastie. Les disciplines techniques avaient été tuées depuis longtemps par le triomphe d'un examen littéraire unique habilitant à toutes les charges. L'artisanat chinois, si habile et si industrieux, vivait dans la dépendance de la classe dirigeante. Celle-ci ne connaissait guère que les investissements fonciers et lorsque, avec l'accroissement continu de la population, il y eut de moins en moins de terre par tête d'habitant, cette classe n'était pas préparée à permettre le développement de l'industrie. Au contraire, les fonctionnaires imposèrent toutes sortes de restrictions aux rares industries qui cherchaient à se créer : limitation de la production, établissement de taxes draconiennes, publiques et privées, ingérence dans les transports, etc. De plus, il n'existait pas d'institutions de crédit dignes de ce nom. Les nombreuses banques locales utilisaient leurs modestes capitaux en faisant directement du commerce et non en consentant des crédits à des commerçants ou à des industriels.

Dans ces conditions, la Chine devint rapidement un pays pauvre, faible, et la puissance politique des Mandchous ne cessa de décroître. La classe dirigeante, la « gentry », *tsin chen*, des lettrés et des propriétaires fonciers, n'échappa pas à cette détérioration générale et un grand nombre de ses représentants furent réduits au statut d'une classe moyenne prolétarisée, besogneuse. Cette classe, qui fournissait les fonctionnaires de degré inférieur, devint rapidement une ^{p.136} proie pour la corruption, tare congénitale de l'administration chinoise et qui a toujours été l'entrave principale à l'émancipation d'une bourgeoisie du type européen. Le dernier siècle de la dynastie mandchoue rivalisa sous ce rapport avec l'époque Ming. Or, c'est cette société anachronique, attardée dans un monde en proie à d'immenses transformations, qui était entrée en contacts suivis avec l'Occident, depuis l'arrivée des Jésuites sous le règne de Wan-li. Lentement, les conceptions et les techniques de l'Europe, puis de l'Amérique, se répandirent en Chine, surtout dans la classe moyenne.

Le monde occidental entraîna de plus en plus la Chine dans son orbite et le développement du commerce international attira les marchands européens vers les ports chinois en nombre croissant. Mais la société agraire chinoise, avec son contrôle officiel des activités économiques, décourageait la formation d'une classe indépendante de commerçants. Le gouvernement impérial était opposé à des formes occidentales de commerce et d'industrie

dont la nécessité n'apparaissait pas pour l'ordre social chinois traditionnel. En protégeant leurs activités commerciales et industrielles, confinées dans les « Ports à Traités », par la force et à l'aide de la fiction juridique de l'exterritorialité, les étrangers contribuèrent à aggraver la désintégration économique de l'Empire des Ts'ing. En même temps, les riches propriétaires chinois étaient attirés par les commodités et les agréments de la résidence dans les grands centres du commerce étranger et les marchands chinois investissaient leurs profits dans des propriétés où ils ne résidaient pas. L'absentéisme de cette nouvelle classe de propriétaires fonciers produisit les mêmes effets désastreux que ceux qui s'étaient déjà manifestés au cours de l'histoire économique de la Chine.

D'autre part, l'artisanat chinois ne pouvait entrer en compétition avec le machinisme importé par les étrangers. Les revers subis par le gouvernement, dans ses luttes contre ^{p.137} ces derniers, les énormes sorties d'argent qui affaiblirent la monnaie chinoise contribuèrent à aggraver la dépression économique. Lorsque la grande révolte des T'ai-p'ing éclata en 1850, les causes en furent essentiellement un mélange de vieux problèmes chinois et de nouveaux problèmes occidentaux dans le triple domaine politique, religieux et économique. L'impératrice Ts'eu-hi tenta, par tous les moyens, de retarder une évolution qui devait être fatale à sa dynastie et de préserver l'ordre chinois traditionnel. Elle y réussit pendant cinquante ans, avec une habileté géniale. Mais la cause était perdue. Depuis 1912, la Chine, rejetant une civilisation millénaire, cherche, vainement jusqu'ici, son équilibre nouveau. La société chinoise des Ts'ing apparaît dès maintenant comme une pièce de musée.

3. Le triomphe du Confucianisme

@

Lou Siang-chan, le philosophe Song rival de Tchou Hi, mourut sept ans avant ce dernier. Après sa mort, ses idées furent attaquées par les disciples de Tchou Hi, notamment pour la raison que sa théorie de l'identification de la Voie et de la Nature épousait trop étroitement le subjectivisme du Bouddhisme *tch'an*. Mais sous les Ming, les conceptions de Lou Siang-chan furent reprises et développées par Wang Cheou-jen (Wang Yang-ming) (1472-1528). Celui-ci opposa au Confucianisme matérialiste de Tchou Hi une doctrine idéaliste et une théorie de la connaissance intuitive fondées sur le *Ta hio*, dans la tradition de Mencius.

La connaissance intuitive de l'homme est une chose absolument parfaite et sereine, accordée à l'homme par le Ciel. Le but de la conduite du Sage, qui vit selon la loi morale, est de développer sa connaissance intuitive au maximum de manière à s'appuyer sur le Bien Suprême, en évitant ainsi les influences extérieures qui risqueraient autrement de corrompre sa bonté originelle. Cet

« enseignement du cœur », *sin hio*, grâce aux écrits de ^{p.138} Wang Yang-ming, représente ce qu'il y eut de plus dynamique et de plus vigoureux intellectuellement dans le Confucianisme des Ming.

Sous les Ts'ing, les deux confucianistes les plus éminents furent Yen Yuan (Yen Si-tchai) (1635-1704) et Tai Tchen (Tai Tong-yuan) (1723-1777). Eux aussi réagirent contre le néo-Confucianisme des Song, celui des frères Tchong et de Tchou Hi, et plus spécialement contre celui de Wang Yang-ming. Déjà Kou Yen-wou (1613-1682) avait discuté les interprétations des Classiques données par les philosophes Song en jetant les bases d'une méthode de critique textuelle, *k'ao tcheng hio*, qui, combinée avec la recherche historique, marquera, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'apogée de la science des lettrés Ts'ing. Mais Kou Yen-wou rejetait la philosophie intuitionniste de Wang Yang-ming. Il préconisait une science approfondie, une morale de l'effort personnel et un esprit critique. Sur la fin de la dynastie apparurent des hommes comme K'ang Yeou-wei (1858-1927) et Leang K'i-tchao (1873-1929), en qui l'on peut voir les derniers grands lettrés confucianistes. Avec eux et d'autres encore, l'étude critique des Classiques fit d'énormes progrès. Et si, jusqu'à la suppression des examens en 1905, les interprétations de Tchou Hi furent regardées comme seules orthodoxes, l'esprit de libre recherche qui anima les écrivains qu'on vient de citer assura le renouvellement et l'éclat du Confucianisme. Sans doute n'est-ce que dans le milieu relativement restreint des lettrés que celui-ci est resté vivant, sinon comme système religieux, du moins comme système de direction de vie. Mais le Bouddhisme et le Taoïsme étaient morts lentement entre le VII^e et le XIV^e siècle, tandis qu'à l'aube du XX^e siècle, le triomphe du Confucianisme n'était plus discuté. Jusqu'à ce jour, il reste vrai de dire que la civilisation chinoise, sous son aspect moral et religieux, s'est identifiée au Confucianisme.

4. La littérature

@

^{p.139} La dynastie Yuan vit un magnifique développement du théâtre chinois, dont les origines sont très anciennes. C'est ce qu'on appelle le « théâtre du Nord », parce que beaucoup d'auteurs dramatiques de cette époque étaient originaires de la région de Pékin et s'inspiraient souvent des airs et des rythmes barbares. La pièce la plus célèbre du théâtre Yuan est le *Si siang ki* de Wang Che-fou, inspiré par un conte T'ang. Il faut également citer deux pièces de Kouan Han-k'ing, le *Teou ngo yuan* et le *Kieou fong tch'en*, le *Wou t'ong yu* de Po Jen-fou, dont le sujet est l'histoire de l'empereur Hiuan-tsong et de la belle Yang Kouei-fei, le *Han kong tsieou*, de Ma Tche-yuan, qui raconte l'histoire d'une princesse des Han mariée à un seigneur barbare.

Sous les Ming, le style théâtral des Yuan s'adapte au goût des gens du Sud et devient le « théâtre du Sud », théâtre plus raffiné et dont la technique diffère de celle du théâtre Yuan. Le chef-d'œuvre du théâtre du Sud est le *P'i p'a ki* (*Histoire du Luth*), de Kao Ming, où se trouve exalté le thème de la piété filiale. Il faut également citer le *Tchao che kou eul ki* (*Les Orphelins de la famille Tchao*), de Ki Kiun-siang, et dont Voltaire fit une paraphrase. Une autre pièce célèbre est le *Mou tan t'ing* (*Le Pavillon des Pivoines*), de T'ang Hien-tsou (1550-1617), délicieuse féerie sentimentale : une jeune fille rencontre en rêve un jeune homme et en est aimée. Quand elle s'éveille, le souvenir de ce rêve la remplit d'une telle nostalgie qu'elle meurt de langueur. Mais le jeune homme, qui existait bien dans la réalité, passe un jour aux abords de la tombe de la jeune fille, est séduit par son portrait et son amour ressuscite la jeune morte, dont l'âme errait aux alentours.

Le théâtre des Ts'ing continue la tradition de celui des Ming. Les auteurs les plus connus sont Li Yu, à la fois auteur dramatique, juriste et critique d'art, Hong Cheng et K'ong Chang-jen. Ce dernier écrivit l'une des plus célèbres pièces chinoises, le *T'ao houa chan* (*L'Éventail aux fleurs de pêcher*). À partir de la fin de la période K'ien-long, on assiste à un retour au style théâtral populaire, caractérisé surtout par le « théâtre de Pékin », qui représente actuellement le théâtre traditionnel chinois.

Le roman fut probablement le genre littéraire le plus brillant des Ming et des Ts'ing. Le roman historique eut d'abord le plus de succès. On relit toujours en Chine, dans toutes les classes, l'histoire romancée des Trois Royaumes, le *San kouo tche yen yi*, attribué à Lo Kouan-tchong, qui aurait vécu au XIV^e siècle, à la fin des Yuan et au début des Ming. Le *Chouei hou tchouan*, dont l'auteur est inconnu, est un véritable roman de chevalerie, dans lequel apparaissent cent huit brigands redresseurs de torts qui punissent des fonctionnaires corrompus. Le voyage de Hiuan-tsang aux Indes a inspiré le *Si yeou ki* (*Le Voyage en Occident*), qui date du XVI^e siècle et mélange le surnaturel et la réalité historique. Le roman de mœurs réaliste et même licencieux est représenté par le *King ping mei*, satire des mœurs dissolues de certains fonctionnaires du temps, mettant en scène les concubines et les entremetteuses.

Le roman, sous les Ts'ing, attire l'attention des lettrés et produit les chefs-d'œuvre du genre. Le plus célèbre est le *Hong leou mong* (*Le Rêve dans le Pavillon rouge*), du Mandchou Ts'ao Tchan (1719-1764). C'est une description de l'existence d'une grande famille bourgeoise, où vivent douze jeunes filles et un jeune homme fort romanesques. C'est le chef-d'œuvre du roman sentimental chinois. Wou King-tseu (1701-1754) a écrit une satire très acerbe des milieux littéraires, le *Jou lin wai che*, tandis que Li Jou-tchen (1763-1830 environ) aborde le roman à thèse dans son *King houa yuan*, qui traite de questions sociales intéressant les femmes. Enfin, à côté des grands romans, les contes, *siao chou*, conservent leur vogue. Le recueil le plus célèbre en ce genre est le *Leao tchai tche yi* (*Les Histoires étranges du studio*

Leao), véritables contes fantastiques, ^{p.141} dont les principaux personnages sont des revenants et des animaux garous, tirés du folklore chinois par P'ou Song-ling (1630-1715).

Sous les Ming comme sous les Ts'ing, les poètes furent nombreux, mais la plupart n'eurent aucune personnalité et se bornèrent à reprendre les thèmes traditionnels en imitant les grands artistes T'ang ou Song.

En réalité, si l'on met à part le théâtre et le roman d'une part, les œuvres de critique textuelle d'autre part, la littérature classique des Ming et des Ts'ing est surtout riche de grands travaux d'érudition : encyclopédies, dictionnaires, catalogues, etc. A l'imitation des grands recueils des Song : *Tsö fou yuan kouei*, *T'ai p'ing yu lan*, *Yu hai*, *Wen hien t'ong k'ao*, etc., furent composés : le *Yong lo ta tien* (1407), le *T'ou chou tsi tch'eng* (1725), le *P'ei wen yun fou* (1711), le *Pien tseu lei pien* (1726), le *K'ang-hi tseu lien* (1716), le *Sseu k'ou ts'üan chou tsong mou* (1782), ce dernier décrivant plus de 10.000 ouvrages formant plus de 170.000 chapitres, etc.

Les dernières années de la dynastie Ts'ing marquent le début d'une ère nouvelle pour la littérature chinoise. Les travaux critiques de K'ang Yeou-wei et de Leang K'i-tch'ao ouvrirent la voie à la réforme littéraire de Hou Che et de Tch'en Tou-sieou, mais la littérature « moderne » est postérieure à 1916 et son examen déborderait du cadre de cette étude.

5. La décadence de l'art

@

L'art des Yuan s'attache d'abord à continuer la tradition des Song, mais l'épopée mongole ramena pour un temps en Chine l'art réaliste, à thèmes animaliers et militaires, des T'ang. De plus les Mongols, bouddhistes pieux, tinrent en grande estime la peinture religieuse. L'école des Tchao, fondée par Tchao Mong-fou (1254-1322), symbolise ces tendances diverses. Ses guerriers et ses chevaux, ses scènes de chasse et d'histoire, sont les chefs-d'œuvre de l'époque.

^{p.142} Avec les Ming, commence le dilettantisme et l'académisme qui tueront, plus tard, l'art chinois dans toutes ses manifestations. Le bronze ne donne plus que d'aimables et fines statuettes. La grande sculpture est en décadence : les statues d'animaux qui bordent les avenues des tombeaux des Ming, dans la Chine du Nord, sont lourdes et sans style, nettement inférieures à celles du tombeau de Hong-wou à Nankin. La peinture se maintient à un rang honorable, mais sans plus. Ni puissance, ni originalité. Le métier seul est d'une correction parfaite. L'encyclopédie de la peinture chinoise appelée *Kiai tseu yuan houa tchouan*, publiée et préfacée en 1701 par Li Yu, codifie tous les préceptes académiques et enseigne l'art de peindre « à la manière de... ».

Cependant, de beaux portraits, d'élégantes peintures de fleurs et d'oiseaux, de ravissants paysages, assurent à la peinture Ming des promesses de survie.

L'architecture, qui n'a jamais donné en Chine d'œuvres comparables à celles qui embellissent tant de pays européens, fut cependant illustrée, sous les Mongols et surtout sous les Ming, par la restauration de la Grande Muraille et la construction des murs, des palais et de plusieurs temples à Pékin. L'art des jardins se développa également à cette époque. Une encyclopédie de l'architecture chinoise, le *Ying tsao fa che* de Li Ming-tchong, avait paru sous les Song en 1160.

Sous les Ts'ing, la décadence s'accrut dans tous les domaines de l'art, surtout en ce qui concerne la peinture et la sculpture. En revanche, la céramique, dont la technique était déjà très poussée sous les T'ang et qui s'était signalée sous les Song par une simplicité raffinée, fut le grand art des Ming et atteignit son apogée sous K'ang-hi et K'ien-long. Mais si la Chine a toujours eu dans ce domaine une primauté indiscutée, il faut cependant reconnaître qu'il s'agit là d'un art mineur.

Au fond, deux époques : Chang (Yin) et Tcheou, pour le bronze ; trois : Han, Wei, T'ang pour la sculpture ; ^{p.143} quatre : T'ang, Song, Yuan, Ming, pour la peinture, représentent autant de poussées successives des principales manifestations de l'art chinois, poussées suivies d'arrêts. Seule, la céramique a présenté un développement continu. Mais, depuis le début du XIX^e siècle, la Chine impériale n'a pratiquement plus connu d'activité artistique digne de ce nom. Contraste frappant avec une intense activité littéraire qui ne s'est jamais interrompue depuis vingt-cinq siècles.

NOTES V. — L'époque moderne

@

^{p.144} L'anarchie qui avait suivi la chute des T'ang facilita de nouvelles invasions barbares. Un peuple d'origine mongole, les K'i-tan, occupa d'abord les marches septentrionales de l'Empire des Song (dynastie Leao, 907-1168). Pékin, alors appelé Yen-tcheou, devint la capitale méridionale de la dynastie et pour cette raison, en 938, fut dénommé Nankin (*Nan king*, capitale du Sud ; *Pei king*, capitale du Nord). Les Song Septentrionaux soutinrent des luttes incessantes contre les K'i-tan et aussi contre un clan tangut qui avait établi au Kan-sou un nouvel État barbare, le royaume de Si-hia, avec capitale à Ning-hia. Sous Houei-tsong, d'autres Barbares, les Jou-tchen, envahirent le territoire des K'i-tan et y installèrent une dynastie Kin (1115-1234), tandis qu'un prince k'i-tan allait fonder pour son compte un Empire turc en Asie centrale, l'Empire Kara K'i-tan. Ce sont les Kin qui délogèrent les Song de K'ai-fong et les obligèrent à se réfugier dans les provinces méridionales.

Entre 1155 et 1167 selon les sources, se place la naissance de celui qui devait devenir Gengis-khan et passer à la postérité comme un des plus grands fondateurs d'empires que le monde ait connu. De sa prodigieuse épopée, retenons seulement qu'après avoir unifié les tribus mongoles, il entreprit la conquête de la Chine, détruisant d'abord le royaume des Si-hia et la dynastie des Kin. Après sa mort (1227), l'un de ses quatre fils, Ogodaï, continua de résider à la capitale mongole, Karakoram, sur le haut Orkhon. Il prit pour ministre un homme du clan Ye-liu, Ye-liu Tch'ou-ts'ai, qui joua un grand rôle dans l'évolution de l'empire militaire des Mongols vers un empire administratif à la manière chinoise. Ogodaï acheva la conquête du royaume Kin, qui s'était maintenu dans le Ho-nan. A partir de 1234 commencèrent les opérations qui devaient amener, à l'issue d'une lutte de cinquante ans, la chute des Song (1280). Ce fut l'œuvre d'un petit-fils de Gengis-khan, Khubilai. Celui-ci monta sur le Trône du Dragon, établit sa dynastie sous le titre de Yuan (1280-1367) et fixa sa capitale à Pékin (nom dynastique : Che-tsou). Sous cet empereur, la Chine, bien que tout entière soumise à un conquérant étranger, atteignit les limites extrêmes de son expansion territoriale et acquit un rayonnement international. La largeur de vues de Che-tsou et de ses ministres lui valut l'ordre intérieur et la prospérité. De nombreux voyageurs et missionnaires étrangers, parmi lesquels les frères Polo, de Venise, se rendirent à la cour mongole. Marco Polo reçut une haute charge administrative, celle de gouverneur de Yang-tcheou, ville située à la jonction du Grand Canal et du Yang-tseu.

Les derniers empereurs Yuan furent des souverains incapables. Des révoltes éclatèrent dans la Chine méridionale. Un chef militaire, Tchou Yuan-tchang, s'imposa et entreprit de reconquérir sur les Mongols les provinces du Nord. En 1368, il s'empara de Pékin, tandis que le dernier des Yuan s'enfuyait vers le désert de Gobi. Ainsi fut fondée la dynastie chinoise des Ming (1368-1644), qui eut d'abord sa capitale à Nankin, K'ai-fong étant choisi comme capitale auxiliaire dans le Nord. Pékin, dépossédé de son rang, fut appelé — comme ^{p.145} ce devait être le cas six siècles plus tard, entre 1928 et 1948 — Pei-p'ing, « Pacification du Nord ».

Parmi les premiers empereurs Ming, Yong-lo (1403-1425) est l'un des plus célèbres. Il rétablit l'hégémonie chinoise en Asie et remit la capitale à Pékin (1421) — c'est de son règne que date l'aspect actuel de la ville. Il ruina en Mongolie le pouvoir des derniers descendants de Gengis-khan et annexa le royaume d'Annam, qui ne tarda pas, du reste, à recouvrer son indépendance. Le règne le plus fastueux de la dynastie fut celui de Wan-li (Chen-tsong) (1573-1619). Il vit la première guerre sino-japonaise à propos de la Corée (1592-1607), qui resta un royaume indépendant, mais théoriquement vassal de la Chine. Wan-li eut également à lutter contre les nouveaux maîtres de la Mongolie, les Oirat. Au début du XVII^e siècle, Wan-li accueillit le P. Ricci et les premiers Jésuites. C'est sous les Ming que prit place la réforme du

Bouddhisme tibétain et l'établissement du Lamaïsme. Enfin, c'est entre 1549 et 1557 que les Portugais s'établirent, définitivement, à Macao.

Vers la fin du règne de Wan-li, la Chine entra en lutte avec les Mandchous. Il s'agissait de tribus Jou-tchen établies sur la frontière Nord-Est de la Chine et qui, en 1635, prirent le nom de Mandchous. Ces tribus avaient, dès la fin du XVI^e siècle, entrepris de bâtir une organisation gouvernementale qui devait devenir assez forte pour réaliser la conquête de l'Empire en 1644. La dynastie Ming, minée par les intrigues des eunuques, était alors irrémédiablement affaiblie. Un aventurier, Li Tseu-tch'eng, après avoir assis son autorité sur le Ho-nan et le Chan-si, enleva Pékin à l'empereur Tch'ong-tcheng (1628-1644), qui, de désespoir, se suicida. Le chef de l'armée qui contenait les Mandchous aux abords de la Grande Muraille, Wou San-kouei, fit la paix avec ses ennemis et leur demanda de l'aider à venger la mort de l'empereur Ming. Mais une fois à Pékin, les Mandchous refusèrent de s'en retourner et proclamèrent empereur leur propre chef, Chouen-tche, qui donna à sa dynastie l'appellation de Ts'ing (1644-1911). Le Trône du Dragon passait, une fois de plus, aux mains des Barbares.

La dynastie chinoise Ming, qui disparaissait, s'était appliquée, en réaction contre les lois « raciales » des Mongols, à restaurer dans tous les domaines les traditions nationales. Le règne de Hong-wou (1368-1399) est significatif à ce point de vue. Tout en se repliant sur elle-même et en se montrant hostile aux influences étrangères, elle avait encouragé les premières expéditions commerciales maritimes et l'expansion chinoise outre-mer. Les voyages de l'eunuque Tcheng Ho sont restés célèbres. Dans l'ensemble, les Ming maintinrent le prestige de la Chine. Les règnes de Hien-tsong (1465-1488) et de Hiao-tsong (1488-1506) sont les plus glorieux de la dynastie.

Les princes Ming conservèrent longtemps encore des partisans dans les provinces méridionales. Canton fut occupé dès 1650, mais il fallut de longs efforts pour venir à bout de la résistance de Wou San-kouei, ainsi que du pirate Tcheng Tche-long et de son fils Kouo-sing-ye ou Koxinga, qui fondèrent des royaumes éphémères.

Le XVIII^e siècle fut illustré par les deux longs règnes de K'ang-hi (1689-1722) et de K'ien-long (1736-1796). Sous ces princes, la Chine retrouva la splendeur et le prestige qu'elle avait connus au temps des Han, des T'ang, des Yuan. Dans l'ordre intérieur, on note la « Querelle des Rites », qui aboutit, sous la brève souveraineté de Yong-tcheng (1723-1735), à une persécution des missionnaires catholiques dictée par des raisons politiques. Sous K'ang-hi et K'ien-long, les Jésuites acquirent une grande influence à la cour et occupèrent même des postes de confiance. Ce sont des Jésuites français qui furent les initiateurs de la sinologie occidentale, entre 1735 et 1814, créant ainsi une discipline dans laquelle la France a de glorieuses traditions. Et les ^{p.146} connaissances sur la Chine qu'ils révélèrent à l'Europe

eurent un retentissement profond sur la pensée politique et philosophique française du XVIII^e siècle.

A l'extérieur, K'ang-hi et K'ien-long firent une politique impérialiste et l'expansion chinoise atteignit de nouveau son zénith. Campagnes contre les Mongols (les « Eleuthes », c'est-à-dire les Oirat), annexion de l'Ili et de la Kachgarie — réalisation de l'œuvre entreprise par les Han dix-sept siècles plus tôt — renforcement de la suzeraineté chinoise sur le Tibet par l'investiture donnée au dalai-lama, tribut imposé au Népal et à la Birmanie, cette simple énumération permet d'écrire que lorsque K'ien-long abdiqua, après un règne de soixante années, il laissait la Chine à l'apogée de sa puissance.

Au XIX^e siècle, le fait capital est l'ouverture de la Chine au commerce international et la résistance opiniâtre opposée aux prétentions étrangères par la dynastie mandchoue. A l'intérieur, la dynastie fut mise en péril par la rébellion des T'ai-p'ing, qui dura quinze années (1850-1865), fit des millions de victimes, ravagea plusieurs provinces parmi les plus riches et ne fut matée qu'avec des concours militaires étrangers. Le soulèvement des « Boxers », en 1900, était aussi un mouvement anti-dynastique que l'impératrice douairière Ts'eu-hi détourna contre les étrangers. En dépit de l'énergie de cette femme indomptable, la Chine, vaincue dans deux guerres extérieures, l'une avec la France (perte de l'Indochine, 1885), l'autre avec le Japon (perte du protectorat sur la Corée et de Formose, 1895), réduite à un état de vassalité internationale par le protocole du 7 septembre 1901, était mûre pour entrer dans une nouvelle période de troubles. Le « mandat du Ciel » se retirait peu à peu de la dynastie. En 1898, l'empereur Kouang-siu (1875-1909), sur les conseils de K'ang Yeou-wei et de Leang K'i-tch'ao, avait sanctionné un plan de réformes destiné à « moderniser » la Chine, plan que fit échouer Ts'eu-hi. La leçon des Boxers aidant, l'impératrice accepta une partie de ces réformes en 1901, à son retour de la fuite à Jehol. Les dernières années de son règne — car elle régnait effectivement, ayant, depuis 1898, complètement éliminé son neveu Kouang-siu des affaires, faisant de lui un souverain fantôme et un souffre-douleur — furent marquées par la politique de Li Hong-tchang qui, conscient de la constante menace japonaise contre la Chine, s'efforça de jouer la carte russe. La guerre russo-japonaise fut une des conséquences immédiates de cette politique, dont les répercussions sont loin d'être épuisées. La victoire du Japon, sanctionnée par le traité de Portsmouth, U. S. A., du 22 décembre 1905, eut un grand retentissement en Asie. La Chine était restée neutre, mais, en fait, c'est elle qui devait faire les frais de la lutte.

Le 15 décembre 1909, l'impératrice Ts'eu-hi mourait, mystérieusement précédée de quelques heures dans la mort par Kouang-siu. Par suite d'intrigues, c'est un neveu de ce dernier, le prince P'ou Yi, âgé de deux ans, qui fut placé sur le trône (nom de règne : Siuan-t'ong), la régence étant confiée à son père, le prince Tch'ouen. Mais rien ne pouvait plus arrêter la vague anti-dynastique. Le 10 octobre 1911, l'armée se révoltait à Wou-tch'ang. Les provinces méridionales se détachaient du gouvernement

central, Sun Yat-sen établissait un gouvernement républicain à Nankin. Le 12 février 1912, la République était proclamée, les Ts'ing abdiquaient. Siuan-t'ong, redevenu le prince P'ou Yi, sera, vingt ans plus tard, en 1932, appelé par les Japonais à la régence du Man-tcheou-kouo et ultérieurement couronné empereur sous le nom de règne de Kang-tö. Ce règne s'est terminé en 1945, avec l'effondrement du Japon et de sa position en Mandchourie.

Ainsi, la date du 12 février 1912 marque la chute de la XXIV^e dynastie chinoise et la fin de l'Empire qu'avait fondé, vingt-deux siècles auparavant, Ts'in Che houang-ti, le « Premier Empereur ».

@

Carte 1. La Chine pendant la période Tch'ouen-ts'ieou (722-484 av. J.C.).

Carte 2a. La Chine des Han, partie occidentale (206 av. J.C. - 220 ap. J.C.).

Carte 2b. La Chine des Han, partie orientale (206 av. J.C. - 220 ap. J.C.).

Carte 3. La Chine des Trois Royaumes (220 - 265/280).

Carte 4. La Chine des T'ang (618-906).

Carte 5a. La Chine des Ts'ing, partie occidentale (1644-1911).

Carte 5b. La Chine des Ts'ing, partie orientale (1644-1911).

BIBLIOGRAPHIE

@

- ANDERSSON (J. G.), Researches into the prehistory of China, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 15, Stockholm, 1943.
- ARLINGTON (L. C.), *The Chinese Drama from the earliest times until to-day*, Shanghai, 1930.
- BALÂZS (St.), Beiträge zur Wirtschaftsgeschichte der T'ang-Zeit (618-906), *Mitt. des Semin. für Oriental. Sprach.*, XXXIV-XXXVI, Berlin, 1931-1933.
- BALÂZS (St.), Ein Vorläufer von Wang An-schi, *Sinica*, VIII, 1933, pp. 165 s.
- BALÂZS (Et.), Entre révolte nihiliste et évasion mystique. Les courants intellectuels en Chine au III^e siècle de notre ère, *Études Asiat.*, 1948, pp. 27-55, Berne.
- BALÂZS (Et.), La crise sociale et la philosophie politique à la fin des Han, *T'oung Pao*, XXXIX, 1949, pp. 83-131.
- BALÂZS (Et.), *Études sur la société et l'économie de la Chine médiévale. I : Le traité économique du Souei-chou*, Paris, 1952 (ms.).
- BIELENSTEIN (Hans), The census of China during the period 2-742 A. D., *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 20, pp. 125-163, Stockholm, 1947.
- BIELENSTEIN (Hans), An interpretation of the Portents in the Ts'ien Flan-shu, *Mus. Far. East. Antiq.*, n° 22, pp. 127-143, Stockholm, 1950.
- BIOT (Ed.), *Le Tcheou li ou les Rites des Tcheou*, 2 vol. et 1 vol. d'index, Paris, 1851.
- BINGHAM (W.), *The Founding of the T'ang Dynasty, the fall of Sui and the rise of T'ang*, Baltimore, 1941.
- BLUE (miss Rhea C.), The argumentation of the « Shih-huo-chich » chapters of the Han, Wei and Chin dynastie histories, *Harv. Journ. As. St.*, 1948, pp. 1-118.
- BODDE (Derk), *China's first Unifier : a study of the Ch'in dynasty as seen in the life of Li Ssu (280 ?-208 B. C.)*, Leiden, 1938.
- BRACKE, Jr. (E. A.), Family vs. merit in Chinese civil service examination under the Empire, *Harv. Journ. As. St.*, X, 1947, pp. 103-123.
- BREWITT-TAYLOR (C. H.), *San Kuo, or Romance of the Three Kingdoms*, traduct. du *San kouo tche yen yi*, 2 vol., Shanghai, 1925.
- BRUCE (J. P.), *Chu Hsi and his masters. Introduction to Chu Hsi and the Sung School of Philosophy*, London, 1923.
- BRUNNERT (H. S.) and HAGELSTROM (V. V.), *Present day political organization of China*, revis. par N. Th. KOLESOFF, trad. du russe par A. BELTCHENKO et E. E. MORAN, Shanghai, 1912.
- BUCK (J. L.), *Land utilization in China*, 3 vol., Nanking, 1937.
- BUSHELL (S. W.), *Chinese Art*, 2 vol., London, 1924.
- CHEN (Huan-chang), *The economic principles of Confucius and his school*, 2 vol., Columbia University, New York, 1911.
- CHEN (Han-Seng), *Landlord and Peasant in China*, New York, 1936.

- CHEN (Shao-Kwan), *The system of taxation in China in the Ts'ing dynasty (1644-1911)*, New York, 1914.
- CH'EN (Meng-chia), Style of Chinese bronzes, *Arch. of the Chin. Art Soc. in America*, I, 1945-1946, pp. 26-61.
- CHI (Ch'ao-ting), *Key economic areas in Chinese history, as revealed in the development of public works for water-control*, London, 1936.
- CHOU (Yrliang), Tantrism in China, *Harv. Journ. As. St.*, 1944, pp. 241-332.
- CHU HSI, *The philosophy of human nature*, trad. du chinois, avec notes, par J. Perey BRUCE, London, 1922.
- COUVREUR (S.), traductions des *Classiques*, 8 vol., Ho-kien fou, 1895-1916.
- CREEL (H. G.), *The birth of China*, London, 1936.
- CREEL (H. G.), *Studies in early Chinese culture*, 1st ser., London, 1937.
- CREEL (H. G.), *Confucius, the Man and the Myth*, London, 1951.
- DE GROOT (J. J. M.), *The religious System of China, its ancient forms, evolution, history and present aspect*, 6 vol., Leiden, 1892-1910.
- DEMIÉVILLE (P.), Ed. - Hôbôgirin : *Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises*, Tokyo et Paris, 1929-1937.
- DES ROTOURS (R.), *Les grands fonctionnaires des provinces en Chine sous la dynastie des T'ang*, extr. du *T'oung Pao*, XXV, Leiden, 1927.
- DES ROTOURS (R.), *Le Traité des examens*, traduit de la *Nouvelle Histoire des T'ang* (chap. XLIV, XLV), Paris, 1932.
- DES ROTOURS (R.), *Traité des fonctionnaires et Traité de l'armée*, traduits de la *Nouvelle Histoire des T'ang* (chap. XLVI-L), 2 vol., Leyde, 1947-1948.
- DES ROTOURS (R.), *Les insignes en deux parties (fou) sous la dynastie des T'ang (618-907)*, extr. du *T'oung Pao*, XLI, livr. 1-3, Leiden, 1952.
- DRAKE (F. S.), Mohammedanism in the T'ang dynasty, *Monum. Ser.*, VIII, 1943, pp. 1-40.
- DRAKE (F. S.), Sculptured stones of the Han dynasty, *Monum. Ser.*, IX, 1944, pp. 280-318.
- DUBS (H. H.), *Hsüntze, the moulder of ancient Confucianism*, London, 1927.
- DUBS (H. H.), *The works of Hsüntze*, London, 1928.
- DURS (H. H.), Wang Mang and his economic reforms, *T'oung Pao*, XXXV, 1940, pp. 219-265.
- DUYVENDAK (J. J. L.), Hsün-tzū on the Rectification of Names, *T'oung Pao*, XXIII, pp. 221-254, Leiden, 1924.
- DUYVENDAK (J. J. L.), *The book of Lord Shang*, London, 1928.
- EBERHARD (W.), Zur Landwirtschaft der Han-Zeit, *Mitt. des Sem. für Orient. Sprach.*, XXXV, *Ostasiat. Stud.*, pp. 74-105, Berlin, 1932.
- EBERHARD (W.), *Chinese Fairy Tales and Folk Tales*, London, 1937.
- EBERHARD (W.), *Kultur und Siedlung der Randvölker Chinas*, suppl. au *T'oung Pao*, XXXVI, 1942.
- EBERHARD (W.), Die Chinesische Novelle des 17-19 Jahrhunderts. Eine soziologische Untersuchung, *Artibus Asiae*, suppl. 9, 1948.

- EBERHARD (W.), *A history of China*, trad. de l'allemand par E. W. DICKES, London, 1950.
- FAIRBANK (J. K.) et TENG (S. Y.), On the transmission of Ch'ing documents, *Harv. Journ. As. St.*, IV, 1939, pp. 12-46.
- FAIRBANK (J. K.) et TENG (S. Y.), On the Ch'ing tributary system, *Harv. Journ. As. St.*, VI, n° 2, 1941, pp. 135-246.
- FAIRBANK (J. K.) et TENG (S. Y.), On the types and uses of Ch'ing documents, *Harv. Journ. As. St.*, V, n° 1, 1949.
- FAVRE (B.), *Les sociétés secrètes en Chine*, Paris, 1933.
- FEI (Hsiao-T'ung), *Peasant life in China*, New York, 1939.
- FEIFEL (L. Eug.), Geschichte der Chinesischen Literatur und ihrer gedanklichen Grundlage, nach Nagasawa Kikuya : Shina gakufutsu bungeishi, *Monum. Serica*, monogr. VIII, Pékin, 1945.
- FENG (H. D.), Chinese kinship system, *Harv. Journ. As. St.*, II, 2, pp. 141-276.
- FITZGERALD (C. P.), *China, a short cultural history*, New York, 1938 ; réimpr. London, 1950.
- FORKE (A.), Lun-Heng. Selected Essays of the philosopher Wang ch'ung, *Mitt. d. Semin. f. Orient. Spr.*, 2 vol., Berlin, 1911.
- FORKE (A.), *The World-Conception of the Chinese*, London, 1925.
- FORKE (A.), *Geschichte der alten Chinesischen Philosophie*, Hamburg, 1927.
- FORKE (A.), *Geschichte der mittelalterlichen chinesischen Philosophie*, Hamburg, 1934.
- FORKE (A.), *Geschichte der neueren Chinesischen Philosophie*, Hamburg, 1938.
- FORREST (R. A. D.), *The Chinese Language*, London, 1948.
- FRANKE (O.), *Die Rechtsverhältnisse am Grundeigentum in China*, Leipzig, 1903.
- FRANKE (O.), *Staatssozialistische Versuche im alten and mittelalterlichen China*, Berlin, 1931.
- FRANKE (H.), *Geld und Wirtschaft in China unter der Mongolen-Herrschaft. Beiträge zur Wirtschaftsgeschichte der Yüan-Zeit*, Leipzig, 1949.
- FUNG (Yu-lan), *A history of Chinese Philosophy*, trad. par Derk BODDE, vol. I, Peiping, 1937.
- FUNG (Yu-lan), *A short history of Chinese philosophy*, ed. by Derk BODDE, New York, 1948.
- GALE (Esson M.), *Discourses on Salt and Iron*, trad. du Yen t'ie louen, de Houan K'OUAN, Leiden, 1931.
- GALT (Howard S.), *History of Chinese Educational Institutions*, vol. I : *To the end of the Five dynasties*, A. D. 960, London, 1951.
- GARDNER (S. Charles), *Chinese traditional historiography*, Cambridge, 1938.
- GOODRICH (L. C.), *The literary inquisition of Ch'ien Lung*, Baltimore, 1935.
- GOODRICH (L. C.), *A short history of the Chinese people*, London, 1943.
- GRANET (M.), *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, 1919.
- GRANET (M.), *Danses et légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926.

- GRANET (M.), *La civilisation chinoise*, Paris, 1929.
- GRANET (M.), *La pensée chinoise*, Paris, 1934.
- GRANET (M.), *Sociologie du folklore chinois*, Paris, 1952.
- GROUSSET (R.), *Histoire de la Chine*, Paris, 1946.
- GROUSSET (R.), *La Chine et son art*, Paris, 1951.
- HAENISCH (Erie), Steuergerechtsame der chinesischen Klöster unter der Mongolen herrschaft, *Verhandl. d. Sächsischen Akad. der Wissens zu Leipzig Philol.-histor. Kl.*, Bd. 92, Heft 2, Leipzig, 1940.
- HALOUN (G.), Contribution to the history of clan settlement in ancient China (I), *Asia Major*, 1924, pp. 76-111 et 587-623.
- HALOUN (G.), Legalists fragments, *Asia Major*, II, part. I, pp. 85-120, London, 1951.
- HENKE (Frederick G.), *The philosophy of Wang Yang-ming*, London, 1916.
- HSIEH (Pao-chao), *The Government of China (1644-1911)*, Baltimore, 1925.
- HSU (F. L. K.), *Under the Ancestors' shadow. Chinese culture and personality*, 1949.
- HSU (Sung-Nien), *Anthologie de la littérature chinoise*, Paris, 1933.
- HUANG (Siu-Chi), *Lu Hsiang-Shan, a twelfth century Chinese idealist philosopher*, New Haven, 1944.
- Huang Ts'ing k'ai kuo lang luëh. *Die Gründung des Mandsehurischen Kaiserreiches*, trad. par Erich HAUER, Berlin-Leipzig, 1926.
- HUMMEL (Arthur W.), *The autobiography of a Chinese historian*, Leiden, 1931.
- HUMMEL (Arthur W.), *Eminent Chinese of the Ch'ing Period*, 2 vol., Washington, 1943-1944.
- JETTMAR (Kart), The Karasuk culture and its South-Eastern Affinities, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 22, 1950, pp. 83-126.
- KALTENMARK-GHÉGUIER (O.), *La littérature chinoise*, Paris, 1948.
- KING (F. H.), *Farmers of Forty Centuries*, New York, 1927.
- KARLGREN (B.), Some fecundity symbols in ancient China, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 2, 1930.
- KARLGREN (B.). Shich King researches, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, IV (1932), pp. 117-185. — Cf. également les gloses publiées dans le *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, XIV (1942), pp. 71-247; XVII (1945), pp. 65-106; XVIII (1946), pp. 1-198.
- KARLGREN (B.), Yin and Chou bronzes, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 8, 1936, pp. 9-156.
- KARLGREN (B.), Legends and Cults in ancient China, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 18, pp. 199-366, Stockholm, 1946.
- KARLGREN (B.), Some bronzes in the Museum of Far Eastern Antiquities, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 21, 1949.
- KARLGREN (B.), The Book of Documents, trad. des chapitres authentiques du Chou King, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 22, pp. 1-81, Stockholm, 1950.
- LANG (Olga), *Chinese family and society*, New Haven, 1946.
- LEE (Mabel Ping-Hua), *The economic history of China*, New York, 1921.

- LE GALL (Stanislas), Le philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence, *Var. sinol.*, n° 6, Changhaï, 1923.
- LEGGE (J.), *The Chinese Classics*, 8 vol., Hong-Kong, 1861-1872 ; et, dans la collection dirigée par Max MÜLLER : *The Sacred Books of the East.*, 4 vol., Oxford, 1879-1885.
- LEVI-STRAUSS (Cl.), *Les structures élémentaires de la parenté*, pp. 381-486, Paris, 1949.
- LEVY, Jr. (Marion J.), *The Family Revolution in modern China* (Part II : « *Traditional* » *family structure*, pp. 63-272), Cambridge, 1949.
- LEWIS HODOUS, *Folkways in China*, London, 1929.
- Li (Hsiung-fei), *Les censeurs sous la dynastie mandchoue (1616-1911) en Chine*, Paris, 1936.
- LI CHI, *Formation of the Chinese people : an anthropological inquiry*, Cambridge, 1928.
- LIAO (W. K.), *The complete works of Han Fei Tzü, a Classic of Chinese Legalism*, vol. I, London, 1939.
- LIN (Yueh-Hwa), *The Golden Wing*, New York, 1944.
- LÖHR (Max), Clay Figurines and Facsimiles from the Warring States period, *Monum Ser.*, XI (1946), p. 326 s.
- LÖHR (Max), Weapons and tools from Anyang and Siberian analogies, *Americ. Journ. of Archeol.*, 1949.
- Lou (Kan-jou), *Histoire sociale de l'époque Tcheou*, Paris, 1935.
- Lu (Lien-tching), *Les greniers publics de prévoyance sous la dynastie des Ts'ing*, Paris, 1932.
- MARGOULIÈS (G.), *Le Kou-Wen chinois*, Paris, 1925.
- MARGOULIÈS (G.), *Anthologie raisonnée de la littérature chinoise*, Paris, 1948.
- MARGOULIÈS (G.), *Histoire de la littérature chinoise* (Prose), Paris, 1949.
- MARGOULIÈS (G.), *Histoire de la littérature chinoise* (Poésie), Paris, 1951.
- MASPERO (H.), *La Chine antique*, Paris, 1927.
- MASPERO (H.), *La langue chinoise*, Confér. de l'Inst. de Linguist. de l'Univ. de Paris, 1934, pp. 33-70.
- MASPERO (H.), Les procédés de « nourrir le souffle vital » dans la religion taoïste ancienne, *Journal Asiatique*, CCXIX, n° 2-3, 1937.
- MASPERO (H.), *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*, 3 vol. : I. *Les religions chinoises* ; II. *Le taoïsme* ; III. *Études historiques*, Paris, 1950.
- MAYERS (W. F.), *The Chinese Governmenl*, révis. par G. M. H. PLAYFAIR, 3 vol., Shanghai, 1896.
- MEI (Yi-Pao), *The works of Motse*, London, 1929.
- MESTRE (Ed.), *Monnaies métalliques et valeurs d'échange en Chine*, extr. des *Annales Sociol.*, sér. D, fasc. 2, pp. 33-61, Paris.
- MICHAEL (Frantz), *The origin of Manchu rule in China : frontier and bureaucracy as interacting forces in the Chinese Empire*, Baltimore, 1942.
- PAN KU, *The history of the former Han dynasty*, trad. par H. H. DUBS, 2 vol., Baltimore, 1938-1944.
- PELLIOT (P.), Le Chou king en caractères anciens et le Chang chou che wen, *Mém. conc. l'Asie Or.*, II, 1916, pp. 123-177 et Pl. XX-XXVI.

- PELLIOT (P.), Meou-tseu ou les doutes levés, *T'oung Pao*, 1918-1919, pp. 255-433.
- PELLIOT (P.), *Les grottes de Touen-houang, peintures et sculptures bouddhiques des époques des Wei, des T'ang et des Song*, 6 vol., Paris, 1920-1924.
- RATCHNEVSKY (P.), *Un code des Yuan*, préface de Paul PELLIOT, Paris, 1937.
- REGER (Marianne), Zur Finanz-und Agrar-geschichte der Ming Dynastie, *Sinica*, XII, pp. 130 et s., 235 et s., 1937.
- RIDEOUT (J. K.), The rise of the eunuchs during the T'ang dynasty, Part. I (618-705), *Asia Major*, New Series, I, I, 1949, pp. 53-72.
- RYGALOFF (A.), *Confucius*, Paris, 1946.
- SARGENT (Clyde Bailey), *Wang Mang, a translation of the official account of his rise to power as given in the history of former Han dynasty, with Introduct. and notes*, Shanghai, 1950.
- SE-MA TS'IEN, *Les Mémoires historiques*, trad. par Ed. CHAVANNES, 5 vol., Paris, 1895-1905.
- SHIROKOGOROFF (S. M.), *Social organization of the Manchus*, Shanghai, 1924.
- SHRYOCK (John K.), *The origin and development of the State cult of Confucius*, New York, 1932.
- SIRÉN (O.), *Chinese sculpture from the fifth to the fourteenth century*, 4 vol., London, 1925.
- SIRÉN (O.), *A history of early Chinese painting*, 2 vol., London, 1933.
- SIRÉN (O.), *A history of later Chinese painting from the end of the Yüan to the end of the Ch'ien Lung reign*, 2 vol., London, 1938.
- SIRÉN (Oswald), Shih-T'ao, Painter, poet and theoretician, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, n° 21, 1949, pp. 31-62.
- SOOTHILL (W. E.), *The Hall of Light (Ming T'ang). A study of early Chinese kinship*, ed. by Lady Hosie and G. F. Hudson, London, 1951.
- STEELE (John), *The I-li or Book of Etiquette and ceremonial*, 2 vol., London, 1917.
- STEINEN (D. VON DEN), Poems of Ts'ao Ts'ao, *Mon. Ser.*, IV, 1939, pp. 125-181.
- SUZUKI (D. T.), *Essays in Zen Buddhism*, Ser. I, II, III. Tokyo, 1931-1934 ; trad. franç. de P. SAUVAGEOT, préf. de J. BACOT, Paris, 1947.
- SWANN (Nancy Lee), *Food and Money in ancient China*, trad. avec introduct., comment. et notes du chap. XXIV du *Han chou*, Princeton, 1950 (observat. par LIEN-SHENG YANG, *Harv. Journ. As. St.*, pp. 524-557, 1950).
- TCHÉOU HOAN, *Le prêt sur récoltes institué en Chine au XIe s. par le ministre novateur Wang Ngan-che*, Paris, 1930.
- THOMAS (E. D.), *Chinese political thought, a study based upon the theories of the principal thinkers of the Chou period*, New York, 1927.
- TSIANG (Un-Kai), *K'ouen K'iu. Le théâtre chinois ancien*, Paris, 1902.
- TSUI CHI, *A short history of Chinese civilisation*, préf. de Laurence BINYON, 5e éd., Londres, 1947.
- WALEY (A.), *A hundred and seventy Chinese poems*, London, 1918.
- WALEY (A.), *More translations from the Chinese*, New York, 1919 et 1941.

- WALEY (A.), *The Temple and other poems*, New York, 1923.
- WALEY (A.), *The Way and its power, a study of the Tao tê ching and its place in Chinese thought*, London, 1934.
- WALEY (A.), *The Book of Changes*, *Bull. Mus. Far. East. Antiq.*, pp. 121-142, Stockholm, 1933.
- WALEY (A.), *The Analects of Confucius*, tr. par A. WALEY, London, 1938 ; réimpr., 1945.
- WALEY (A.), *The Book of Songs*, 2 vol., London, 1937.
- WALEY (A.), *The life and times of Po Chü-I*, 772-846 A. D., London, 1949.
- WANG (Yü-chüan), *The rise of land tax and the fall of dynasties in Chinese history*, *Pacific Affairs*, IX, New York, 1936.
- WANG (Yü-ch'üan), *An outline of the central Government of the former Han dynasty*, *Harv. Journ. As. St.*, XII, 1949, pp. 134-187.
- WARE (J. R.), *The Best of Confucius*, New York, 1950.
- WERNER (E. T. C.), *Descriptive Sociology of the Chinese*, London, 1910.
- WERNER (E. T. C.), *Myths and legends of China*, London, 1922.
- WERNER (E. T. C.), *A dictionary of Chinese mythology*, Shanghai, 1932.
- WIEGER (L.), *Bouddhisme chinois*, 2 vol., Hien-hien, 1910.
- WIEGER (L.), *Taoïsme. I. Le Canon taoïste ; II. Les Pères du système taoïste*, Ho-kien fou, 1911-1913.
- WIEGER (L.), *Textes philosophiques : Confuciusisme, Taoïsme, Bouddhisme*, 2e éd., Hien-hien, 1930.
- WIEGER (L.), *Textes historiques*, 2 vol., Hien-hien, 1922.
- WILBUR (C. Martin), *Slavery in China during the former Han dynasty*, Chicago, 1943.
- WILHELM (R.), *Frühling und Herbst des Lü Bu We (Lü Sehi Ch'un Ch'iu)*, Iena, 1928.
- WILHELM (Helmut), *Gesellschaft und Staat in China*, Peking, 1944.
- WILLIAMS (C. A. S.), *Outlines of Chinese symbolism and Art motives*, 2e éd., Shanghai, 1932.
- WILLIAMSON (H. R.), *Wang An Shih*, 2 vol., London, 1935-1937.
- WITTFOGEL (K. A.), *Problems der Chinesischen Wirtschaftsgeschichte*, *Archiv. für Sozial Wiss. und Sozial Polit.*, Tübingen, 1927.
- WITTFOGEL (K.), *The Foundations and Stages of Chinese economic history*, *Zeitschrift für Sozialforschung*, IV, n° 1, 1935.
- WITTFOGEL (K. A.), *Die Theorie der Orientalischen Gesellschaft*, *Zeitschr. für Sozialforschung*, VII, n° 1, 1938.
- WITTFOGEL (K. A.), *Public Office in the Liao and the Chinese examination system*, *Harv. Journ. of As. Stud.*, X, pp. 13-40, Cambridge, 1947.
- WITTFOGEL (Karl A.) et FENG (Chia-sheng), *History of Chinese Society. Liao (907-1125)*, Philadelphie, 1949 (c. rendu P. DEMIÉVILLE, *T'oung Pao*, XXXIX, pp. 347-355, Leiden, 1950).
- VLADIMIRTSOV (B.), *Le régime social des Mongols*, trad. du russe par Michel CARROW, préf. de R. GROUSSET, Paris, 1948.

WOO (Kang), *Les trois théories politiques du Tch'ouen-ts'ieou interprétées par Tong Tchong-chou d'après les principes de l'école de Kong-yang*, Paris, 1932.

WOO (Kang), *Histoire de la bibliographie chinoise*, Paris, 1938.

WOU (Tch'eng-en), *Le singe-pèlerin ou le pèlerinage d'Occident* (Si-Yeou-Ki), Paris, 1952.

WU (Kuo-cheng), *Ancient Chinese political theories*, Shanghai, 1928.

YANG (Lien-sheng), Notes on the economic history of the Chin dynasty, *Harv. Journ. As. St.*, 1946, pp. 107-186.

YANG (Lien-sheng), *Topics in Chinese History*, Harvard-Yenching Institute Studies, IV, Cambridge, 1950 (addit. et correct. dans *Harv. Journ. As. St.*, pp. 585-586, 1950).

YANG (Lien-sheng), Numbers and units in Chinese economic history, *Harv. Journ. As. St.*, XII, 1949, pp. 216-225.

YANG (Lien-sheng), Buddhist monasteries and four money-raising institutions in Chinese history, *Harv. Journ. As. St.*, vol. 1-2, 1950, p. 174.

YANG (M.), *Ancient Chinese political theories*, Shanghai, 1928.

YANG (Yu-Hsun), *La calligraphie chinoise depuis les Han*, Paris, 1933.

YUAN (Chaucer), *La philosophie morale et politique de Mencius*, Paris, 1927.

ZI (Ét.), *Pratique des examens littéraires en Chine*, Shanghai, 1896.

Nom du document : esc_instit.doc
Dossier : C:\CSS\Chine\Escarra\Institutions
Modèle : C:\WINDOWS\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : Les institutions de la Chine
Sujet : collection Chine
Auteur : Henri Maspero et Jean Escarra
Mots clés : Chine antique, Chine ancienne, Hia, Tcheou, Han,
T'ang, Song, Ming, Ts'ing, civilisation chinoise, ancient China, chinese
civilization
Commentaires : <http://classiques.uqac.ca>
Date de création : 08/02/06 18:33
N° de révision : 2
Dernier enregist. le : 08/02/06 18:33
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant
Temps total d'édition : 3 Minutes
Dernière impression sur : 20/02/06 23:30
Tel qu'à la dernière impression
Nombre de pages : 114
Nombre de mots : 44 770 (approx.)
Nombre de caractères : 255 192 (approx.)